

C'est la guerre

Louis Calaferte

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

LOUIS CALAFERTE



L'IMAGINAIRE

GALLIMARD

Louis Calaferte

C'est la guerre

Gallimard

Né le 14 juillet 1928, Louis Calaferte publie son premier livre en 1952. Il consacre ensuite quatre ans à la rédaction de *Septentrion*, fresque autobiographique destinée à rendre compte de ses expériences passées et à dessiner l'avenir de ses options intellectuelles et spirituelles.

En raison de sa nature, l'ouvrage a été condamné et ce n'est que vingt ans plus tard qu'il sera réédité chez Denoël, en 1984. Louis Calaferte est l'auteur d'une soixantaine de volumes, récits, nouvelles, poésie, théâtre, carnets, essais. Il est mort en mai 1994 à Dijon.

*La gue-rre
La gue-rre
La gue-rre
C'est pas pour s'amuser*

*Y a des soldats qui tombent
Y a des soldats qui meurent
On les met dans des tombes
Ils sont morts avant l'heure*

*On ne veut plus de guerre
Jetez-leur donc des bombes
On les mettra en tombe
Ceux qui font la misère*

*La gue-rre
La gue-rre
La gue-rre
C'est pas pour s'amuser*

(Chanson anarchiste française du
xix^e siècle)

Il est cinq heures d'un après-midi de septembre tiède et gris.
Le tocsin sonne.
On arrête de jouer.

Robe noire fermée jusqu'au cou, les bras levés, des mains blanches osseuses, le regard fixe, la vieille femme crie sur la place du village que c'est la mobilisation générale.

Il n'y a pas un souffle d'air dans les feuilles du gros arbre.
Des oiseaux chantent.

Au garde-à-vous dans sa salopette de travail, les mains dans les poches, un homme pleure.

Il est en sabots.

Il y a du bruit et du silence, mais le silence absorbe le bruit. C'est comme aux enterrements.

Un long chat noir est étiré sur le rebord d'une fenêtre.

Deux femmes âgées s'étreignent, chacune la tête dans le cou de l'autre. Le chignon de la plus petite s'est défait, ses cheveux grisonnants tombent en longues mèches ondulantes de chaque côté de ses épaules. On dirait des anguilles vivantes. J'ai envie de faire pipi.

Quelque part, au loin, une génisse appelle d'un meuglement

plaintif.

Des villageois restent adossés à la façade jaune sale d'une maison.

Assise sur une pierre, la petite fille bleue tient à deux mains son ballon sur ses genoux. Ses chaussettes blanches sont en boules molles sur ses chevilles. Elle se mord les lèvres.

Devant le muret de pierres sèches, une femme s'est agenouillée sur le sable de la place. Elle a les mains jointes, le dos voûté, la tête baissée. C'est comme une statue d'église, mais noire.

Ma culotte est trop courte, elle me tire entre les jambes, j'ai de grosses croûtes aux genoux, ça sanguinole toujours un peu et ça brûle.

En blouses grises, l'épicier et sa femme se tiennent sur le pas de leur porte.

Un cerf-volant rouge clignote dans le ciel.

Des hommes arrivent. Ils se serrent la main. On les voit se parler, hocher la tête, la secouer, hausser les épaules.

Les bras ballants, deux femmes ont déposé devant elles leurs seaux de fer pleins d'eau.

Je n'ai pas goûté. J'ai faim.

Le petit rouquin se traîne à quatre pattes dans la poussière en faisant des bulles de salive avec ses lèvres. Il reçoit un coup de pied, tombe en avant sur le ventre et éclate de rire. C'est sa mère qui lui a donné le coup de pied. Elle le relève en le tirant brutalement par le bras. Elle époussette du bout des doigts son tablier d'écolier noir. Elle lui donne une gifle. Il pleure.

— On ne tape pas les petits aujourd'hui, dit un vieux, c'est la guerre.

Je ne sais pas ce que c'est que la mobilisation générale, mais je suis bien content que ce soit la guerre.

J'ai onze ans.

— Les salauds dit un homme.

J'aime les tartines épaisses avec dessus du beurre salé et un sucre.

Une grande femme surgit soudainement.

— Je le savais ! Je le savais !

Ses cheveux courts semblent grésiller autour de sa tête.

— Ce matin j'ai écrit une lettre à quelqu'un. Au lieu de mettre la bonne date j'ai mis deux fois 1914 !

Je la regarde, étroite, nerveuse, les yeux écarquillés, cette voix criarde. Je ne comprends pas ce qu'elle est en train de dire, mais je la trouve bête.

— Papa a fait 14 !

— Mon père aussi, dit un jeune paysan, le torse nu avec des poils blonds.

— Et nous voilà bons encore une fois, dit l'homme à la moustache. Il faut que j'aille chercher mon goûter à la maison.

— Est-ce qu'ils ont seulement reçu les affiches à la mairie ?

— Quelles affiches ?

— Les affiches de la mobilisation générale. C'est obligé qu'ils les mettent.

— Où ?

— À la porte de la mairie et à la porte de la gendarmerie. C'est les affiches de la mobilisation générale. C'est obligé.

— Qu'est-ce que ça peut faire puisque maintenant on le sait ?

— C'est comme ça. C'est obligé.

La vieille au dos cassé éclate en larmes.

— Oh ! mes petits mes petits !

Le plus grand des hommes la ramène d'un bras contre lui par les épaules. Il regarde ailleurs.

— Bonne grand-mère bonne grand-mère.

Sa main énorme se crispe sur l'épaule de la vieille.

— C'est bien du malheur.

La grande femme est quelque part au milieu des gens. On entend sa voix criquelante.

— Il faut que je parte tout de suite chez mes enfants. J'ai deux fils moi. Deux fils en âge de faire la guerre. Je veux les voir avant qu'ils s'en aillent.

Un camarade me demande :

— Qu'est-ce qu'on va faire de nos billes si c'est la guerre ?

Je fais pipi dans la rue aux pavés ronds sur la borne de pierre. Ça

éclabousse dessus et après ça ruisselle jaune.

Tout le monde a arrêté le travail.

Les grands parlent.

Ils gesticulent.

On dirait qu'ils ont peur de quelque chose.

Les toits des maisons sont roux.

Une cheminée fume.

La pesanteur est griffée de voix de femmes aiguës.

Un attelage de bœufs rouges attend près de la fontaine.

Un homme nettoie l'intérieur de son sabot.

Un ballon roule.

Des gouttes de mon urine m'humectent les cuisses.

Les enfants.

— À quoi on joue ?

— À la guerre.

Un homme proche a entendu. Je reçois un coup de pied aux fesses.

Je veux qu'il meure à la guerre.

— Il n'y a pas de goûter aujourd'hui. Je n'ai pas eu le temps de le préparer. Et pas la peine de chialer pour si peu. Si c'est la guerre, on va en voir des plus dures.

D'ordinaire calme, la petite femme maigre est comme électrisée.

— Et ne reste pas là, sors de mes jambes !

Dans le couloir je me trouve nez à nez avec le gros homme de la maison qui me tapote gentiment la tête.

— C'est la guerre.

Il enlève sa casquette de coutil noir à visière de cuir. Des cheveux comme des brindilles collés par la sueur sur la peau blanche de son crâne.

Au fond du couloir, je me regarde grimacer dans la glace suspendue au mur, je chantonne avec hargne :

— C'est la guerre !... C'est la guerre !... C'est la guerre !...

Je saute en l'air, passe un coup de langue sur la glace, je suis malheureux, il me semble que j'ai mal dans une oreille, je monte sans

bruit au grenier voler une vieille pomme sur la couche de paille noircie, je croque, la pomme a un goût de vomi, je crache, de la paume de la main je m'essuie la langue, je jette la pomme de toutes mes forces dans le fond obscur du grenier, elle s'écrase avec un chuintement contre un mur ou une grosse malle de bois, il y a des empilements de grosses malles de bois, je regarde mes souliers, j'ai l'impression que je sens l'urine, je donne deux ou trois coups de pied dans la paille qui s'époussière, j'ai mal au cœur, je pense à ce qu'on dit des fantômes qui se promènent la nuit dans le grenier, j'ai peur, je me sauve, je suis seul, je suis malheureux.

— Mon père a été blessé en 16.

— J'ai perdu mes deux frères, en 16 et en 17.

— En 14, chez nous on était neuf. À l'Armistice, on n'était plus que deux. Et encore moi, ils m'ont drôlement amoché.

— Il ne devrait plus y avoir de guerre.

— Ça devait être la der des ders.

— C'est la politique.

— Pourtant, Daladier, il a fait ce qu'il a pu.

— Il a essayé d'arranger les choses, c'est sûr.

— Ils ne peuvent pas faire tout ce qu'ils veulent non plus, c'est comme dans tout.

— Les Boches, on a beau dire ce sera toujours les Boches.

— C'est plutôt que si ça continue comme ça, y aura jamais de fin.

— On doit penser à nos morts.

— Moi qui suis veuve, je sais ce qu'ils valent, les Boches.

— Des saligauds.

— Si j'avais été Daladier, ils auraient vu, je leur aurais fait voir !

— Daladier, c'est quand même quelqu'un.

— Je dis pas, mais quand même.

— C'est pas pour rien qu'on l'a appelé le Taureau du Vaucluse.

— Taureau ou pas, c'est toujours la politique, et la politique, c'est pas du propre.

— Et c'est toujours les mêmes qui paient.

— Ce qu'il faut voir maintenant, c'est qu'on est tous dans la merde.

— Hitler, y a qu'à lui en faire bouffer.

— Et de la bien grasse, encore.

— Hitler, c'est un fou.

— C'est comme Chariot.

— Moi, je vais vous dire, Hitler j'y crois pas.

— T'y crois peut-être pas, mais voilà le résultat.

— Les Boches, c'est peut-être bien des vaches, mais nous, on n'a pas non plus le fusil dans la poche.

— Tu peux parler toi, t'es réformé.

— Et le curé ?

— Le curé, c'est comme nous, ça fait la guerre aussi.

— Sur le front, il en faut aussi des curés.

— Moi, je suis contre.

— Tu es contre, tu es contre, mais quand tu en as ramassé une dans le bide et que tu te vides de partout, tu es peut-être quand même bien content d'en trouver un, de curé.

— Moi, c'est le pape que je n'aime pas.

— Faut pas dire du mal du pape, ça porte malheur.

— Ce que je vois là-dedans, c'est que mon fils il est bon, il est en âge.

— Moi la même.

— Les deux fils de ma belle-sœur ont déjà été appelés.

— Si c'était que de moi, la guerre, on la ferait pas souvent.

— On est bien obligé.

— De toute façon, y aura du grabuge.

— Aujourd'hui, c'est les avions et les tanks.

— Ils l'ont dit, la guerre de l'acier.

— Ils nous emmerdent avec leurs conneries ! On va pas encore se saigner comme en 14 !

— Comment que tu feras, gros malin, quand tu devras rejoindre ?

— Peut-être que j'irai comme les autres, mais moi, leur saloperie de guerre, c'est pas dans mes idées.

— Il n'y a pas que nous dans le bain, il y a aussi les Anglais.

— Les Anglais, d'accord, c'est nos alliés, mais on ne les connaît pas plus que ça.

— Y a Chamberlain.

— Lui, il s'en fait pas, il a son pébroque.

— Bon Dieu, on dira ce qu'on voudra, c'est tout de même un sale coup.

Quelqu'un a sorti une table et des chaises dans la rue devant la maison. Une femme a apporté deux bouteilles de vin rouge et des verres. Des hommes sont assis. Des hommes sont debout. Des femmes sont derrière les hommes. Le chien blanc dort en rond sur le pavé. Un enfant joue au yoyo. Un enfant a un cerceau. Un enfant a une trottinette. Un enfant a un petit chapeau de paille jaune. Un enfant a la bouche barbouillée de chocolat. Ils parlent. Ils tapent sur la table. Ils reniflent. Ils se grattent dans les poils. Ils se grattent la tête. Ils se renversent sur leurs chaises. Ils mettent leurs pouces dans leurs bretelles. Ils font semblant, mais ils ne sont pas bien. Ils griffent de l'ongle le bois de la table. Ils parlent. Ils se comprennent. Et pourtant, c'est quoi 14, c'est quoi l'Armistice, c'est quoi Daladier, c'est quoi les Boches, c'est quoi Hitler, c'est quoi la politique, c'est quoi le Taureau du Vaucluse, c'est quoi Chamberlain, c'est quoi le pape, c'est quoi la guerre ?

— C'est quoi, la guerre ?

— Occupe-toi de ta soupe. Mange.

La guerre voilà c'est quand d'abord on est en train de bien s'amuser sur la grande place accroupi avec les autres autour du circuit du Tour de France tracé par terre et qu'il faut parcourir en lançant son agate chaque fois que c'est son tour on peut jouer à plusieurs c'est même mieux si on est plusieurs et puis plus on est plus on peut gagner d'agates une grosse vaut deux petites il faut dix billes pour une agate ou alors sept billes neuves mais moi je n'aime pas échanger je préfère mes agates il y en a même que j'ai volées je ne les ai pas toutes gagnées je les ai volées à ceux du notaire qui viennent des fois jouer dans la rue ils n'ont pas le droit leurs parents ne veulent pas ils disent que c'est sale que c'est voyou pourtant ils ont quand même des agates des petites et des grosses surtout une grosse très belle celle-là je ne l'ai pas volée je l'ai gagnée au « pot » ils n'ont pas l'habitude de jouer avec des comme nous alors ils ne sont pas très forts on les gagne facilement c'est dommage que leur mère ne les laisse pas sortir plus souvent ils nous ont dit qu'on leur achetait autant d'agates qu'ils voulaient ils ont aussi une petite voiture rouge qui grimpe sur les murs si on veut ils

nous l'ont montrée le dimanche parce que le dimanche ils vont à la messe de dix heures avec leur bonne qui est grosse et qui rit tout le temps quand les garçons sont autour pendant ce temps-là ils viennent un peu avec nous avant d'entrer dans l'église nous on va à la messe de huit heures on nous a dit que la messe de dix heures c'est pour les riches la guerre voilà c'est peut-être qu'il n'y aura plus de messes ni à huit heures ni à dix heures mais je ne crois pas la messe c'est le petit Bon Dieu et le petit Jésus la guerre ça ne les regarde pas ou alors quand on sonne le tocsin la guerre voilà c'est quand on est tous sur la grande place tout le monde et quand il y en a qui pleurent sans rien dire des hommes costauds mais la guerre voilà c'est quand on se rend compte qu'il est en train d'arriver quelque chose qui n'arrive pas tous les jours quand ça doit être sérieux comme dit le gros homme de la maison la guerre sa casquette rejetée en arrière il va encore y avoir des souffrances voilà quand c'est la guerre est-ce que la guerre a lieu même quand on s'endort voilà ça a quand même été une sacrée journée pas comme d'habitude peut-être que demain ce sera encore pareil il y a même quelqu'un qui a dit qu'il n'y aurait peut-être plus d'école voilà quand c'est la guerre.

On est dans la salle à manger. Je dois aider en faisant passer au gros homme de la maison le papier collant qu'il fixe en croisillons sur les vitres de la fenêtre, comme déjà on a fait dans les deux chambres et qu'on doit faire dans la cuisine, partout où il y a des vitres qui peuvent éclater pendant les bombardements.

— C'est qu'il faut bien se dire que cette fois ce ne sera pas le coup de 14, dit le gros homme de la maison en appliquant soigneusement les bandes de papier, perché sur le rebord de la fenêtre.

— Ne va pas tomber, dit la petite femme maigre.

— Je serai le premier blessé de guerre, dit en riant le gros homme de la maison. Toi, passe-moi le papier au lieu de regarder voler les mouches.

Est-ce que les mouches savent que c'est la guerre ?

Est-ce que les mouches font la guerre ?

Ce serait comment une mouche qui fait la guerre ?

Une mouche pourrait bombarder, elle vole, elle passe au-dessus des maisons et bloum elle lâche ses bombes.

— Les bombes d'aujourd'hui, ça vous arrache tout ce qu'on veut, dit le gros homme de la maison.

On sent que la petite femme maigre a peur au fond d'elle. Elle se tait un long moment, puis elle dit qu'on est dans un monde où les gens sont devenus fous.

— On n'allait quand même pas se laisser avoir par les Boches, dit le gros homme de la maison en se penchant dangereusement au-dehors.

— Fais donc attention à ce que tu fais, dit la petite femme maigre. Si tu tombes, c'est pas les Boches qui iront te ramasser dans la planche de haricots.

Le soir, quand les volets de bois sont fermés, la lumière fait ressortir tous ces pansements aux vitres.

En mangeant, on ne peut pas s'empêcher de les regarder, mais on ne comprend pas ce que ça ferait s'il y avait un bombardement.

Un bombardement, ce seraient des maisons qui s'écroulent, et si les maisons s'écroulent, même avec du papier collant les vitres s'écrouleront aussi.

On devrait expliquer comment ce serait le bombardement.

En tout cas, il ne faut pas de lumière qu'on puisse voir des avions boches qui viendront la nuit.

Demain, le gros homme de la maison peindra toutes les vitres en bleu, parce que demain c'est dimanche, mais la petite femme maigre n'est pas d'accord.

— Et comment je verrai clair pour coudre, moi. Parce que, que ce soit la guerre ou pas, il faudra sûrement toujours coudre.

— C'est un devoir civique, dit le gros homme de la maison.

Il n'a pas l'habitude de ces mots.

Il répète.

— C'est un devoir civique.

Personne ne sait ce que ça veut dire.

On se tait, mais on comprend que c'est quelque chose de grave.

Dans l'assiette creuse, la soupe est verte.

Il y a du vent. On a les cuisses mordues.

— Aussi bien on va tout avoir, la guerre et le froid ensemble, dit un vieux sous son chapeau noir.

Ce matin, en sortant de la maison, il m'a semblé que ça sentait les fleurs. En cette saison, il n'y a presque plus de fleurs. Les camarades sont assis sur les bancs du jardin public.

— Mon père il part ce soir.

— Le mien aussi.

— Y paraît qu'y aura des camions pour venir les chercher.

— Le mien il part en train. Ma mère elle lui a préparé sa musette.

— La mienne aussi. Elle a mis plein d'écharpes et de chaussettes pour l'hiver.

(Où sont les soldats quand il neige ?)

— Mon père il a dit qu'à l'autre guerre son père avait été dans l'enfer des tranchées et qu'on avait intérêt à bien s'habiller si on voulait pas se geler de la tête aux pieds.

— Mon père il a dit qu'à l'armée on leur fournit tout. Et puis que la guerre elle va pas durer longtemps.

— Le mien il a dit que puisque les Boches emmerdent il en tuera tant qu'il pourra.

(Comment ça doit faire de tuer des gens ?)

— Mon père il a déjà du galon dans l'armée. Il est caporal-chef.

— Le mien il dit que l'armée c'est tout des faignants.

— Moi si j'étais grand j'irais tuer les Boches.

(Je ne voudrais avoir personne à tuer.)

— Pourquoi qu'on les appelle les Boches ?

— Parce que c'est comme ça qu'ils s'appellent.

(Je comprends subitement que les Boches ce sont les Allemands.)

— Ma mère elle dit que toute seule à la maison avec nous cinq ça va être dur.

(Je me demande si à la guerre on paie les soldats.)

— Nous on a la ferme. Pour s'occuper de tout peut-être qu'il faudra qu'on n'aille plus à l'école.

— Demain soir ma mère et mon frère on va tous accompagner mon père à la gare.

(Comment on sait quand les pères sont morts à la guerre ?)

— Peut-être que quand on sera grands faudra qu'on y aille aussi.

(C'est où la guerre ?)

— Mon père il dit que si tout le monde s'entendait il n'y aurait

plus de guerre.

(Qui est-ce qui dit que ça doit être la guerre ?)

— Il paraît que les Boches coupent les mains des enfants.

(Comment on coupe une main ?)

La cuisine est chaude. On a mangé la soupe avec du lard, du fromage et du raisin. La petite femme maigre a débarrassé la table. Le gros homme de la maison a invité les voisins pour écouter la T.S.F. Chez eux ils n'ont pas de poste. Sur le buffet il y en a un. Arrondi. En bois avec deux boutons en dessous d'un cadran qui fait une petite lumière verte quand on allume le poste et où il y a marquées toutes les villes du monde avec des chiffres à côté. C'est avec la T.S.F. qu'on entend les discours de Daladier. Il y en a un ce soir. Les voisins vont venir. La petite femme maigre sortira la goutte. On aura bien chaud. Ça bourdonnera dans la tête. On nous dira d'aller se coucher pendant que le gros homme de la maison dira qu'on n'a jamais vu plus fort que le Taureau du Vaucluse qu'avec lui Boches ou pas Boches on n'a rien à craindre.

La forêt est profonde. La lumière n'y parvient que filtrée. On entend partout de légers bruissements. Les brindilles sèches et les couches de feuilles mortes craquent ou s'enfoncent sous le pied. On est seul dans ces odeurs charnues. On pourrait avoir peur. Je n'ai pas peur. Si j'étais un soldat à la guerre il ne faudrait pas que j'aie peur. Je suis allé exprès dans la forêt pour savoir si j'aurais peur. Hier la petite femme maigre a dit si c'est pas malheureux tous ces jeunes qui s'en vont les uns après les autres. Elle les plaignait mais on sentait aussi qu'elle les admirait. J'aimerais bien partir pour qu'on m'admire. On ne fait pas attention à moi. Les champignons au chapeau orange ne se mangent pas. Ils sont *vénéneux*. Les serpents sont *venimeux*. Dans certains pays les serpents sont gros comme des troncs d'arbres. J'en ai vu en images. Ici il n'y a que des vipères. Je sais comment on les attrape. En les serrant derrière la tête entre le pouce et l'index. Le gros homme de la maison m'a appris les vipères. À tailler des sifflets dans des branches de sureau. À prendre avec les mains les poissons dans la rivière. Le gros homme de la maison m'a aussi appris pour les cerfs-

volants. Je n'ai pas peur des vipères. Je n'ai pas peur du silence de la forêt. Je n'ai peur de rien. Je suis un soldat. Je n'ai pas peur de la guerre.

Rues désertes du village de bonne heure le matin. Devant chez le maréchal-ferrant ça sent la corne animale brûlée. Devant la boulangerie ça sent le pain chaud. La grosse fontaine ruisselle. En passant on trempe sa main dedans. L'eau est glacée. Sur la pierre du pourtour la mousse est verte jaune et noire. Si on a de la craie dans sa poche on écrit son nom sur la margelle. C'est défendu mais tout le monde le fait. Quelqu'un a écrit en grosses lettres guerre capitaliste. C'est énervant de ne pas tout comprendre. Le tailleur n'a pas ouvert son magasin. Sur la porte, il y a un morceau de carton qui tient par une ficelle. Le tailleur est *mobilisé*. Ça me plairait bien que sur notre porte il y ait un carton mais le gros homme de la maison est trop vieux pour aller à la guerre je l'ai entendu dire. À quel âge on va à la guerre ? Peut-être que si je disais je veux faire la guerre on me prendrait ? La petite femme maigre me *préparerait ma musette* et je *rejoindrais*. À qui demander ? Les chats, c'est toujours maigre. On leur lance des pierres. Ils miaulent et ils grimpent n'importe où à toute vitesse. Le chat jaune assis sur la marche du bazar a la queue coupée. On l'appelle queue coupée. Le vent est perçant. C'est la bise. Le pavé claque d'un bruit à la fois sec et glissant. C'est le cheval de Monsieur le Receveur. Un homme toujours dans les rues sur son cheval roux et blanc aux longues pattes fines une veste de toile au col droit des bottes noires. Il se tient raide sur sa selle et ne dit bonjour de la main qu'aux hommes jamais aux femmes ni aux enfants les gens quittent leur casquette ou leur chapeau pour lui dire bonjour d'en bas quand il passe sur son grand cheval qu'il n'a l'air de voir personne. Je ne l'aime pas. Il habite une grosse maison dans une impasse. On pourrait aller casser ses carreaux mais on n'ose pas. Le gros homme de la maison dit que Monsieur le Receveur lui a parlé hier après-midi. La petite femme maigre est toute surprise toute flattée que Monsieur le Receveur ait adressé la parole au gros homme de la maison. Il a arrêté son cheval et il a dit que la guerre allait être dure pour tout le monde qu'il fallait s'attendre à des jours noirs. Qu'est-ce que c'est des *jours noirs* ? Du côté du cimetière on voit toute la vallée les prés d'un vert coupant les

vaches qui paissent ou couchées par deux ou trois. Si j'avais dix sous j'irais à l'hospice des sœurs acheter des cigarettes d'eucalyptus. La première bouffée fait tousser mais après c'est une bonne odeur sucrée dans la bouche et dans le nez. Si je l'aide le gros homme de la maison me donne deux sous des fois cinq. Au fond de la rue c'est la poste. Est-ce qu'on écrit des lettres quand on est à la guerre ? Où est-ce qu'on envoie les lettres à la guerre ? À la poste ils ont mis un drapeau dehors. Un bleu blanc rouge. Le vent le fait bouger. Je voudrais bien avoir un drapeau. Si j'en avais un tous les copains voudraient me l'échanger. La petite femme maigre dit toujours que je suis un menteur. J'aime bien inventer. Par exemple avec les mots qu'ils disent qu'on ne connaît pas on invente comme si c'était dans la guerre le paquetage le Lebel les marches forcées les tranchées le juteux les bandes molletières la baïonnette le corps à corps les trous d'obus la popote la biffe le vaguemestre le capiston l'aumônier les perms le Q.G. les reconnaissances de nuit les coups de main les sentinelles les cagnas le falot des soirs dans le lit je fais le juteux ou la biffe j'ai une baïonnette dans les tranchées j'attaque.

Les affiches sont blanches avec des grosses lettres noires et des plus petites.

En haut il y a deux petits drapeaux en croix. Ils restent plantés devant les mains dans le dos les bras ballants.

Ils ont des figures dures.

On dirait que les femmes n'osent pas trop s'approcher.

C'est dans un encadrement de bois derrière un petit grillage.

De loin on ne peut lire que les grosses lettres.

Ils sont nombreux et pourtant ils ne font pas de bruit.

Celui qui est pâle et qui a des cheveux noirs épais rejetés en arrière crispe sa mâchoire.

L'air est frais mais ils sont en bras de chemise.

Ça dure.

Ils se séparent en silence.

Les femmes n'osent pas les regarder.

Chacun part de son côté.

Ça fait comme quand on vient de visiter un mort.

Le charcutier s'est pendu.
C'est le soir.
On court à la charcuterie.
J'ai mal à une dent.
La porte est ouverte.
Des tables longues.
Des crochets et des couteaux.
La lumière est jaune.
Il y a déjà du monde.
On entend pleurer une femme.
Il y a aussi un enfant qui pleure.
La femme qui pleure est assise sur une chaise entourée d'autres femmes qui lui tiennent les mains.
La femme qui pleure répète il me l'avait dit il me l'avait dit si c'est la guerre je me pends si c'est la guerre je me pends il me l'avait dit.
Un petit chien gris lui lèche les pieds.
Dans le fond du vide pend un homme sombre.
Il a des savates.

— Le charcutier s'est pendu dit la petite femme maigre.
— Vous l'avez vu ?
— Je n'ai pas voulu le voir. Les pendus c'est pas beau à voir.
— Mon mari l'a vu. Il s'est pendu à un crochet. À côté du cochon.
— Il avait le menton tout bleu.
— C'est la faute à la guerre dit la petite femme maigre.
— Il l'avait dit. Si c'est la guerre je me pends.
— Bon Dieu il l'a fait dit le gros homme de la maison.
— Voilà ce que c'est que la guerre dit la petite femme maigre.
— Il devait rejoindre.
— Cette guerre on ne sait pas ce que ça va devenir.
— Les Boches ils en voulaient trop. Après l'Autriche, Dantzig. Et après pourquoi pas nous ?
— Y en a qui disent que ça va pas durer. Quand il va voir que tout le monde est contre lui Hitler il prendra peur.
— Faudra quand même lui donner une leçon.
— Faudrait quand même pas que le charcutier se soit pendu pour

rien.

Il y a une grande maison grise que j'aime.

Une fois au lit avant de s'endormir on pense à ce qu'on a vu dans la journée à ce qu'on a fait à ce qu'on a entendu à la tête des gens à l'homme qui a un œil en l'air et qui fait peur aux copains à moi aussi il me fait peur mais son œil en l'air ça m'attire il parlait avec le garagiste il disait que dans son malheur il avait bien de la chance qu'avec son œil en l'air on ne le voulait pas dans l'armée ça tombait pile parce que lui et la guerre ça faisait deux c'est de la pure merde cette guerre est-ce qu'on sait seulement pourquoi on la fait pour les marchands de canons et les marchands de canons ils s'engraissent tant et plus avec leurs gonzesses qui leur sucent leur pognon et elles ne sucent pas que ça pendant que nous le bétail on va au casse-pipe merde à la fin il faut quand même pas trop nous prendre pour des cons la guerre des industriels on n'en a rien à foutre Cachin l'a bien dit mais au lieu de l'écouter on écoute les salopards de la droite qui ont le patronat dans la manche total qu'est-ce qu'ils ont trouvé de mieux à faire la guerre une de plus le peuple pour eux c'est rien que de la bidoche qu'ils aillent donc la faire eux-mêmes leur chierie de guerre moi j'ai pas honte de le dire heureusement que j'ai mon œil sinon je désertais aussi sec et j'en connais d'autres qui feront comme moi mais ceux-là on n'en parlera pas c'est comme les fusillés de 17 on a fait croire qu'il n'y en avait que un ou deux la vérité c'est qu'il a fallu en fusiller des milliers un peu partout tout ça c'est de la merde les riches d'un côté les autres de l'autre c'est toujours pareil depuis le début du monde mais moi je ne marche pas dans leurs combines j'attends la revanche Cachin l'a bien dit j'ai un œil pour les emmerder alors je les emmerde une fois au lit avant de s'endormir on repense à tout ça fait un peu peur depuis que c'est la guerre les choses font un peu peur.

La chambre a une tapisserie bleue avec des oiseaux qui volent dans le ciel.

Il y aura les bombardements civils, l'aviation c'est elle la patronne, n'empêche qu'il faudra compter avec l'infanterie, comme toujours, la guerre, c'est d'abord l'homme, celui qui a des troupes bien entraînées, il est sûr de remporter le cocotier, la troupe c'est là-dessus qu'il faut miser, même perfectionnées les machines ne font pas tout, et pour faire marcher les machines il faut des hommes, en premier c'est l'homme, ce sera toujours comme ça dans n'importe quelle guerre, une troupe disciplinée et des bons chefs, du côté des chefs on a ce qu'il faut, pas sûr, personne n'a encore fait ses preuves, comme avec les grands de 14, si on les avait encore, ceux-là, il n'y aurait pas de souci à se faire, mais le plus dangereux c'est les bombardements des villes, Hitler a dit qu'il raserait tout, c'est un bandit il en est capable, il y aura les gaz, les gaz on les a déjà eus à la fin de l'autre, s'ils lâchent ça sur les villes avec les femmes et les gosses, c'est des vrais dégueulasses, on leur fera payer, il y a une justice nom de Dieu, la S.D.N. c'est pas pour rien, tout Hitler qu'il est il faudra bien qu'il finisse par obéir aussi, jamais de la vie, la S.D.N. Hitler il s'en fout, c'est un caïd, il a son armée et il ira jusqu'au bout, avec lui c'est discipline discipline, c'est pour ça que chez les Boches ça marche, c'est pas comme chez nous où c'est la merde partout, avec nos salauds de youpins qui sont dans tous les coups fourrés, ça il y aura du nettoyage à faire, naturellement on n'est pas pour les Boches mais s'ils peuvent aider à balayer l'écurie, ça ne fera pas de mal, il y en a trop qui en ont profité, qui s'en sont mis plein les poches et qui continuent à tirer sur la ficelle, à force de tirer ça casse, il y aura le revers de la médaille, un pays propre ce serait pas plus mal, vous avez vu les noms qu'ils ont, rien que des noms étrangers qu'on n'arrive même pas à prononcer.

Ils boivent du vin.

Une petite fille bien habillée est arrivée de Paris.

- Et ton père il est où ?
- Mon père il t'emmerde.
- Il fait pas la guerre ton père ?
- Mon père il a déjà fait la guerre.
- menteur.

- Ta gueule.
- D'abord ton père on l'a jamais vu.
- Ta gueule.
- T'as peut-être pas de père ?

Les deux fils Boutelleau sont partis ce matin, le grand Adrien, le fils Marceau, le petit Laigneau, le Martin, le Brérot, l'Alexandre et l'Henri, le Batailleur, le fils André, le Fréchet, le Montard, un Roger, Porchereau, demain c'est le Berger, j'ai vu sa mère ce matin, la pauvre, c'est comme si on lui avait coupé un bras, nous les femmes on ne comprend rien à vos histoires d'hommes, mais ce que je comprends, c'est que la guerre ça ne devrait pas être permis.

La petite femme maigre a la gorge serrée, elle enlève ses lunettes, s'essuie les yeux avec son mouchoir, son nez est rouge.

Sur la route qui mène à la gare il y a une toute petite maison à une seule fenêtre.

Les hommes passent par trois ou quatre leur ballot sur le dos.

Quelques-uns ont une paire de croquenots suspendus à l'épaule par leurs lacets noués.

Ils sont silencieux.

Sur la porte de la petite maison un chapelet au bout des doigts la vieille murmure Dieu vous garde mes petits Dieu vous garde mes petits.

Les coulures de larmes ont l'air d'être incrustées dans le creux de ses joues de chaque côté du nez.

Les hommes passent sans oser la regarder.

Ils marchent comme quand on est obligé.

On dirait qu'ils ont honte.

Au patronage du jeudi, M. l'Abbé nous fait asseoir dans la salle de théâtre. La voix autoritaire. Nous devons être patriotes. Patriote, c'est quelqu'un qui aime sa patrie. La patrie, c'est le pays où on est né, où nos parents et tous nos ancêtres sont nés, ont travaillé, ont souffert, sont morts et ont été enterrés. La patrie, c'est la mère des hommes. Comme Jésus avait sa mère, la Vierge Marie, nous aussi nous avons une maman, mais la patrie est notre mère à tous. Notre patrie, c'est la

France. La France est le plus beau pays de la terre. C'est le pays de Jeanne d'Arc, de saint Vincent de Paul et du Père de Foucauld. Dieu aime la France. Dieu la défend. Dieu la protège. Dieu la sauvera. Nous devons aimer Dieu et notre patrie, la France. Nous devons souffrir pour elle et, s'il le faut, mourir pour elle. Mourir pour la patrie est une grâce spéciale de Dieu. Peut-être que certains de nos papas qui sont partis pour le front et qui vont se battre le fusil à la main se feront tuer par le serpent qui est l'ennemi. Nous devons prier pour que nos papas reviennent tous en bonne santé et couverts de gloire, mais si jamais il advient que l'un d'entre eux tombe au champ d'honneur, ce sera pour l'amour de la patrie, donc pour l'amour de Dieu, et il ira tout droit au Ciel, accompagné par la cohorte des Anges qui répandront des pétales de roses autour de lui pendant l'éternité. Nous qui ne sommes pas à la guerre, parce que nous sommes des enfants, nous avons néanmoins des devoirs, envers notre famille comme envers notre patrie, cette belle patrie de France qui nous a nourris des richesses de son passé. Nous sommes ses fils, nous devons l'aimer comme nous aimons Dieu et la servir comme nous servons Dieu. Tous les saints nous regardent, nous ne devons pas les décevoir par notre mauvaise conduite, ils doivent être fiers de nous tous les jours. Notre sang de Français ne nous appartient pas, il appartient à la France. Être Français c'est être un enfant de Dieu. Nous devons défendre notre terre contre ceux qui veulent la piller et la mettre en esclavage. À partir d'aujourd'hui, le jeudi nous ferons l'appel et, s'il en a, chacun de nous donnera des nouvelles de son papa qui est au front. Si un malheur arrive à une famille, nous serons solidaires et nous la soutiendrons dans la peine. Si l'un de nos camarades a un nom d'un autre pays, et s'il parle mal de la France, nous devons le répéter le jeudi suivant à M. l'Abbé. À présent, nous allons prier ensemble pour nos soldats.

Ils roulent leurs cigarettes entre leurs gros doigts un peu raides. Des brindilles de tabac s'émiettent sur le bord de la table. La cigarette faite, ils les ramassent soigneusement du tranchant de la main et les font glisser dans la blague en vessie de porc qu'ils replient ensuite avant de la fourrer dans leur poche, la cigarette derrière l'oreille. Ils la prennent délicatement entre deux doigts pour ne pas l'écraser. Ils la

happent entre leurs lèvres arrondies et l'allument dans de grosses bouffées de fumée bleue. Le verre de vin à côtes est toujours rempli à demi. Ils boivent une gorgée et s'essuient les lèvres ou la moustache avec application d'un petit geste sec du dos de l'index. Ils peuvent rester longtemps sans dire un mot. Le café est brun de fumée. Ça sent l'aigre. Au-dehors, le soir tombe. Un chien reçoit un coup de pied. Il pleure. Un vieux arrive. Il serre les mains autour de la table, ramène une chaise en la traînant par son dossier, et s'assied avec les autres. Une femme ébouriffée qui racle des pieds sur le plancher lui apporte un verre. Ses seins débordent dans le décolleté de la robe. De gros seins blancs, avec une tache rouge dessus qui a l'air d'une blessure mal soignée. Elle s'éloigne, ses fesses basculent d'un côté et de l'autre. Ils la suivent tous des yeux.

— On devrait la donner à Hitler, ça lui ferait déjà un bon morceau. Ils rient.

— On dit ça, mais y a plus un seul gamin dans le pays.

Ils se versent du vin.

— Jamais j'aurais cru qu'on en verrait une autre.

— Ah ça bon Dieu, non !

— En avoir bavé comme on en a bavé, tout ça pour que ça recommence.

D'une main l'un des hommes soulève sa casquette, de l'autre se gratte la tête.

— Bordel de Dieu.

Ils se taisent. Ils boivent.

— Le Léon Blum, il avait pourtant bien dit qu'il n'y aurait pas de guerre.

— Le Blum et le Daladier, c'est tout du même.

— Si c'était à refaire, je voterais pour l'autre, là... comment il s'appelle ?...

— Ça reviendrait du pareil au même.

— Comment il s'appelle donc, déjà ?...

Il cherche le nom, le front plissé. Il ne trouve pas. La patronne pose un nouveau litre de vin sur la table.

— Elle a de ces nichons, j'irais bien faire un somme dedans.

— La place est déjà prise.

— C'est un de gauche... j'ai son nom sur le bout de la langue.

— J'aimerais mieux avoir autre chose sur le bout de la langue.

Le rire un peu étouffé leur secoue les épaules.

— Le gouvernement, s'ils avaient eu des couilles, ils n'auraient pas dû le laisser faire, le Hitler.

— Y a sûrement pas que le Hitler, y en a sûrement d'autres derrière lui.

— Y a les macaronis.

— Mussolini. Celui-là, il a une tête à faire rigoler.

On remplit les verres.

— Les macaronis, c'est pas les plus dangereux.

— Y font dans leur froc.

Ils boivent.

— On les a vus en Éthiopie. C'étaient pourtant rien que des nègres.

— Et en Grèce.

— Les macaronis à la graisse.

Le clocher de l'église sonne l'heure.

— Faut que je rentre pour la soupe. La bourgeoise m'attend. Si je suis pas à l'heure, ça grogne.

Ils vident leurs verres.

— C'est la maman qui arrête pas de pleurer. Si elle se reprend pas, elle va nous tomber malade. On n'a même pas de nouvelles. On ne sait même pas où ils sont.

— Tiens, voilà le petiot qui vient me chercher. C'est que la bourgeoise s'impatiente.

Dans la rue, devant la porte du café, ils se serrent la main.

— Avec cette guerre, on n'a même plus l'idée de faire notre partie.

Les maisons sont sévères.

Le Calvaire au sommet de la colline.

Le Christ en pierre souffre. Sa bouche grimace de douleur.

L'herbe est rase.

Brune.

Le vent se jette en rafales cinglantes sur les joues et les cuisses nues.

Le soleil est un gros ballon de sang dans la laine violette et noire des nuages.

La terre est dure.

Les petits cailloux s'enfoncent dans les genoux.

Je suis venu demander au petit Jésus que ce ne soit plus la guerre.

— Tous ces enfants de paysans, ça devrait partir avec leurs pères, on serait bien débarrassé.

La dame verte a une robe qui lui couvre les chevilles, une canne à tête d'oie et des lunettes qu'elle tient à la main par une tige devant ses yeux pour vous regarder.

— D'abord, ils sont sales.

Je me plante en face d'elle.

— Je suis pas sale ! Je suis pas un enfant de paysans !

Elle m'écarte du bout de sa canne. Sa domestique la suit. À l'église, c'est elle qui lui passe l'eau bénite.

— C'est insolent en plus de ça.

Elle tient à la main une grosse bourse de velours grenat.

— Les guerres ont tout de même du bon.

La domestique ouvre devant elle le portail de fer de la maison qui a de si belles fleurs en été.

— Petit morveux.

Le portail se referme. On ne peut jamais apercevoir qu'un petit jardin avec, dans le fond, quatre marches devant la maison.

Quelquefois, le soir, on entend de la musique en passant.

C'est une dame méchante.

Peut-être que la guerre la fera crever.

La petite femme maigre dit que les gens de Paris seront ici demain. Qu'il faut leur préparer le rez-de-chaussée et rajouter un lit au grenier pour les enfants. Ils ont sept enfants. Sept petites filles.

— Ils veulent les mettre à l'abri, dit le gros homme de la maison.

La petite femme maigre hausse les épaules.

— La mère a peur à cause des bombardements.

— Ils ne vont quand même pas bombarder Paris, dit le gros homme de la maison. On aurait tout vu !

La petite femme maigre charge la cuisinière de pommes de pin.

— À Paris, ils savent mieux que nous.

Le gros homme de la maison s'assied à sa place au bout de la table. Il pose sa casquette sur une chaise.

— Ils n'ont pas le droit de bombarder Paris.

J'admire le gros homme de la maison qui sait toutes ces choses. La petite femme maigre n'en sait pas autant. Les femmes en savent moins que les hommes. Moi, plus tard, je serai aussi un homme. Je saurai comme le gros homme de la maison si Hitler il a le droit ou pas le droit de bombarder Paris. Je m'assieds à côté du gros homme de la maison. Tous les deux, on est des hommes.

— S'ils me demandent de garder les petites, je ne sais pas ce que je dois répondre.

Le gros homme de la maison coupe le pain. Le couteau a une grande lame luisante.

— On ne peut pas leur refuser.

— Dans les villes, c'est encore pire que nous, dit la petite femme maigre.

— C'est les villes qui sont les premières visées.

— C'est ce que je te disais.

Le gros homme de la maison a empilé des tranches de pain à côté de son assiette.

— Oui, mais pas Paris. Paris, c'est une capitale. C'est la capitale du monde.

La petite femme maigre attise le feu. Elle a battu les œufs dans le grand bol pour l'omelette. Elle met la poêle à chauffer sur la cuisinière et y jette un morceau de beurre qui grésille.

J'ai faim.

Elle hurle de chagrin dans la cour de la ferme.

Elle se tient la tête à deux mains.

On dirait qu'elle va tomber.

Elle se plie en deux.

Elle se redresse.

Les larmes giclent de ses yeux.

Elle a le visage inondé.

Elle a les yeux fous.

Elle hurle.

Il lui manque une dent sur le devant de la bouche.

Du plat de la main elle se donne des grands coups dans le ventre.

On l'entoure.

Elle repousse tout le monde.

Elle bave.

Elle tape du pied.

Elle ferme les yeux.

Elle souffre.

Elle tombe à genoux.

Son fils est mort en gare de Mulhouse.

Il est passé sous un train.

Le gendarme qui est venu annoncer la nouvelle ne sait plus comment se tenir.

Il a son képi à la main.

Le mari essaie de la relever.

Elle bat la terre de ses poings.

Elle se jette sur la terre.

Elle veut mourir.

Elle hurle.

On a creusé un grand trou. On peut tenir à quatre dedans. On a mis des branches et des feuilles dessus. On est bien à l'abri. On a pris du pain, du fromage et du chocolat. J'ai un couteau tout neuf à huit lames que m'a donné le gros homme de la maison. Le gros homme de la maison m'a fabriqué un fusil en bois. Il a une gâchette. Au fond du trou, on a mis de la paille et une couverture. Et des pierres. Les pierres, c'est des grenades. Le grand-père d'un camarade lui a montré. On arrache la *goupille* avec les dents, on compte jusqu'à dix et on lance la grenade. Après l'avoir lancée, on se couche à plat ventre pour ne pas être blessé par l'explosion. On sort juste la tête du trou. On lance les grenades. Le gros homme de la maison est venu nous voir. Il nous a dit qu'on devait être des bons soldats et qu'on devait tuer beaucoup de Boches. J'en ai tué cinquante. Avec des grenades et avec mon fusil. *On est repliés sur nos positions.* C'est comme ça qu'ils disent à la T.S.F. Le soir, il y a d'abord le *communiqué*. Le soir et le matin. Ils disent tout le temps : *Rien à signaler.* Ensuite ils disent que nos troupes se sont *repliées sur des positions préparées à l'avance.* Il n'y a que l'aviation qu'on n'a pas. On ne sait pas faire les avions. *Notre aviation est intervenue efficacement au-dessus des lignes allemandes.* Il faudrait construire un avion avec les gros bidons d'huile du garagiste. J'ai

demandé au gros homme de la maison. Il a dit qu'il n'avait pas le temps. Il a dit que le fusil ça suffit pour tuer les Boches. On n'a pas de tanks non plus. *Nos chars ont opéré une trouée dans les lignes ennemies.* Ils disent les chars. Les tanks, c'est mieux. On voit mieux. On peut faire le tank en poussant une plaque de tôle devant nous, si on se met à plusieurs, mais la plaque est au fils du garagiste et son père ne veut pas la donner. Même sans tanks et sans avions, on gagnera. Les Boches n'auront pas le dessus. M. L'Abbé nous l'a dit. Le Bon Dieu, ses enfants, ce sont les enfants de France. Il faut prier pour la victoire.

Le gros homme de la maison veut bien que je regarde le journal. Les enfants n'ont pas à savoir ce qui est écrit dans le journal. Des crimes ou de vilaines histoires. Maintenant, les enfants peuvent voir les photos des soldats qui arrivent par le train *quelque part en France*. Ils ont un casque accroché au ceinturon, le fusil dans le dos. Ils ont des gros sacs et des gros souliers. Un qui est très grand et très fort brandit à bout de bras un litre de vin. Derrière lui, un autre boit au goulot. Dans un coin de la photo, il y a un gendarme. Les autres sont debout ou accroupis, le calot de travers sur la tête. Ils ont l'air étonné d'être là, pas encore habitués à l'uniforme. Ils sont un peu bêtes, et puis comme s'ils avaient sommeil. On voit que les gars sont un peu là, dit le gros homme de la maison. La France n'est pas encore battue par ces fumiers de Prussiens. Prussiens, je sais ce que c'est. Le gros homme de la maison en a parlé avec les voisins. Au premier rang de la photo, un soldat tient un lapin dans ses bras. C'est la *mascotte*, dit le gros homme de la maison. La petite femme maigre demande pourquoi ce soldat qui est devant a emmené un lapin à la guerre. C'est justement parce que c'est la mascotte. À la guerre, on a toujours une *mascotte*. C'est pour porter bonheur. En 14, le gros homme de la maison avait un petit chien. Un petit chien noir avec une tache blanche sous le cou. Ce n'était pas un chien à lui tout seul, c'était le chien de l'*escouade*. Il les a fait rire de bons coups. Son nom, c'était Roudoudou. On peut dire que, dans son genre, il avait trouvé la planque. C'était à qui lui ferait le plus de gâteries. Le gros homme de la maison s'était construit une sorte de cabane au bout de la tranchée. Le soir, il emmenait Roudoudou avec lui. Il lui avait trouvé de la paille pour lui faire un lit. Le jour de la grande attaque, Roudoudou s'est perdu. On ne sait pas ce

qu'il est devenu. On a reculé. On avait autre chose à faire que de s'occuper de lui. Il y a un soldat nègre sur la photo du journal. Avec un drôle de calot tout droit sur la tête. Ça s'appelle une *chéchia*. C'est rouge. Les nègres, on leur met ça sur la tête parce que ce sont des nègres, justement. On les reconnaîtrait bien sans ça, dit la petite femme maigre, puisqu'ils sont nègres. À l'armée, tout le monde ne fait pas ce qu'il veut, ce serait la pagaïe. Les nègres, on leur met une *chéchia*. Le gros homme de la maison sait comment ça se passe à l'armée. On est content que quelqu'un puisse expliquer.

— Elle ne s'en est pas remise. Depuis que son fils est parti, elle n'était plus la même. On l'a retrouvée dans le puits.

— Putain de guerre dit un vieux.

C'est des noms bizarres. Molsheim, Guebwiller, Forbach, Sarreguemines, Erstein, Altkirch. C'est le Bas-Rhin, le Haut-Rhin, la Moselle. C'est la Lorraine. L'Alsace. Les Boches ne nous les reprendront pas.

La vipère se tord sur le sol, elle est grise et bleue. On lui pique la tête et le corps avec une branche taillée en pointe. Elle a des sursauts. Elle essaie de fuir. Elle jette sa tête à droite et à gauche. Elle saute. Elle retombe sur la terre avec un bruit mou. Elle crache quelque chose de blanc. Elle se tortille. On la pique à la gorge. Ses yeux sont des petits boutons noirs. Elle tape de la queue par terre. À force de se rouler dans la poussière, elle devient un peu blanchâtre. Son filet de langue pend sur le côté de sa bouche. Elle traîne aussi dans la poussière. Elle se débat longtemps. On la pique. Ça déchire sa peau d'écailles. Dessous, c'est blanc-noir. On pique. Elle se met sur le dos. Elle se roule sur elle-même. Elle se tord. Ça sent une odeur forte. Elle tremble encore un peu. On la pique. Son corps se détend. Elle ne bouge plus. Ça fait un Boche de tué.

— Des salauds comme ça, on doit tout de suite les fusiller, dit le gros homme de la maison.

La T.S.F. marche.

C'est une dame qui parle.

Le gros homme de la maison fait celui qui écoute, mais je sais qu'il ne comprend pas ce que dit la dame de la T.S.F.

Il vide d'un trait son verre de vin.

— Tu viens déjà d'en boire un, dit la petite femme maigre.

Le gros homme de la maison se cale sur sa chaise.

— Peut-être que j'en ai bu un, mais d'entendre ça, ça me met le sang à l'envers.

Ses sourcils avec beaucoup de poils se rapprochent.

— Des types comme ça, ça mérite douze balles dans la peau.

Il se sert un autre verre de vin.

— Arrête de boire, dit la petite femme maigre. Que tu boives un verre de plus ou un verre de moins, ça ne changera rien. Qu'est-ce qu'on y peut ?

— On y peut que c'est à cause de salauds pareils que la France elle est en guerre.

La petite femme maigre fait son repassage.

— D'abord c'est qui cet homme-là ?

— Est-ce qu'on sait ?

Le gros homme de la maison tape de la main sur la table.

— Si c'est moi, je le prends et hop ! douze balles dans la peau.

Ce n'est pas le premier soir que le gros homme de la maison est en colère contre le *traître Ferdonnet*.

Le *traître Ferdonnet* est quelqu'un qui parle à la T.S.F. et qui dit que Daladier est un homme vendu.

Que les politiciens français sont des hommes vendus.

Que s'ils n'étaient pas vendus, il n'y aurait pas eu la guerre.

Que la *démocratie* est un régime voulu par les *youpins*.

(Le gros homme de la maison ne sait pas ce que c'est que les *youpins*. La petite femme maigre non plus. Les voisins non plus. Mes copains d'école non plus. M. l'Abbé dit que ça ne nous regarde pas, mais que ce ne sont pas des gens comme nous et qu'il vaut mieux ne pas aller avec.)

Le *traître Ferdonnet* dit que Hitler va sauver l'Europe.

Le *traître Ferdonnet* veut que la France soit avec Hitler.

Il dit que la France et l'Allemagne sont deux grands pays qui doivent s'entendre et ne pas se faire la guerre.

Que ce sont les politiciens et les *youpins* qui veulent la guerre.

Que les Anglais sont gouvernés par les *youpins*.

Que les Anglais donnent leurs machines et les Français leurs poitrines.

(Le gros homme de la maison est d'accord pour les Anglais. Il dit qu'on ne doit pas trop compter sur eux.)

Le *traître Ferdonnet* dit que l'armée allemande est la plus forte du monde et que les soldats français doivent désertre avant d'être écrasés par la puissance de l'armée allemande.

Le *traître Ferdonnet* est un Français qui est passé du côté d'Hitler.

— Je ne voudrais pas être sa mère, dit la petite femme maigre.

Les voisins sont venus à la maison pour l'apéro. La cuisine sent l'anis. J'aime bien cette odeur jaune. Le voisin boucher a un bonnet de laine noire. Il y a un pompon de laine au sommet. Je voudrais brûler ce pompon. Sa femme est rose. Ronde et rose. Ils ont un fils qu'on enferme dans la cave avec les copains pour s'amuser. Je l'emmène au fond du couloir sans lumière. Il a peur. Je fais le fantôme. Il crie. On vient nous chercher. Je me fais disputer. Je dois m'asseoir sur une chaise et ne plus bouger. Quand il y a des gens à la maison, je dois être poli. La femme rose prend son enfant sur ses genoux. Elle le berce. Il ferme les yeux. Les boissons sont vertes dans les grands verres. C'est transparent. Je demande au gros homme de la maison de goûter. Il dit une lichette. Il me tient le verre au bord des lèvres. J'aspire le plus que je peux. Ça a un goût vert, comme la couleur. C'est fort et ça a un goût vert.

— Il aime ça, le p'tit salaud !

Ça fait rire tout le monde.

— Il a déjà une bonne descente !

Je m'essuie les lèvres avec le dos de la main.

— Un vrai p'tit homme !

C'est fort. Ça a un goût vert et ça reste après dans le nez. J'appuie ma langue contre le palais. L'odeur revient. C'est bon. Le boucher dit qu'il voudrait s'engager. Sa femme dit qu'il est trop vieux pour être volontaire. Le boucher dit qu'on n'est jamais trop vieux pour être volontaire. Sa femme dit qu'il est en quelque sorte mobilisé dans sa boucherie. Il faut que les gens mangent. Tout le monde ne sait pas

couper la viande. Si la troupe vient à passer dans le village, il faudra de la viande. Le boucher dit qu'il est prêt. Qu'il sera à la hauteur. Le gros homme de la maison remplit les verres. La petite femme maigre et la femme rose n'en veulent plus. Un verre suffit. Ça ferait tourner la tête et on n'est pas là pour ça.

— Ah les femmes dit le boucher.

— Toutes les mêmes dit le gros homme de la maison.

J'ai envie de péter. Je me retiens. Ça me ferait trop honte devant tout le monde. Le gros homme de la maison pète. Je l'ai entendu plusieurs fois. Je n'ai jamais entendu la petite femme maigre. Est-ce que tous les gens pètent ?

— C'est les communistes qu'il aurait fallu balayer.

— Les communistes y a pas pire engeance.

Ils trinquent pour la seconde fois.

— De ce côté-là, Hitler et sa bande, ils voient clair. En Allemagne, les communistes y en a plus. Tout ça au violon !

— Y en a aussi qui sont venus chez nous.

— C'est toujours pareil chez nous, on prend la racaille des autres.

Les verres se vident lentement. Ils ne sont pas pour Hitler, mais avec Hitler c'est pas tout du mauvais non plus. Dans son pays, il a fait des routes. Si on va par là, dans un pays, les routes ça compte. Mussolini aussi il a fait du bien dans son pays. Lui aussi il a fait des routes. Il a fait des routes et il a *assaini les marais pontins*. Il suffit de les regarder pour se rendre compte que ça doit être très important de faire ça, les *marais pontins*. À l'école, l'année d'avant, j'ai appris les marées. Pontins, je ne sais pas ce que c'est, mais ça doit être des hommes qui arrêtent les marées. Des hommes tout nus. Naturellement, Mussolini, c'est pas Hitler. L'armée italienne, c'est une armée de froussards. Si on doit se battre, ce sera avec les Boches. Ce qu'il faut, c'est attaquer tout de suite. C'est l'idée du boucher. Avec la *ligne Maginot*, les Boches, il n'est pas question qu'ils puissent entrer en France. On est bien barricadés. On n'a rien à craindre. Sauf qu'on aurait dû continuer la *ligne Maginot* devant la frontière belge, dit le gros homme de la maison. Là, chez les Belges, ils peuvent passer. Le boucher dit qu'on n'a pas pu continuer la ligne parce que les Belges c'est nos alliés et que ça aurait pu les vexer, mais que ça ne risque rien parce qu'on a dû masser des sacrés paquets de troupes de ce côté-là. Le gros homme de la maison dit quand même, on aurait dû. Eux, ils

ont bien leur *ligne Siegfried* tout du long. Leur *ligne Siegfried* ça n'a rien à voir avec la *ligne Maginot*. Le boucher dit qu'il ne faut surtout pas attendre, qu'il faut attaquer. Provoquer *l'effet de surprise*. D'ailleurs, l'autre jour, ils l'ont dit à la T.S.F. *L'effet de surprise*, et on leur rentre dans le chou. En une semaine on est à Berlin. En avant la polka ! La femme rose dit qu'à la T.S.F. ils ont dit que, mais le boucher ne la laisse pas finir, il attaque à l'Est. En avant la polka ! L'attaque, c'est avant l'hiver, parce que après, avec la neige, ce sera trop tard. C'est des pays de neige par là-bas. Et une fois à Berlin, on en profite pour ficeler le traître Ferdonnet et le mettre dans le même sac avec le Hitler et le Goringue. Le gros homme de la maison trouve ça bien. La petite femme maigre et la femme rose aussi.

Il est sept heures du matin. Il fait froid. Depuis la veille on a remis les tricots et les gants. Les bêtes sont rentrées des champs. Hier soir il a neigé un peu. Des flocons. Le gros homme de la maison dit que si ça avait continué toute la nuit au matin on en aurait eu une bonne couche. C'est gris. On voit arriver les trois autocars par la route. Jamais on ne les voit à la queue leu leu. Le rouge et le bleu on les voit tous les jours. Le jaune on ne le voit que quand le rouge ou le bleu sont en panne. Ils y sont tous les trois. On croit qu'ils vont traverser le village. Ils ralentissent au milieu de la côte et tournent pour aller sur la place. Ils roulent doucement. On court derrière. Ils s'arrêtent devant la grande école. C'est une bâtisse aux pierres ternies. Les fenêtres sont encadrées par des briques. C'est toujours vide. Les autocars se rangent l'un derrière l'autre. Sur leurs toits il y a des centaines de valises. Des colis. Des paquets. Des sacs. Des couvertures roulées. Il y a deux ou trois malles sur chaque autocar. Des malles rouges et jaunes avec des initiales dorées dessus. Les portes des autocars s'ouvrent. On est devant. Les épaules dans un châle marron une vieille femme a du mal à descendre du marchepied. Elle bute. Elle tombe. Elle reste par terre. Le chauffeur de l'autocar qui est descendu le premier la ramasse. Le gravier est taché de sang. La vieille dame a la lèvre déchirée. Elle dit quelque chose dans une langue qu'on ne comprend pas. Le chauffeur l'appuie contre la carrosserie. Elle tremble. Elle pleure. Elle saigne. Son châle glisse de ses épaules. On n'ose pas le ramasser. Elle a les yeux fermés. Des yeux enfoncés dans le trou de l'os. Elle pleure. Une

jeune fille en robe mauve lui met son châle autour du cou. Elle lui embrasse la main. Elle lui éponge la bouche. Dans l'autocar il n'y a que des vieux et des vieilles. Les vieux ont des cannes et des chapeaux. Des chapeaux noirs avec des bords étroits. Ils ont des ficelles de couleur nouées à leur col de chemise. Avec les vieux et les vieilles il n'y a que la jeune fille qui s'occupe de la vieille qui saigne et un grand jeune homme voûté dans un large et long manteau bleu. Son visage est blanc. Ses yeux brillent. Nos regards se soutiennent. Cette figure maigre et pâle remue quelque chose dans mon cœur. Ses yeux noirs remplissent les miens. Il me fixe. C'est comme si on se connaissait depuis longtemps. Je comprends que son visage *ne peut plus sourire*. Il a beaucoup de cheveux noirs. Dans le manteau bleu qui lui tombe jusqu'aux pieds ses jambes sont comme des échasses. Il marche comme on marche avec des échasses. Le chauffeur et les vieux s'occupent des bagages. Ils les entassent contre le muret de l'école. Ils vont vite. Ils ne disent rien. Un vieux se laisse tomber sur le muret. Les bras le long du corps. Il est fatigué. Des vieilles pleurent. La jeune fille a emmené celle qui saigne. Elles sont au bord de la route. La jeune fille me sourit. La vieille femme tient un mouchoir rougi devant sa bouche. La jeune fille me dit quelque chose dans sa langue. J'ai peur. Elle est pourtant jolie mais j'ai peur. J'attrape à deux mains mon sexe par-dessus l'étoffe de ma culotte. La jeune fille pousse un cri. Les vieux les vieilles et le jeune homme au manteau bleu sont assis en ligne sur le muret. La tête dans les épaules. Il fait froid. Quelques mots à voix basse. Les hommes du village sont venus les voir. Des femmes s'arrêtent en revenant de leurs courses. Une voiture de gendarmerie. Les gendarmes sont deux. Deux petits gros. En les voyant les vieux et les vieilles se mettent debout. Les vieux quittent leurs chapeaux. Le jeune homme au manteau bleu reste assis. Il a une tête de fantôme.

— C'est les réfugiés, dit un gendarme.

Les hommes approuvent de la tête.

— C'est des Alsaciens, dit le gendarme. On va les loger dans la vieille école. J'attends M. le Maire. À la mairie on nous a dit qu'il était aux champs. Nous on ne peut rien faire sans lui.

— Z'ont l'air crevés.

— L'Alsace c'est pas à côté, dit le gendarme.

— Peut-être qu'ils auront faim ?

— On a prévu pour midi, dit le gendarme. M. le Maire a dit qu'il

s'occupait des soupes.

Le jeune homme au manteau bleu grogne quelque chose qui ressemble à *chichtrak*.

— Qu'est-ce qu'il dit ?

— On connaît pas l'alsacien, dit le gendarme.

— Si c'est des Alsaciens, c'est presque des Boches ?

Le gendarme ne répond pas.

— En allemand *chichtrak* ça veut dire merde, dit un camarade.

On court dans les rues du village en chantant.

— Les *chichtrak* sont arrivés ! Les *chichtrak* sont arrivés !

Les bords de la rivière sont gelés.

Sous le petit pont on voit un gros tas sombre.

Un camarade dit que c'est un noyé.

J'ai déjà vu des noyés. Ça ne fait pas comme ça. Pas comme un sac.

Pour être sûr il faut entrer dans l'eau.

L'eau est glacée. Peu profonde mais glacée.

Un camarade y va. Il a quitté ses galoches et ses chaussettes.

Il dit saloperie c'est glacé.

On lui dit vas-y maintenant que tu y es.

Il traîne des pieds sur le fond et balance les bras.

Quand il est près du sac sombre il dit c'est une veste.

Une veste d'homme gonflée d'eau.

On lui dit de tirer dessus.

Il tire dessus.

Il dit qu'avec la veste d'homme il y a un gros ventre blanc.

On lui demande un ventre blanc de quoi.

Il dit que ça ressemble à un ventre de cochon.

Des hommes bizarres passent sur le pont.

C'est la première fois qu'on voit des *uniformes*.

Des uniformes *kaki*.

Les hommes portent des casques.

Ils ont deux musettes dans le dos. Les brides croisées sur la poitrine.

Ils ont le fusil à l'épaule.

Ils disent qu'est-ce que vous faites là-dedans les mioches. C'est bon

pour attraper la mort.

Le camarade remonte vite sur la berge.

On prend par les prés qui grimpent.

Une fois en haut on se retourne.

Les soldats en kaki ont disparu.

C'est la butte aux pierres grises.

Entre deux pierres un rat éventré.

Le camarade s'aperçoit qu'il a oublié une chaussette au bord de la rivière.

Il dit qu'il s'en fout.

Le froid fait mal au bout des doigts.

On arrive au raccourci.

Le camarade dit que ce qu'il a vu dans l'eau c'est un Boche mort.

À la maison je dis à la petite femme maigre que sous le pont on a vu un Boche mort.

Elle dit que je ne suis qu'un menteur. Qu'il faudra me confesser à M. l'Abbé.

La nuit je rêve.

La rivière est pleine de Boches morts.

Dans une rue, je rencontre le jeune homme au manteau bleu. Il tend la main vers moi. Sa grande main blanche. Je me sauve. Plus loin, je me retourne. Je lui crie :

— Chichtrak !

Il me jette une pierre.

Tous les soirs à cinq heures, la petite femme maigre et les autres femmes du village vont à l'église réciter douze chapelets pour la victoire de la France.

Au patronage il est venu un missionnaire

un missionnaire c'est quelqu'un comme un abbé qui est dans les colonies pour *évangéliser* les nègres parce que les nègres qui ne sont pas chrétiens n'ont pas d'âme tant que les missionnaires ne les ont pas *évangélisés* les missionnaires donnent leur vie pour

évangéliser les nègres et nous-mêmes dans nos prières
du soir nous devons demander pour *l'évangélisation*
des nègres et pour aider les missionnaires

il a une longue barbe blanche il est habillé tout de blanc avec un
gros ceinturon de cuir à la taille et des grandes sandales avec
dedans les pieds nus et pourtant il commence à faire froid nous on
a tous des chaussettes de laine dans nos galoches

on nous a appris que Dieu n'aime pas les enfants
trop douillets que dans la vie il faut du courage que
Jésus était courageux et qu'il n'aime pas les enfants
qui se laissent aller

il sourit tout le temps il a l'air très gentil il nous a distribué des
bonbons c'est le Père on l'aime bien il nous fait jouer dans la cour
au ballon et après quand on s'arrête il nous réunit autour de lui et
il nous dit que la France est le pays des grands seigneurs
d'autrefois

les seigneurs étaient des châtelains comme par
exemple le château en ruine sur le haut ils
défendaient leurs paysans contre ceux qui voulaient
les attaquer ils étaient très amis avec le roi de France
parce que le roi de France était un seigneur comme
eux mais encore plus grand puisque c'était le roi de
France

ceux qui ont construit

il dit *édifié*

nos beaux châteaux il voudrait qu'on soit les enfants de ces nobles
seigneurs il nous parle des Croisades de dans le temps

les Croisades c'est quand il fallait aller délivrer le
tombeau de Jésus en pays *hérétique hérétique* ça veut
dire ceux qui ne croient pas que Jésus est venu sur
terre pour sauver les hommes et surtout notre France
que nous devons aimer de tout notre cœur

il nous dit qu'aujourd'hui c'est pareil exactement on doit
comprendre et dire à nos familles que la France est encore une fois
en croisade contre les ennemis de Dieu

les ennemis de Dieu c'est ceux qui s'appellent les
rouges il dit qu'il y en a partout même dans le
village même peut-être dans notre famille qu'on ne

sait pas toujours les reconnaître mais qu'il est utile
de le savoir pour n'écouter que la parole de Dieu que
les rouges veulent faire souffrir

il dit qu'il y a un pays qui était autrefois un grand pays avec des
grands empereurs et qui est commandé maintenant par les rouges

les rouges c'est le Démon le Démon rouge c'est un
Démon qui fait souffrir la Vierge les anges et tous les
saints et même nos morts se relèveraient dans leurs
tombes s'ils le pouvaient pour combattre ce Démon
rouge qui voudrait amener le Mal sur terre

il dit qu'il faut que nous nous rappelions bien le nom de ce Démon
rouge

le nom de ce Démon rouge c'est les *Communistes*

— Vous avez des nouvelles du vôtre ?

— Non. Et vous ?

— Nous non plus.

— C'est quand même pas bien organisé leur histoire. On nous les
prend et on ne sait même pas où ils sont.

— On les traite moins que des bêtes

— Et puis, nous, les Allemands ils nous ont rien fait.

— Ah ! ma pauvre, si on avait seulement notre mot à dire, nous les
mères...

— En tout cas, c'est pas en s'y prenant comme ça que nos p'tiots
vont avoir le moral.

— Et sans moral, où ça va ?

— Ce serait au gouvernement de faire quelque chose.

— Le gouvernement, ce qu'il aurait dû commencer, c'est d'abord
par ne pas faire la guerre.

— On n'a pas envie de la faire, nous, la guerre.

— J'en connais pas beaucoup qui ont envie de la faire.

— On m'a dit à la mairie qu'il faut mettre juste le nom et pour
l'adresse, quelque part en France.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Comme si ça pouvait arriver !

— On voudrait quand même pas gaspiller la marchandise, que ça
aille se perdre n'importe où.

- Surtout que voilà l'hiver, il va falloir leur envoyer du chaud.
- Surtout que mon mari dit que dans l'Est ça pince.
- C'est bien une honte qu'on ne sache même pas où ils sont.
- En haut lieu ils n'ont qu'à se débrouiller avec les Boches.
- Ma voisine elle dit même que son mari dans le temps il a connu un Boche, c'était un comme nous, serviable et tout.
- Y a des bons partout.
- La guerre c'est que les petits qui trinquent. À eux la peine, aux autres le salaire.
- Nous, avec mon mari et mon beau-frère on a bien pensé à cacher le nôtre pour qu'il n'y aille pas, mais il a dit qu'il ne voulait pas faire en dehors des autres, ils ont leur fierté, vous savez ce que c'est.
- On aurait tous dû les cacher.
- Mon mari, il dit qu'ils envoient les gendarmes.
- Le Poché et le Glingot ! Ferait beau voir !
- C'est sûr qu'à eux deux, ils feraient pas grand-chose.
- Mon mari, il dit qu'on en est arrivés à l'union des peuples, que c'est pas pour aller se casser la gueule.

On sait que le fils Pradier a déserté. (Chez les Pradier, ils ont toujours eu la tête chaude.)

C'est une carte postale comme du papier gris-beige.

Au lieu du timbre, il y a F.M.

Le gros homme de la maison dit *Franchise Militaire*.

Ça veut dire que le soldat à la guerre peut écrire chez lui sans payer son timbre.

La petite femme maigre demande alors qui est-ce qui paie.

Le gros homme de la maison dit la Poste.

La petite femme maigre demande la Poste d'où ? Celle qui envoie ou celle qui reçoit ?

La Poste c'est tout. Et puis laisse-moi tranquille j'ai à faire.

C'est une carte de l'oncle Marcel.

Il dit que tout va bien, que tout le monde s'entend bien, qu'ils ont du pinard de quoi se tenir chaud, qu'ils n'ont pas encore vu un seul Boche, que si ça continue comme ça, ça pourra aller, il embrasse tout

le monde à la maison, il demande si ça se peut qu'on lui envoie des vivres, autrement ça va, il embrasse tout le monde à la maison.

Ça me fait quelque chose dit la petite femme maigre.

Elle tient la carte entre ses doigts comme si c'était quelque chose d'extraordinaire.

On voit qu'ils ont le moral dit le gros homme de la maison.

La petite femme maigre dit qu'on pourra lui envoyer de la terrine de lapin qu'elle a faite cet été.

Et du chèvre dit le gros homme de la maison.

Je lui ai tricoté des chaussettes dit la petite femme maigre.

C'est pas des chaussettes qu'il demande dit le gros homme de la maison c'est à manger avec les copains. Là-bas le manger ça compte. La popote c'est pas toujours ça.

Je lui mettrai aussi des rillettes dit la petite femme maigre.

Le jeune homme au manteau bleu est assis sur le mur. Il pleure.

La Parisienne est une jeune femme élancée, élégante dans une robe large de toutes les couleurs, elle a un chapeau avec une voilette noire, elle soulève d'un doigt sa voilette pour glisser le fume-cigarette entre ses lèvres, un long fume-cigarette en or, en or en ambre et en ivoire, le gros homme de la maison dit en or, il est admiratif, la petite femme maigre ne savait même pas qu'un fume-cigarette ça existait, elle croyait qu'on fumait comme fument le gros homme de la maison et les hommes de chez les voisins, maintenant elle sait qu'à Paris on ne fume pas comme partout, pour l'or elle trouve que ça doit coûter cher, pour l'ambre et pour l'ivoire elle ne sait pas ce que c'est, la Parisienne est parfumée, elle a de longs ongles rouges, des grosses lèvres rouges, de longs cheveux roux, les yeux noirs autour, elle a un collier de perles qui descend sur sa poitrine et un autre mélangé qui scintille quand elle bouge, quand elle fait dans l'air un grand geste du bras pour expliquer qu'en Allemagne, à Berlin, Hitler vit dans un immense palais d'un luxe *fabuleux*, un luxe comme on ne peut même pas imaginer en France, tellement il a de richesses autour de lui, le gros homme de la maison écoute bouche ouverte, la petite femme maigre secoue la tête d'un air de dire que c'est incroyable qu'on puisse vivre dans un tel luxe,

j'écoute dans mon coin, je suis assis jambes ballantes sur la charbonnière, j'ai quelque chose qui me fait mal au bout du pied, j'ai marché toute la journée, je trouve la Parisienne comme si ce n'était pas vrai, cette grande robe et ces grands colliers qui bougent tout le temps, les grands gestes, cette voix enfoncée qu'elle a, ces grands rires qui résonnent dans la cuisine, et surtout le fume-cigarette en or et en tout le reste, demain je le raconterai aux copains, Hitler vit dans un palais, il y a des lits blancs recouverts de peaux de bêtes, parce que Hitler est chasseur, il tue les bêtes comme il tue les hommes, il a des soldats avec lui qui traînent toutes les bêtes qu'il tue à la chasse et qui les ramènent dans le palais, ça fait des peaux qu'on met par terre et sur les lits blancs, la Parisienne souffle des jets de fumée par le nez, elle a un grand nez un peu crochu au bout, elle dit qu'elle ne va pas faire de manières, qu'on est à la campagne chez de braves gens, qu'elle va relever sa voilette pour fumer plus à l'aise, elle offre une cigarette au gros homme de la maison, c'est une cigarette à bout doré, du tabac *oriental*, la Parisienne fait venir ses cigarettes d'un pays *oriental*, elle se demande si malgré la guerre on va continuer à lui en envoyer, c'est un mélange spécial de trois tabacs, ça sent écoeurant dans la cuisine, le gros homme de la maison refuse, il est habitué au gros cul, il reste au gros cul, la Parisienne saute de bonheur sur sa chaise, elle ne savait pas qu'on appelait le tabac du gros homme de la maison du gros cul, du gros cul, du gros cul, elle le répète plusieurs fois et dit qu'à la campagne la vie est extraordinaire, elle ne pourrait pas se passer de Paris, mais la campagne la rend folle, elle veut que le gros homme de la maison lui roule une cigarette de gros cul, Hitler ne fume pas, il ne boit pas, c'est un homme fort, c'est sa force, les Boches sont durs de caractère, c'est pour ça qu'ils sont forts, Hitler a des centaines de tapis dans son palais, mais il est capable de faire pleurer un homme, un soldat, la Parisienne a des amis qui ont été reçus par Hitler dans son palais, c'est encore plus beau que tout ce qu'on peut se représenter, est-ce qu'on peut mettre une cigarette de gros cul dans le fume-cigarette, parce que sans fume-cigarette la fumée la fait tousser, le gros homme de la maison manipule avec précaution le fume-cigarette en or, la petite femme maigre dit que ça va bientôt être l'heure de la soupe, que si la Parisienne veut casser la croûte avec eux on mettra une assiette de plus, ça ne gêne pas, la Parisienne est enthousiasmée, ce qu'elle mangerait bien c'est une omelette comme à

la campagne, une omelette avec des herbes, une omelette aux herbes, c'est au gros orteil que j'ai mal, mon ongle doit être trop long, mes ongles de pied poussent vite, ce soir je le rognerai dans mon lit, il n'y a plus d'herbes en cette saison, on pourrait peut-être couper des oignons, la Parisienne adore l'omelette aux oignons, avec beaucoup d'oignons, une omelette bien baveuse, il n'y a qu'à la campagne qu'on peut encore trouver ça, sa belle-sœur, celle qui doit arriver demain, elle a épousé un officier de marine, sa belle-sœur et son mari ont reçu une lettre d'Hitler, ils sont invités quand ils voudront chez le *Führer*, la petite femme maigre interroge du regard le gros homme de la maison qui fait semblant de ne pas la voir, la Parisienne demande si on sait ce que c'est que le *Führer*, je recroqueville mon gros orteil dans ma galochette, le *Führer* c'est le chef, le chef suprême, le chef suprême du *Reich*, ça me fait mal et ça me démange, je ne peux pas me gratter, le *Reich* c'est la grande Allemagne, la grande Allemagne du *Führer*, la France peut faire ce qu'elle veut, quand on connaît le *Reich* et le *Führer*, pas besoin de se poser de questions, on sait que la France est perdue d'avance, la Parisienne est pour le *Führer*, elle n'a pas honte de le dire, d'ailleurs tout ce qui nous vient d'Allemagne est *prodigieux*, *grandiose*, Wagner, le musicien Wagner, *Parsifal*, *Lohengrin*, *Bayreuth*, le gros homme de la maison et la petite femme maigre n'osent plus se regarder, j'écoute tous ces noms que je ne retiens pas, jamais je n'ai vu quelqu'un comme la Parisienne, elle fume du gros cul et elle dit que bon sang de bonsoir ce n'est pas pour lui faire peur, elle en achètera un paquet et elle en fera goûter à ses amies de Paris, elles veulent acheter à elles toutes une maison à la campagne en attendant que les choses s'arrangent, mais Hitler est un homme charmant, autoritaire, mais charmant, du reste il adore les femmes, il en a une chaque soir dans son palais et il paraît qu'avec lui on ne s'ennuie pas, la Parisienne éclate de rire.

On dit que le garagiste est *communiste*.

— Vous savez ce que c'est, vos Alsaciens ? demande le garde champêtre.

Il y a deux hommes et une femme.

— C'est des Boches ?

— C'est pas des Boches, dit le garde champêtre.

Les deux hommes et la femme attendent l'explication.

— Vos Alsaciens, c'est des Juifs.

Ils réfléchissent. Un homme dit.

— C'est quoi des Juifs ?

Le garde champêtre se frotte les mains et hausse les épaules.

— C'est des Juifs. Moi, c'est tout ce qu'on m'a dit.

La femme dit.

— Et qu'est-ce que ça change ?

Le garde champêtre ne sait pas.

— Ça change, ça change que si c'est des Juifs, c'est plus des Alsaciens.

Un homme dit.

— Ils viennent d'où alors ?

Le garde champêtre ne sait pas.

— Ils viennent d'où ils viennent, mais tout ce qu'on peut dire c'est qu'ils ne vont guère avec les gens d'ici.

La femme dit.

— C'est vrai ça.

Un homme dit.

— Ça c'est vrai.

Le garde champêtre les prend à témoin.

— On était bien chez nous, et voilà qu'ils rapploient de tous les côtés.

La femme dit.

— C'est vrai ça.

Un homme dit.

— Ça c'est vrai.

Le garde champêtre est au courant de ce qui se passe.

— Avec eux ils ont un grand jeune homme, vous le connaissez ?

La femme dit.

— On le voit partout avec son manteau bleu.

Un homme dit.

— Il arrête pas de courir les rues.

Le garde champêtre dit.

— Eh ben cette nuit, il a cassé une trentaine de vitres à l'école.

Un homme dit.

— Y a qu'à lui en mettre une bonne.

Le garde champêtre est de son avis.

— C'est qu'il est mauvais ! C'est une carne !

Un homme dit.

— Y a qu'à le renvoyer d'où il est venu.

La femme dit.

— On va pas casser les vitres chez eux !

— Je ne fais pas la guerre pour les millionnaires, dit un jour le garagiste.

— Il faut faire barrage au fascisme, dit un autre jour le garagiste.

— La guerre et les ouvriers, ça ne va pas ensemble, dit un jour le garagiste.

— Il faut que tous les prolétaires se tiennent les coudes et s'arment contre le fascisme, dit un autre jour le garagiste.

La petite femme maigre demande ce que ça veut dire, fascisme, prolétaire.

Le gros homme de la maison dit qu'il lui expliquera plus tard.

Plus tard, le gros homme de la maison dit que les prolétaires triompheront du fascisme.

— Tu es encore allé boire l'apéro avec le garagiste, dit la petite femme maigre.

Le gros homme de la maison dit qu'il boit l'apéro avec qui il veut.

— Même avec les communistes ? demande d'un ton sec la petite femme maigre.

Le gros homme de la maison dit que les communistes n'ont peut-être pas tort en tout.

La petite femme maigre dit qu'il ne manquait plus que ça.

— Et d'abord, à vous deux, c'est pas un apéro que vous descendez, c'est trois ou quatre. Le gros homme de la maison dit que c'est la guerre et que les hommes doivent discuter entre eux.

La petite femme maigre dit que s'il n'y avait qu'eux pour sauver la France, on serait dans de beaux draps.

On chante *On ira pendre notre linge sur la ligne Siegfried*. Je ne comprends pas ce que sont ces lignes Maginot et Siegfried. Je les vois

comme des lignes qu'on trace avec des décimètres de bois à tête de cuivre sur le cahier. L'inventeur de la ligne Maginot est M. Maginot. C'est un *ingénieur*. Je ne comprends pas ce que ça veut dire aller pendre son linge sur la ligne Siegfried. Un matin, je vois la petite femme maigre étendre le linge dans le jardin sur le fil de fer. La ligne Siegfried est un fil de fer. Est-ce que les soldats à la guerre doivent laver leur linge ? Sur la place du village, les copains font les soldats. Ils marchent au pas, ils saluent, ils chantent à tue-tête *On ira pendre notre linge sur la ligne Siegfried*. Les gens leur donnent des sous et des bonbons. Je trouve cette chanson bête. On chante *Sombreros et mantilles*. On fait vibrer sa langue dans sa bouche et entre les dents pour que les r roulent bien. On fait comme la chanteuse. C'est une chanteuse espagnole. Elle s'appelle Rina Ketty. Elle est en photo sur le papier de la chanson. On l'entend d'abord à la T.S.F. et puis on achète le petit papier où il y a les paroles et la musique avec la photo de Rina Ketty ou celle du chanteur ou de la chanteuse qui chante la chanson. Rina Ketty est belle. Elle a de beaux yeux noirs. Ce qu'on aime, c'est sa voix *brûlante*, c'est le garagiste qui l'a dit, le gros homme de la maison est d'accord, il dit lui aussi que Rina Ketty a une voix *brûlante*. Moi ce que j'aime c'est surtout sa façon de rouler les r. Quand je suis seul dans les rues, les mains dans les poches, j'essaie de bien rouler les r. Il y a des copains qui n'y arrivent pas. Je sais très bien siffler aussi. Ça me plairait d'être chanteur et d'avoir ma photo sur le petit papier. C'est des photos en bleu, en rouge ou en marron. Je chanterais à la T.S.F. et on trouverait que je roule bien les r. Des fois je suis chanteur comme Rina Ketty, mais je peux aussi être le Président de la République, Albert Lebrun. Je ne comprends pas pourquoi tout le monde l'appelle *Albert aux grands pieds*. Je peux aussi être le général Gamelin. C'est lui qui est chef de nos troupes à la guerre. Je peux aussi être Adolf Hitler dans mon grand palais plein de tapis avec des femmes. Je ne connais pas bien sa tête, c'est moins facile. Je suis un aviateur. Ou je conduis un tank. J'arrive avec mon tank dans les rues du village. Je fais le tour. J'écrase devant moi tout ce qui gêne. Un tank ça écrase tout. Les gens regardent passer mon tank. Ils n'osent rien dire. Je m'en vais. Personne n'a su que dans le tank c'était moi. Le lendemain, les copains me racontent. On chante *Le plus beau de tous les tangos du monde*. C'est Tino Rossi. Je l'imité bien. S'il y a des gens à la maison, on me demande de l'imiter. Je suis sûr d'être applaudi à la

fin. Ils disent on dirait Tino. On chante *On ira pendre notre linge sur la ligne Siegfried.*

Le jeune homme au manteau bleu passe dans les rues en criant. Il est grand. Il est voûté. Il est pâle. Il a des yeux tristes. Sa voix est rocailleuse. Comme s'il avait de la farine dans la bouche. Il crie en français qu'il est Juif. Il fait peur. J'ai pitié de lui. Je voudrais lui ressembler. Je voudrais avoir son grand manteau bleu. Je voudrais avoir ses grandes jambes. Je voudrais être voûté. Je voudrais être pâle et avoir des yeux tristes. Moi aussi je crierais que je suis Juif. Le soir dans ma prière c'est souvent que je pense à lui. Je pense tellement à lui que je ne pense plus au Bon Dieu. Des soirs où j'ai trop sommeil comme ça arrive quand on fait sa prière je crois que le petit Jésus et lui c'est la même chose. Le lendemain je revois le jeune homme au manteau bleu. Il me fait encore plus peur. Il y a des copains qui disent que les Juifs c'est eux qui ont mis Jésus en croix et que c'est pour ça qu'il ne faut pas les aimer. Le jeune homme au manteau bleu m'attire. Je le suis de loin tout l'après-midi. Il n'arrête pas de marcher avec ses grandes jambes et son grand manteau bleu. Il parle tout seul en marchant. Il fait des gestes. Il se jette par terre. Il tape des poings. Il crie. Il est malheureux. Ce que je comprends c'est que quand on est Juif on est malheureux. On a un grand manteau bleu. On est pâle. On a des yeux tristes. On est malheureux. S'il remarque que je le suis il est en colère. Il crache. Il dit des choses en alsacien. Je lui fais des grimaces. Je mets ma main sur mon sexe. Du doigt je lui montre mon derrière. Je lui crie chichtrak !

Il fait à peine jour.

Sur la route on entend le pas des chevaux.

On regarde par la fenêtre.

Il y a une colonne de chevaux avec des paysans qui marchent à côté d'eux un bâton à la main.

Le gros homme de la maison dit Nom de Dieu.

Il a les yeux mouillés.

La petite femme maigre dit qu'elle aime mieux ne pas voir ça.

L'air est froissé de brouillard.

Sur la place il y a des chevaux partout.
Des chevaux attachés.
Des chevaux en liberté.
Ils flairent la poussière.
Ils soufflent.
Ils hennissent.
Il arrive encore des chevaux d'en bas et d'en haut.
Avec des paysans.
On a froid.
J'ai froid.
Est-ce que les chevaux ont froid ?
Les paysans parlent à leurs chevaux.
Les paysans caressent leurs chevaux.
Les chevaux bourrent leurs têtes contre eux.
Les chevaux hennissent.
Comme s'ils pleuraient.
Il arrive encore des chevaux de partout.
Ça tape sur la route.
Ça tape sur le chemin.
Les paysans serrent la bouche.
Les paysans caressent les naseaux de leurs chevaux.
Il y a un paysan qui pleure.
Il y a un autre paysan qui pleure.
Ils tournent la tête pour qu'on ne les voie pas pleurer.
Le gros homme de la maison est venu.
Il me tient la main.
Il dit Nom de Dieu jamais j'aurais cru voir une chose pareille.
Il s'essuie les yeux et la moustache avec la main.
Ma main est petite dans la sienne.
Il connaît des paysans.
Ils se disent bonjour.
Personne n'a envie de parler.
Les chevaux pissent.
Les chevaux font leur crottin.
Les chevaux raclent le sabot.
On a froid.
J'ai froid dans le ventre.
Tous ces chevaux sur la place.

Tous ces paysans qui se taisent.

Un cheval se couche.

Son paysan s'accroupit à côté de lui.

Son paysan met sa tête sur sa tête.

Les derniers chevaux arrivent.

La place est pleine de chevaux.

Ça sent les chevaux.

Il y a des chevaux qui ont des mangeoires de toile noire.

Il y a des chevaux de plusieurs couleurs.

Il y a un petit cheval.

Le paysan le tient par le cou.

Le cheval rit en montrant ses grandes dents.

On n'entend que le bruit des chevaux.

Monsieur le Receveur arrive monté sur son cheval.

Son cheval est mince et fin à côté des autres.

Son cheval a de longues pattes tachées de blanc.

Nom de Dieu ils vont quand même pas prendre celui-là aussi dit le gros homme de la maison. Monsieur le Receveur salue tout le monde comme un soldat.

Les paysans enlèvent leurs chapeaux.

Monsieur le Receveur dit que si on lui prend son cheval il le tuera sur place et qu'il se tuera après.

Il soulève le pan de sa veste et tire un revolver de sa ceinture.

Nom de Dieu dit le gros homme de la maison.

Les paysans baissent la tête.

On sent la colère.

On sent la tristesse.

On sent la haine.

Nom de Dieu de Nom de Dieu.

Le gros homme de la maison a l'air terrible.

L'auto arrive.

Il y a un gradé et trois soldats.

Les soldats ont l'air d'avoir honte.

Les chevaux hennissent.

Les paysans collent leurs corps aux corps de leurs chevaux.

Le gradé n'en mène pas large.

Il n'en mène pas large dit le gros homme de la maison.

J'ai froid au ventre.

Je crois que je vais être malade.

Un soldat accompagne le gradé.

Le soldat soulève la lèvre de dessus du cheval pour lui voir les dents.

Le gradé regarde les dents.

Il dit bon pour le service.

Le paysan entoure de ses bras le cou de son cheval et l'embrasse sur le nez.

Immobile sur sa selle Monsieur le Receveur répète au gradé ce qu'il a déjà dit.

Le gradé lui ordonne de descendre de son cheval.

Monsieur le Receveur refuse.

Il refuse qu'on touche à la bouche de son cheval.

Le gradé commande au soldat de soulever la lèvre du cheval.

Monsieur le Receveur dit attention je te fais sauter la tête.

Nom de Dieu dit le gros homme de la maison.

Le gradé dit bon ça va on verra plus tard.

Monsieur le Receveur range son revolver dit aux paysans je suis avec vous et fait faire demi-tour à son cheval.

On devrait bien tous faire pareil dit tout fort un paysan.

Vous amusez pas à ça dit le gradé.

Les bétailières arrivent.

Ça fait peur aux chevaux.

Ils sentent la mort dit le gros homme de la maison.

Il paraît que c'était affreux cette réquisition dit la petite femme maigre à midi en servant les pommes de terre au four.

Il neige. Il a neigé toute la nuit. Nos soldats vont avoir froid.

Il neige.

La T.S.F. dit que les conditions atmosphériques (les conditions atmosphériques c'est le temps qu'il fait) interrompent toute activité de nos troupes.

Qu'il faut être solidaires avec nos soldats qui ont froid dans les tranchées (solidaire c'est quand on pense aux autres).

Il neige.

C'est la *drôle de guerre* (la drôle de guerre c'est quand les soldats ne se battent pas).

— Bon Dieu, nous autres, en 14, on ne regardait pas s'il neigeait ou pas. C'était tous les jours le casse-pipe.

— C'est plus la même guerre, dit la petite femme maigre.

— On le voit bien que c'est plus la même guerre, dit le gros homme de la maison. Si maintenant ils attendent l'été pour faire la guerre, ça risque de durer un bout de temps.

— Tant que c'est comme ça, dit la petite femme maigre, on est au moins sûrs qu'il n'y a pas de morts ni de blessés.

— Et les Boches ? demande le gros homme de la maison, comment on va les écrabouiller ?

— Tu veux toujours écrabouiller tout le monde, toi, dit la petite femme maigre.

— Si on fait la guerre, c'est pour quelque chose, ou alors c'est pas la peine, dit le gros homme de la maison.

— Elle se fera toujours assez tôt, ta guerre, dit la petite femme maigre.

— C'est bien ce que me disait le garagiste encore hier, c'est la guerre des mangeurs de pognon, dit le gros homme de la maison.

Il neige.

Cet après-midi, j'irai faire de la luge avec les copains.

La Parisienne va et vient dans la maison. Elle est en *kimono*. (Un *kimono* c'est comme une robe de chambre, mais fendue sur les cuisses.) Dans l'escalier, on lui voit les cuisses. Elle a les cuisses nues ou avec des bas. Le garagiste dit au gros homme de la maison t'as touché le gros lot. La petite femme dit qu'il n'y a pas idée pour une femme de se promener comme ça. Le gros homme de la maison dit que c'est une Parisienne. Le garagiste dit au gros homme de la maison qu'il se *l'enverrait* bien. (Je sais ce que ça veut dire. Moi aussi je *m'enverrais* bien la Parisienne.) Elle surgit à l'improviste dans la cuisine pendant que la petite femme maigre coud à la machine devant la fenêtre. Elle s'assied comme chez elle. Elle parle de la guerre. Elle a un *amant* au front (*amant* c'est celui qui *s'envoie* la Parisienne). Elle lui fait expédier tout ce qu'il y a de mieux comme nourriture et comme vêtements. Il lui a dit sur une carte (elle sort la carte de son sac à main un grand sac à main comme du tigre) qu'avec des camarades officiers ils discutent de la situation et que c'est *heil Hitler*. (*Heil* ça veut dire

que le Führer soit sauvé. On tend son bras devant le Führer et on crie *heil*.) C'est un code entre son *amant* et elle. *Heil Hitler* ça veut dire tout va bien. La Parisienne voudrait aller au front. Elle voudrait aussi aller à Berlin voir Hitler. Elle tendrait le bras elle lui dirait *heil Hitler* et elle lui parlerait de Beethoven et de Wagner. Elle est sûre que Hitler comprendrait qu'en France il y a des gens comme elle et comme ses amis de Paris qui sont *pro-allemands*. (Le garagiste a cherché dans le dictionnaire. Ça veut dire qu'on est pour les Allemands.) Elle a les jambes croisées si haut qu'on voit le dessous de ses fesses. L'autre jour dans l'escalier elle m'a fourré sa main entre les cuisses.

À la guerre il y a
l'oncle Émile
l'oncle Marcel
l'oncle Alfred
le fils de Céline
Henri
le fils d'André.

La popote ça va. Y a mieux mais y a pire. En face on voit les Boches. On n'a pas encore tiré un seul coup de fusil. De temps en temps l'artillerie ça canarde. Dans le ciel on voit surtout des avions boches. Les officiers c'est comme partout. Y a des peaux de vache et des braves types. On s'en tire pas trop mal jusqu'à maintenant. C'est la bibine qui manque le plus. Le soir avec les copains on en vide quelques-unes. Ça rappelle le bon temps. Y a que la cuisse qui manque. Quand on sera en perm ça va chauffer. Dites-leur qu'elles n'ont qu'à bien se tenir. On a des photos au-dessus des paillasses. On avait peur des totos. Y a pas de totos. Le juteux passe avec la désinfection. Avec un peu plus de bibine et un peu plus de ce que vous savez y aurait rien à dire. C'est la drôle de guerre.

Le gros bonhomme avec la casquette, l'uniforme et le *baudrier* (c'est une ceinture en travers de la poitrine), c'est Hitler. Il est suspendu au poteau sur la place, il se balance doucement, il a les jambes écartées, ils lui ont fait une grosse moustache et une mèche qui

dépasse de la casquette, tout le village est autour à rigoler, il y en a qui trouvent qu'on aurait dû lui sortir la zouzette, la zouzette à Adolf, il a un ventre énorme, nous on demande avec quoi c'est rempli, on nous dit de la paille, mais dedans on entend comme si c'était un chat qui miaulait, c'est les plus costauds qui grimpent au poteau avec un couteau entre les dents pour crever la paillasse à Hitler, ceux qui arrivent à la hauteur donnent deux ou trois grands coups de couteau, ça déchire l'uniforme, il y a des bouts de paille qui sortent, ça s'agrandit petit à petit, il s'agit de taper au bon endroit, en bas on rigole, la paille s'envole, tout le monde crie et applaudit, il y avait un cochon de lait dans le ventre d'Hitler, un coup de couteau a tout déchiré, le cochon est tombé, il gueule, il essaie de se sauver, on le rattrape, on le donne au gagnant, il le tient par la queue, tête en bas, le cochon gueule, on a dépendu Hitler, on danse dessus, ça part en morceaux, on n'est pas près d'oublier le cochon d'Hitler.

Il y a des oiseaux frileux sur les branches sans feuilles.

Les réfugiés étaient *en transit*. Le garde champêtre a dit qu'ils partaient demain. Les deux gendarmes ont dit la même chose. On a tous dit que les réfugiés étaient *en transit*. Je n'ai pas revu le jeune homme au manteau bleu.

Maman Guite est couturière en ville. Elle vend du tissu, des blouses et des tabliers sur les marchés. Je couche dans un petit lit là où sont entassées les pièces de tissu à carreaux et à fleurs. C'est aussi l'endroit où Maman Guite coupe les tabliers. Elle coud dans la cuisine où elle a une grosse machine qui ronfle toute la journée et tard dans la nuit. Maman Guite a une auto. C'est rare. Les jours de marché, elle va la chercher au garage. Il ne fait pas encore jour. Elle l'amène devant la maison et on la charge de marchandise. On boit le café. On ferme tout et on s'en va. Je l'aide à planter les piquets sur la place du marché et à tendre la bâche. C'est lourd. Maman Guite m'apprend. Je vends avec elle. Je me débrouille bien. Rien n'est comme à la campagne. Les gens ne se connaissent pas entre eux. Dans notre rue, nous ne connaissons que deux ou trois personnes. Nous connaissons le boulanger, sa femme et sa fille. Notre maison n'est pas loin de l'hôpital. On dit qu'à cause de l'hôpital on ne sera pas bombardés. On n'est pas loin non plus du champ d'aviation. Le champ d'aviation, ça risque. Maman Guite est une femme qui n'a peur de rien.

Les copains.

— On n'a pas besoin de toi.

— T'es macaroni. Les macaronis ils sont contre nous dans la

guerre.

— Les macaronis faut qu'ils aillent bouffer leurs macaronis chez eux.

— Le Dirlo nous a dit que tout ce qui a un nom boche, un nom macaroni ou un nom juif, faut même pas leur parler.

— On te parle plus.

— Juif et macaroni, c'est comme Boche. C'est pareil.

— Peut-être qu'il est macaroni et Juif ?

Je me bats.

Dans notre rue, on sait qu'il y a des Juifs.

Il y en a au moins quatre.

Au bout de la rue, il y a une femme mariée avec un Juif.

Les Juifs ça se débrouille pour ne pas faire la guerre.

Les Juifs ça fait faire la guerre aux autres.

Et c'est les Juifs qui encaissent le pognon.

Dans le centre de la ville, les vitrines des magasins italiens ont été cassées à coups de pierres et à coups de marteau.

Avec Maman Guite on est allés voir.

C'est une charcuterie italienne.

Ils ont balayé les morceaux de vitres sur le trottoir.

Ça fait un monticule.

Sur le mur il y a écrit les macaronis chez eux.

À la peinture noire.

En grosses lettres.

Dans une autre rue, c'est une fromagerie italienne.

C'est écrit la même chose.

À la fromagerie, il y a eu deux blessés.

Le patron et son fils.

Ils ont été blessés à coups de marteau.

Ils sont à l'hôpital.

C'est encore bien beau qu'on mette des macaronis dans nos hôpitaux.

Il n'y avait qu'à les renvoyer à Mussolini.

Les macaronis mangent le pain des Français et couchent avec leurs

femmes.

C'est juste bon à ça les macaronis.

À coucher avec les gonzesses.

Ils font un petit coup de mandoline, et les gonzesses elles y croient.

Ils nous emmerdent ces salauds-là.

Qu'ils aillent jouer de la mandoline chez Mussolini.

Maman Guite était mariée avec un Italien.

Un maçon.

Il est mort de tuberculose au début de la guerre.

Elle me prend par la main.

On s'en va.

D'abord, elle ne dit rien, mais plus loin elle dit que si on venait faire ça chez elle on verrait à qui on a affaire.

Maman Guite est une femme qui n'a peur de rien.

Le voisin ouvrier à l'arsenal militaire dit que le nouveau Président du Conseil c'est celui qui a dit un jour en parlant des ouvriers les salopards en casquettes.

Maman Guite ne connaît rien à la politique.

J'aime bien savoir sur la politique.

Pourquoi les gouvernements changent.

Pourquoi c'est Paul Reynaud au lieu de Daladier.

Maman Guite aussi a un poste de T.S.F.

J'écoute les chansons.

J'écoute ce qu'ils disent de la guerre.

Ils disent que ça va. Que c'est la drôle de guerre.

Maman Guite a trois frères au front.

Antoine, Victor et Loulou.

Hitler fait des discours.

Reynaud fait des discours.

J'écoute Tino Rossi et Rina Ketty.

Maman Guite n'aime pas les chansons.

Elle dit qu'écouter la T.S.F. c'est perdre son temps.

Elle coud nuit et jour.

Elle fait dire des messes pour l'âme de son mari.

On y va de bonne heure le matin.

Avant d'aller au marché.

Dans l'église il n'y a que nous.

Nous deux et une ou deux vieilles.

Le prêtre dit que c'est pour le repos de l'âme du mari de Maman Guite.

Maman Guite pleure.

Elle pleure et elle prie.

On revient de l'église et on va au marché.

Dans un petit buffet où il y a de tout, j'ai trouvé un livre.

C'est la première fois que je lis un vrai livre.

Si Maman Guite ne me disait pas d'éteindre la lumière, je lirais toute la nuit.

Dans le livre, c'est plusieurs histoires qui ne se suivent pas.

Ça me plairait bien moi aussi d'écrire un livre.

Dans le ciel pur du matin. Des avions qui montent en flèche. Qui tournent. Qui plongent. Qui virent sur eux-mêmes. Qui se poursuivent. On dirait que les moteurs s'arrêtent. Qu'ils repartent. Il y a un grand soleil. Les avions descendent derrière les maisons. Ils rasant les maisons. Ils remontent. C'est au-dessus du champ d'aviation. Un bruit qui cogne dans le ciel. Maman Guite regarde avec moi. Il y a des gens aux fenêtres qui regardent. Le ciel est une plaque bleue. Les avions brillent. On voit les vitres. Sur leur queue, des avions ont une croix cassée. Une vraie croix noire sur le ventre. Un voisin à sa fenêtre nous dit que c'est les Boches. Ça mitraille dur. Maman Guite lui demande ce que c'est que ces croix cassées. C'est la *croix gammée*. La croix des Boches. Un avion explose. Des flammes qui se jettent de tous les côtés. Une grosse fumée noire. Il en a pris un coup, dit le voisin à sa fenêtre. On ne voit plus le ciel. C'est de la fumée noire en moutons. Je demande à Maman Guite si c'est un Boche ou un Français qui a explosé. Elle n'en sait rien. Elle dit que c'est pareil. Le voisin à sa fenêtre dit que c'est un Boche. Au-dessus de la fumée, il y a toujours des avions qui se battent. Vous avez entendu la T.S.F. ce matin demande le voisin à sa fenêtre. Maman Guite dit que non. À ce qu'il paraîtrait que nos troupes elles déroutent. En France, c'est toujours la même chose, on n'a ni assez de chars ni assez d'avions. Maman Guite me dit que les chars, c'est les tanks. Chars d'assaut. Assaut, c'est l'attaque. Les Boches attaquent de tous les côtés à la fois, dit le voisin

à sa fenêtre. Et la ligne Maginot demande Maman Guite. La ligne Maginot, elle ne peut pas tout faire non plus, dit le voisin à sa fenêtre. Il dit aussi que de toute façon on savait d'avance qu'on allait la perdre, cette guerre. Maman Guite dit que son père a été grièvement blessé en 14 et qu'elle a trois frères au front. Ils en auront vite fini, dit le voisin à sa fenêtre. Les Boches vont emballer tout ça, ça ne va pas traîner. Ce sera l'armistice. Tant mieux, dit Maman Guite. Comme ça, ce sera la paix et tout le monde rentrera chez soi. C'est tout ce qu'on souhaite, dit le voisin à sa fenêtre. Un autre avion explose dans la fumée noire.

La messe est à sept heures du matin. Avant l'élévation la sirène sonne. C'est l'alerte. Des bombes tombent. Les vitraux de l'église tremblent. Le prêtre affolé se tourne vers Maman Guite et moi. Il nous fait le signe de la croix. Dans son autre main il tient le calice recouvert d'un tissu. Plié en deux de peur il se sauve vers la cure. Maman Guite n'en croit pas ses yeux. Elle dit vieux salaud. On fait le signe de la croix. On sort de l'église. Les bombes tombent. C'est loin. On marche vite dans la rue. Maman Guite rencontre quelqu'un qu'elle connaît. Il dit qu'il part avec ses enfants. Qu'il faut s'en aller. Dans l'avenue les arbres ont des jolies feuilles vertes. Il y a un merle avec son bec jaune. Les bombes tombent. J'ai une toupie dans ma poche. J'aimerais voir les bombes. L'homme rencontré a l'air d'avoir aussi peur que le curé. Le ciel est bleu. Bleu. Bleu. C'est clair. C'est doux. Il fait bon. On est bien. Les bombes tombent. Le merle avec son bec jaune sautille dans le caniveau. Plus loin c'est un moineau. Un moineau bien gras. Je lui fais pschchch. Il s'envole. L'air a un goût de caramel. Maman Guite marche vite. Je cours un peu pour la suivre. Maman Guite a la tête en avant. Comme si elle allait enfoncer quelque chose. Elle est forte. Avec elle on n'a pas peur. J'ai envie de faire tourner ma toupie. La toupie qui tourne ça me fait penser que rien n'est vrai. Que tout peut s'envoler. Que moi aussi je peux m'envoler. Les bombes tombent. Maman Guite me dit c'est en feu. Au-dessus des toits c'est de la fumée épaisse. On marche. Il me semble qu'il y a quelque chose de rose dans tout ce qui nous entoure. Maman Guite me prend la main. On entre dans le commissariat de police. Le commissaire de police dit madame est-ce que vous n'êtes pas folle d'être dans la rue avec un enfant.

Maman Guite dit qu'elle est venue le voir justement pour savoir ce qu'il faut faire. Le commissaire de police lui dit madame si vous pouvez partir partez. Maman Guite demande quand. Le commissaire de police lui dit tout de suite. Il dit c'est la défaite. Les Allemands sont en France. Ils avancent comme dans du beurre. Maman Guite demande où ils sont. Le commissaire de police lui dit que personne n'en sait rien. Une heure avant ils étaient là une heure après ils sont ailleurs. On n'a jamais vu ça. Maman Guite dit qu'elle a trois frères au front. Le commissaire de police lui dit qu'il n'y a plus de front. C'est la débandade partout. L'armée française est vaincue. Les bombes tombent. Partez madame dit le commissaire de police. J'ai une voiture dit Maman Guite. Raison de plus partez. Prenez l'enfant et partez. On court à la maison. On entasse tout ce qu'on peut dans la voiture. Du tissu. Des draps. Des oreillers. Des habits. Des souliers. La voiture est pleine à craquer. Au dernier moment par-dessus le bric-à-brac Maman Guite jette la photo de son mari mort. On monte dans la voiture. Il faut prendre de l'essence. Le garagiste dit vous voulez de l'essence dépêchez-vous. Vous serez la dernière. Après vous je lâche mon essence dans la rigole. J'ai des ordres de ne pas laisser d'essence pour les Boches. On traverse la ville. Il y a beaucoup de gens sur les trottoirs. Avec des valises et des sacs. Les uns vont dans un sens les autres dans l'autre. Maman Guite nous emmène chez la tante de la campagne. Elle n'a jamais fait une si longue route depuis qu'elle a sa voiture. Les bombes ne tombent plus. La fin de l'alerte n'a même pas sonné. Les rideaux des magasins sont tirés. Ça fait mort. On est arrêtés par deux gendarmes. Ils regardent Maman Guite. Ils me regardent. Ils regardent dans la voiture. Ils demandent à Maman Guite où elle va. Ils font signe de passer. Quand on démarre ils font le salut. On traverse un pont sur le fleuve. La ville est dans le soleil et le bleu. Toutes les maisons de la ville sont dans le soleil et le bleu. L'eau du fleuve est verte. On la voit loin là-bas l'eau est verte limpide. J'irais bien dans l'eau verte. Je ne sais pas nager. L'eau est verte et le pont est blanc. Il y a des gendarmes mais ils ne nous demandent rien. La voiture est trop chargée dit Maman Guite. Elle dit que son mari mort nous protégera.

Des vieilles affalées sur le bord de la route.

Des vieilles et des vieux affalés sur le bord de la route.

Des vieilles valises affalées à côté d'eux sur le bord de la route.

Des vieilles et des vieux qui pleurent affalés sur le bord de la route.

Hommes, femmes, enfants, vieillards, chevaux, ânes, mulets, chiens, chats.

Les chevaux qui glissent et tombent sur la route.

Les chiens qui ont peur et qui aboient de peur sur la route.

Les chats écrasés sur la route.

Les chats en sang écrasés sur la route.

Un enfant perdu qui pleure sur le bord de la route.

Un enfant perdu qui saigne sur le bord de la route.

Maman Guite dit que si elle continue à pleurer au volant elle ne va bientôt plus pouvoir conduire.

Des hommes, des femmes, des valises, des bêtes mélangés sur la route.

Des charrettes surchargées d'enfants et de bagages tirées par un cheval qui a peur au milieu de la foule.

Des jeunes gens à bicyclette, têtes baissées, qui pédalent à toute vitesse sur la route.

Une route bondée de gens qui marchent, de gens qui pleurent, de gens qui souffrent, de gens qui ont soif, de gens qui dorment debout, de gens qui ploient sous la charge, de gens qui trébuchent, de gens qui tombent, de gens qu'on pousse sur le talus, de gens qu'on laisse sur le

talus, de gens malades qui vomissent sur le talus.

Un enfant en larmes se tenant le ventre à deux mains sur le bord de la route.

Une mère folle qui crie un nom au bord de la route.

Maman Guite a peur de ces centaines et de ces centaines de gens qui pourraient nous écraser.

Des hommes qui se battent pour avoir de la place sur la route.

Des chaises cassées sur la route.

Un seau hygiénique sur la route.

Un sac de farine éventré sur la route.

Une paire de lunettes cassées sur la route.

Des chaises cassées sur la route.

Une valise ouverte qui crache son linge sur la route.

Une jeune fille digne qui tient deux enfants par la main sur la route.

Des pieds en sang sur la route.

Un homme qui mange en marchant sur la route.

Un cheval qui saigne du sabot sur la route.

Un matelas roulé sur la route.

Une culotte d'enfant sur la route.

Maman Guite dit qu'on n'arrivera jamais avec tous ces malheureux jetés sur la route.

Des vêtements, des chaussures, des paquets, des valises, des malles, des cantines, des sacs, des colis, des musettes, des sacoches, de la ficelle, du fil de fer, des ceinturons, des caisses, des paniers, des valises, des malles, des paquets, des cantines, des sacoches, des colis,

des sacs, au bout des bras, sur les épaules, dans le dos, autour de la taille des enfants, suspendus par des cordes, pêle-mêle, sens dessus dessous, entassés à la va-vite, ramassés dans la peur, de tout, de l'utile, du superflu, des colis, des paquets, des valises.

Un homme et une femme qui poussent un landau sur la route.

Des charrettes, des voitures à bras, des voitures, des voiturettes, des attelages, des brouettes.

Des chargements qui s'écroulent sur la route. Des casseroles. De la vaisselle cassée. Des couverts en fer. Du linge de maison. Une poêle. Un plat à escargots.

Une femme qui tombe à genoux et qui prie sur la route. On la renverse. On la piétine. La foule avance.

Maman Guite dit qu'elle voudrait s'arrêter mais qu'elle ne peut pas ça avance derrière et il faut avancer sinon les voitures vous rentrent dedans et vous versent dans le fossé.

Des poules, des lapins, des cages à poules, des cages à lapins.

Un homme obèse qui crache du sang.

Les camions de l'armée qui arrivent en sens inverse et qui foncent sur les gens.

Des soldats qui ont relevé la bâche à l'arrière du camion et qui crient garez-vous garez-vous.

Des chicanes. L'entassement. La bousculade. L'écrasement. Les

voitures passent d'abord. Des chocs. Des bruits lourds. Des cris.

Des chaussures déchirées.

Un officier à cheval.

Tous ces hommes qui ne savent plus où ils sont.

Toutes ces femmes qui pleurent.

Tous ces hommes qui ne savent plus où ils vont.

Toutes ces femmes qui serrent des enfants dans leurs bras.

Des aboiements, des miaulements, des grincements, des hurlements, des concassements, des martèlements, des gémissements, des éclatements, des claquements, des crépitements.

Un énorme étouffement.

Maman Guite dit que son mari mort nous guidera jusqu'à la fin.

Sur la route des choses blanches, des choses laiteuses, des choses molles, des choses informes, des choses glaireuses.

Sur la route de l'huile bleue.

Sur la route du sang.

Une coulée d'êtres vivants.

Des voitures accidentées.

Des troupes d'enfants que personne n'accompagne plus.

Des voitures abandonnées.

Le désordre.

La peur.

La panique.

La peur.

La panique.

La peur.

La panique.

Pays de fuyards.

Maman Guite a le visage ruisselant de larmes.

La tante de la campagne est seule dans sa maison. Son mari est à la guerre. Estafette. Elle dit estlafette. Son mari est communiste. Il a eu plusieurs fois des ennuis avec la gendarmerie. Il a dit à tout le village qu'il n'irait pas à la guerre. Que si les gendarmes venaient le chercher, il leur mettrait de la chevrotine. Les gendarmes sont les chiens de garde du capitalisme. La guerre s'est déclarée. Il est parti sur sa moto. Seul. Il refuse de porter l'uniforme. On l'a pris comme il était. C'est avec sa moto qu'il fait estafette. Il s'est rendu trois fois aux Allemands. Trois fois les Allemands lui ont pris son fusil et lui ont dit de retourner d'où il venait. Il a rejoint son corps. On n'a plus de nouvelles de lui. Quand il reviendra de la guerre, il construira une maison pour sa

famille. Il est entrepreneur de maçonnerie. Ils ont déjà le terrain. Pas loin de la route. La tante de la campagne n'a pas de nouvelles de lui, mais elle sait qu'il ne lui est rien arrivé. Il lui a dit qu'il reviendrait, il reviendra. On aura une chambre au premier. La maison n'a pas l'électricité. On s'allume avec des lampes à acétylène. On aura des bougies pour monter et pour voir clair dans la chambre. On y voit toujours assez clair pour dormir. La tante de la campagne a une sœur dans le Nord qui a tout laissé, elle aussi. Elle devait venir. Elle n'est pas venue. Avec tout ce monde sur la route, peut-être qu'elle a été retardée. Ou peut-être qu'elle s'est trompée. Son mari aussi est à la guerre. On se demande comment tout ce monde sur la route peut s'y reconnaître. La tante de la campagne va tous les après-midi sur le bord de la route voir les gens qui passent. Elle en a vu de toutes les espèces. Ça n'arrête pas. Même la nuit. Elle, la nuit, elle aurait peur. Les plus jeunes, ça va encore, mais les vieux ça vous serre le cœur. En passant, ils vous regardent avec des yeux qu'on en a des frissons. L'autre jour, il y en avait un qui avait soif. Personne n'avait d'eau. On est allé en chercher. Le temps d'y aller et de revenir, le pauvre vieux avait été poussé par le monde. Si c'est pas malheureux de voir des choses pareilles. Elle se demande ce que son mari ferait s'il voyait ça. Lui, un communiste. Et ce n'était pas un communiste pour rire. Il partageait tout ce qu'il gagnait avec ses ouvriers. Elle connaît un gendarme. Il lui a dit que quand il serait démobilisé, son mari devrait faire attention. Les Boches, ils ne peuvent pas voir les communistes. C'est comme qui dirait le jour et la nuit. Ce soir, elle va nous faire une bonne soupe et du fromage de chèvre.

On nous dit (quelqu'un dit une chose quelqu'un en dit une autre on répète ce qu'on a entendu dire)

on nous dit que si jamais il y avait du danger avec l'aviation allemande (les avions allemands s'appellent les *stukas* ce sont des avions de chasse rapides plus rapides que les avions français plus rapides que les avions anglais l'aviation allemande est plus rapide que tout le monde on s'est aussi aperçu qu'on n'a presque pas d'avions en face de l'aviation allemande l'aviation allemande s'appelle la *Luftwaffe* le chef de la *Luftwaffe* s'appelle Goering c'est celui que le gros homme de la maison appelait Goringue)

on nous dit que si jamais il y avait un danger avec l'aviation allemande les avions de chasse français passeraient au-dessus du village en faisant un bruit de sirène (les gens du village n'ont jamais entendu de sirène et les gens sur la route ne savent pas que les avions français feront la sirène)

on est allés voir le défilé sur la route (on a reconnu quelqu'un de notre rue qui passait à vélo il ne nous a pas vus)

on est revenus par les prés (les sirènes des deux avions s'entendaient à peine)

on a regardé les avions qui volaient bas on s'amusait à leur faire des signes (ni Maman Guite ni la tante de la campagne ni moi ni personne n'a compris)

on les a regardés tourner trois ou quatre fois sur nos têtes (les avions français sont partis il y avait des fleurs dans le pré des pâquerettes le chien aux oreilles cassées suivait)

on a entendu les rafales de mitrailleuses (ça pointillait l'herbe en lignes pas loin de nous)

on s'est retournés (les avions allemands étaient déjà passés)

on a vu l'enfant mort (sa tête éclatée).

Un homme, sa femme, sa petite fille, chacun avec deux lourdes valises, ils traînent les pieds, pesants, harassés, les vêtements sales, la barbe, les cheveux longs, les figures jaunes, creuses, les yeux élargis, ils questionnent au passage, est-ce qu'on a vu les Allemands, dans quelle direction, ils ne savent pas les nouvelles, ils marchent depuis si longtemps, ils sont Juifs, les Allemands tuent les Juifs, en Allemagne ils avaient de la famille, ils ne savent pas ce qu'elle est devenue, est-ce qu'il y aurait une maison vide dans le village, ils ont de l'argent, un peu d'argent, est-ce qu'ils pourraient s'arrêter, deux soldats à moto, ils disent les Boches sont dans le coin, l'homme, sa femme et sa petite fille font demi-tour, affolés.

Un jeune soldat en haillons.

Le fusil à la main.

Il avance comme un automate.

Il a la tête nue.

Ses insignes pendent sur sa veste sans boutons.
Les genoux du pantalon sont troués.
On ne sait pas s'il a une chemise.
Un vieux lui donne un verre de vin.
Il le boit d'un trait.
Il dit merci.
Il dit qu'il a perdu les autres.
Il dit on en a marre.
Il dit la guerre c'est du fumier.
Il dit le premier qui l'emmerde il lui fout une balle.
Il dit qu'on leur a fait faire une guerre perdue d'avance.
Il dit que les politiciens faut leur crever le bide.
Il dit les généraux aussi.
Il dit la France c'est de la merde.
Il dit qu'il s'en fout.
Il dit que ses copains sont morts.
Il dit qu'il rentre chez lui.

Le gouvernement est à Bordeaux. Il n'y a plus de gouvernement à Paris. Comment ça se peut qu'il n'y ait plus de gouvernement à Paris ?
— Ils ont eu la pétioche dit un homme.

Une femme a vu les Allemands dans le village d'à côté. Ils seront ici dans un quart d'heure. Cachez les enfants. Fermez les portes et les volets. Mettez vos provisions à la cave. Ils entrent partout. Ils saccagent tout. Ils volent tout. Ils mangent tout. Ils violent les femmes. Ils volent les enfants. Ils attrapent un enfant. Ils le jettent sous les chenilles d'un char. L'enfant est aplati. Ils raflent le champagne. Tous les soldats marchent avec une bouteille de champagne à la main. Ils ont la photo d'Hitler sur leur uniforme. Ils poussent des cris affreux. Ils ont des oreilles rouges. Ils cassent pour le plaisir. Ils éventrent les matelas. Ils volent l'argent. Ils emportent l'argenterie. Ils attrapent un enfant. Ils le jettent sous les chenilles d'un char. L'enfant est aplati. Cachez les enfants. Restez dans les maisons. Fermez tout.

— On ne sait pas où ils sont morts, quelque part dehors, ils étaient

partis de chez eux depuis plus de huit jours, ils avaient leur chat Boulot, ils ne bougeaient pas sans leur chat, c'est la mairie qui nous a prévenus, ils sont morts tous les quatre, le père, la mère, les deux enfants, on ne sait pas où sont leurs corps, il faudrait faire des démarches, remplir des papiers, ce n'est pas le moment, et puis, maintenant, à quoi ça servirait ?

On cueille un gros bouquet de fleurs des champs.

Les gendarmes lui rapportent la plaque d'identité et la musette de son mari.

Dans la musette, attachées avec un élastique, il y a toutes les lettres qu'elle lui a écrites depuis le début de la guerre.

La tante de la campagne revient de ses courses à bicyclette. Elle est fière d'avoir un vélo d'homme. C'est celui de son mari. Avant de rejoindre, il lui a dit tout ce qu'il faudrait faire dans la maison pendant qu'il ne serait pas là. Il lui aurait tout écrit, mais elle ne sait pas lire. Elle a bien retenu par cœur. Pour le vélo, une fois par mois il faut graisser le pignon avec une huile spéciale. Elle n'aime pas faire ses courses à pied. Elle est toujours à vélo. Dans le pays on les connaît, elle et son vélo. Elle revient un peu avant midi. Elle dit qu'il y avait un attroupement avec M. le Maire et qu'il a dit qu'on aurait bientôt des restrictions, c'est-à-dire pas de tout à manger comme maintenant. Ça lui est égal. Elle a des poules, des lapins. Et le cochon. Elle fait ses poireaux et ses pommes de terre dans une terre louée. Devant la maison, elle fait ses courges. Derrière, il y a les groseilliers pour la confiture. Elle ne comprend pas pourquoi il y aurait des restrictions. Les Boches ne vont quand même pas tout manger.

Un ciel de bleu verveine.

Une chaleur douce.

Des oiseaux.

Des grenouilles dans la mare.

Une petite fille blonde.

Une robe blanche.
Des volants qui volent.
Des passages de dentelle.
Tout le monde dit quel beau temps.
Tout le monde dit quel dommage qu'il y ait cette saloperie de guerre.
Tout le monde dit ça va bientôt finir.
Un ciel de bleu tissé.
La chaleur.
Des chiens.

Maman Guite dit qu'elle n'aurait pas dû laisser sa maison seule.

Antoine était dans la ligne Maginot. Il a été fait prisonnier.

Victor était dans le Nord. Du côté de Dunkerque.

Loulou est en Algérie. Il faisait son régiment. La guerre a éclaté.

Il est midi. Je traîne sur le chemin. (Une colonne de fourmis.) Maman Guite m'appelle. La guerre est finie. L'armée française a capitulé. (C'est le maréchal Pétain qui commande la France. Le vainqueur de Verdun.) Maman Guite m'embrasse. La tante de la campagne m'embrasse. Son mari va revenir. (Ça me fait bizarre que la guerre soit finie.) Maman Guite dit on va pouvoir rentrer. La tante de la campagne lui dit qu'elle a bien le temps. (Le maréchal Pétain. Le vainqueur de Verdun. Je confonds Verdun et Vercingétorix.) Maman Guite dit qu'elle a entendu le maréchal Pétain à la T.S.F. du voisin. Il avait la voix triste. (Ni Maman Guite ni la tante de la campagne ne savent ce que c'est qu'un maréchal.) Il a dit qu'on avait perdu la guerre, mais dans l'honneur. (Une poule qui caquette. Un coq qui chante.) Et nos prisonniers ? La défaite a été si rapide que les Allemands ont fait des milliers et des milliers de prisonniers. (Antoine est prisonnier. Comment on est quand on est prisonnier ? Est-ce qu'on vous attache ? Quand on joue au prisonnier, le prisonnier est attaché à l'arbre. Est-ce qu'on reste longtemps prisonnier ?) Chez le voisin il y avait plein de gens qui n'ont pas la T.S.F. Ils ont écouté le maréchal Pétain. On a joué La Marseillaise. Tout le monde était ému. (Si j'avais

été avec eux, je ne sais pas si j'aurais été ému. Qu'est-ce que ça peut leur faire, puisque la guerre est finie ? J'aimerais ça, chanter La Marseillaise et être ému.) Maman Guite raconte et on sent que ça lui fait quelque chose. Elle dit qu'elle a pensé à son père. Il avait peut-être vu le maréchal Pétain. (Je chante tout bas La Marseillaise, mais je ne suis pas ému. Qu'est-ce qu'on fait quand la guerre est finie ? Qu'est-ce qu'on faisait pendant la guerre ? Rien, mais c'était la guerre.)

- C'était Pétain qu'il nous aurait fallu.
- Ils se sont bien gardés de le mettre.
- Ils ont mis des traîtres comme Weygand et Gamelin.
- Maintenant qu'on a Pétain ça va changer de musique.
- Pétain il connaît les Boches.
- Ils n'ont pas dû oublier le coup de Verdun.
- Pétain il économisait ses hommes.
- Il aimait la troupe.
- On a encore la chance de l'avoir.
- Moi Pétain je le suis les yeux fermés.
- Et jusqu'à la mort.

Chez le boulanger on dit que la guerre est finie, qu'on a Pétain, que ça va être une autre France.

Chez l'épicier on dit que la guerre est finie, qu'on a Pétain, que ça va être une autre France.

Chez le quincailleur on dit que la guerre est finie, qu'on a Pétain, que ça va être une autre France.

Chez le cordonnier on dit que la guerre est finie, qu'on a Pétain, que ça va être une autre France.

Chez la mercière on dit que la guerre est finie, qu'on a Pétain, que ça va être une autre France.

Chez le coiffeur on dit que la guerre est finie, qu'on a Pétain, que ça va être une autre France.

Chez le boucher on dit que la guerre est finie, qu'on a Pétain, que ça va être une autre France.

Chez le garagiste on dit que la guerre est finie, qu'on a Pétain, que ça va être une autre France.

On boit et on dit Nom de Dieu Vive Pétain.

Nous devons donner notre cœur au maréchal Pétain, chantent les enfants de l'école libre qui passent en file par deux dans la rue.

On les applaudit.

Maman Guite les applaudit.

Je les applaudis.

Les gens sont fiers d'eux.

Je voudrais voir la tête du maréchal Pétain.

Je sais que c'est un vieux mais je voudrais voir sa tête.

Je voudrais être de l'école libre et chanter pour le maréchal Pétain et être applaudi par les gens.

On est en rang. Je ne digère pas mon café au lait. On avait rendez-vous devant la mairie. Les hommes et les femmes se sont mis en dimanche. L'adjoint au maire sort de la mairie avec une couronne de fleurs. Si je dois vomir j'irai derrière un arbre. Ils se disent bonjour. La femme du maire arrive de chez elle avec un bouquet de fleurs de son jardin. Elle le donne à un petit garçon. Une jeune fille arrive avec un bouquet. Elle a des nattes et une croix en or au cou. Le maire dit qu'on y va. On y va. Ça me tourne dans l'estomac. On descend la grand-rue. Les maisons sont laquées de soleil. Les commerçants sont sur leur porte. Ils nous font des signes. Ils sont gais. Le maire va leur serrer la main. Le petit garçon aux fleurs marche mal. C'est trop lourd pour lui. La robe légère de la jeune fille se creuse entre ses fesses. Je sais que je vais vomir. On fait le tour de la place. Les hommes plaisantent. Les femmes cancanent. On passe devant le jeu de boules. Par la fenêtre ouverte d'une maison ça sent le jus de viande. J'ai de l'acide qui me remonte à la gorge. C'est amer. J'avale. On arrive devant le monument aux morts. Il y a deux hommes avec des clairons. Un avec un tambour. Le maire leur fait signe. Ils jouent La Marseillaise. C'est faux. Les clairons ça grince. Les hommes sont au garde-à-vous. La tête haute. J'ai mal au ventre. Le maire dépose la couronne au pied du monument. La jeune fille dépose son bouquet. Le petit garçon dépose son bouquet. Il le met de travers. On rit. On l'applaudit. Le maire lève

le bras. Le tambour roule. Le maire tire un papier de sa poche. Il se met devant nous. C'est souvent que je ne digère pas le café au lait. C'est souvent que j'ai mal au ventre. Le maire dit que la victoire ou la défaite sont des lois de la guerre. Que nos soldats n'ont pas démérité. Que ce sont des fils de France. Qu'ils ont dû céder devant la force. Que nous ne devons pas avoir honte d'eux. Ça a l'air de passer. Je n'aurais pas voulu être obligé de vomir. Surtout qu'autour du monument il n'y a rien pour se cacher. Qu'on doit avoir confiance en l'avenir. Que notre France est éternelle. Que le malheur des armes nous servira peut-être à devenir de meilleurs Français. Notre devoir maintenant est de suivre le maréchal Pétain. Le maréchal Pétain est un héros de la Grande Guerre. C'est un homme sage. Il a fait don de sa personne à la France. Le maréchal Pétain nous conduira sur la bonne voie. Si les morts d'hier pouvaient se dresser tous ensemble ils crieraient Vive le maréchal Pétain Vive la France. Quelqu'un crie Vive le maréchal Pétain Vive la France. Tout le monde crie Vive le maréchal Pétain Vive la France. Le tambour roule. Tout le monde est content. Les hommes vont au café. Les femmes cancanent. J'ai la colique.

Ils sont grands. Carrés. Tous de la même taille. En uniformes noirs. C'est la force.

Ils ont des bottes. Noires. Luisantes.

Ils sont debout sur le bord de la route à côté de leurs chars. Ils cassent la croûte.

Ils ne sont pas tous blonds comme on nous avait dit.

Ils sont grands. Ils sont minces. Ils sont souples.

On les regarde manger en passant. On est venus les voir. Ils ne nous regardent pas.

Ils sont jeunes.

Ils sont sûrs d'eux. Ils sont graves.

Ceux qui ont des casquettes ont une tête de mort dessus. Une tête de mort couleur argent. Ils ont des aigles couleur argent sur la poitrine. Ils ont deux petits éclairs couleur argent sur les revers. Le noir et l'argent c'est la mort. Le cimetière.

Ils sont noir et argent.

On fait semblant de se promener devant eux.

Il tient un poignard à la main. Une longue lame brillante. Il coupe son pain avec. Il fait danser au-dessus de mon nez une couenne de jambon qu'il tient entre deux doigts. Je souris. Il ne sourit pas. Il jette la couenne dans l'herbe du fossé. Les autres l'ont vu faire. Ils rient. On ne comprend pas. Il prend le poignard par la lame et le plante en terre d'un coup sec. Au pied de sa botte. Ils ont des poignards. Ils les plantent droit dans la terre. D'un coup. Ils ont des aigles. Ils ont des éclairs. Ils ont des têtes de mort. Ils mangent avec leurs poignards. Ils sont adossés à leur chars. Ils sont en paix. Ils sont en France. Ils sont chez eux. Grands. Carrés. Noir et argent. Forts.

— Pétain nous a évité le pire. Il aura son nom dans l'histoire.

Il y a des soldats verts. Ils sont moins grands et moins forts que les soldats noirs. Ils ont des gros casques. Ils ont un fusil. Ils sourient aux gens. Ils entrent à l'épicerie. Ils achètent des paquets de gâteaux. Tous les paquets de gâteaux. Ils achètent du champagne. Ils achètent du vin. Du vin rouge. Du vin blanc. Ils achètent de l'apéritif. Du Byrrh. Du Cinzano. Du Pernod. De la Suze. Ils achètent des boîtes de conserve. Toutes les boîtes de conserve. Ils achètent du fromage. Ils achètent du jambon. Du saucisson. Du pâté. L'épicier les raccompagne

jusqu'à la porte. Il les remercie. Il est en casquette. Il leur fait le salut militaire. Les soldats verts rigolent. Les soldats verts ont les bras chargés de victuailles et de bouteilles. L'épicier les regarde s'en aller. Sa femme remet en rayon des paquets de gâteaux. Des boîtes de conserve. Des litres de vin. De l'apéro. Des saucissons. Des soldats verts entrent à l'épicerie. Ils achètent des paquets de gâteaux. Tous les paquets de gâteaux. Les prix augmentent.

À l'hôtel-restaurant, ils sont arrivés à quatre. Quatre soldats verts. Ils ont demandé une omelette. Une omelette de soixante-douze œufs. Soixante-douze œufs. Une omelette, du fromage et du champagne. Le patron leur a compté ça trois fois le prix. Ils ont payé. Ils sont partis en chantant. Bras dessus bras dessous. Le patron de l'hôtel-restaurant a dit les Boches c'est pas ce qu'on a dit. Ils mangent. Ils boivent. Ils paient. Ça ne fait pas un pli. De la clientèle comme ça, nous on en veut bien.

L'épicier dit pareil.

Au bistro le patron de l'hôtel-restaurant dit que c'est la première fois de sa vie qu'il a fait une omelette de soixante-douze œufs.

Au bistro l'épicier dit qu'avec ces gaillards-là le commerce ça va fort.

Au bistro la patronne de l'hôtel-restaurant dit que ça aurait dû être comme ça depuis longtemps.

Au bistro l'épicier dit que sa femme a dit que les Allemands elle les trouve très bien.

Au bistro le patron de l'hôtel-restaurant dit que de ce côté-là il n'y a rien à dire.

Le patron du bistro est d'accord.

La tante de la campagne s'étonne chez l'épicier que le prix des légumes ait doublé.

— C'est que ce ne sont plus les mêmes prix, maintenant qu'ils sont là.

— Ceux qui ne peuvent pas payer n'ont qu'à aller ailleurs.

— C'est qu'on commence à remettre les choses en place.

- C'est plus Daladier ni Reynaud.
- À l'heure qu'il est c'est Pétain.
- Et eux, au moins, ils ne sont pas toujours en train de chipoter sur la marchandise.
- Vous avez vu leurs soldats à côté des nôtres ?
- Et leur matériel.
- Nous on avait des canassons, eux ils ont des chars.
- Nous on en était encore à l'avoine.
- Et encore on nous disait que c'étaient des sauvages.
- Cette guerre ça a eu au moins ça de bon qu'elle nous a ouvert les yeux.
- C'est des gens tout ce qu'il y a de bien.
- Les officiers, c'est des messieurs, suffit de les regarder.
- Ce qu'ils veulent, c'est l'ordre et la propreté.
- Nous, on n'est pas contre.
- On ne demande que ça, nous autres.
- On n'a pas été capables de faire notre ménage nous-mêmes, alors ils viennent nous le faire.
- S'ils ont besoin d'un balai, j'en vends.
- Et les autres, à Bordeaux, ils ont bonne mine.
- Ils ont montré où ils avaient leurs couilles.
- Derrière les oreilles.
- En 40, on aurait eu Pétain, ça n'aurait pas été la même java.
- Peut-être même qu'il n'y aurait pas eu de guerre.
- Bien possible.
- Pétain, les Allemands le respectent.
- Maintenant, La France est respectée.

Les soldats verts viennent acheter. On se tasse tous dans un coin pour ne pas les gêner. L'épicier et sa femme sont empressés. Il y a un officier. Il a un cordon d'argent à son poignard. Il fait lentement le tour du magasin. Sur un signe du doigt, le soldat qui le suit sort le produit du rayon. L'épicier et sa femme débarrassent le soldat. Ils se chargent de tout. Maman Guite dit que ces gens-là ont un porte-monnaie à la place du cœur. On s'en va. Devant la porte de l'épicerie, il y a une auto militaire avec un soldat qui attend au volant et un side-car avec deux soldats qui attendent aussi.

— C'est toujours comme ça quand il y a un officier, dit l'épicière. Pour l'organisation, ils sont champions.

Maman Guite dit on part demain.

La route est encombrée de déchets, d'objets cassés, des meubles, des dossiers que le vent feuillette, des bicyclettes sans roues, des machines à écrire, des poupées, des vêtements neufs, des vêtements usagés, des vêtements déchirés, des voitures d'enfants, des chaussures, un biberon, une descente de lit, des cartons vides, des valises vides, des cageots vides, des sacs de jute vides, un polochon, une chemise d'homme, des outils, des pneus de voiture, des sièges de voiture, des phares de voiture, une perruque de femme, un chat mort en décomposition, on lui voit les côtes, le pelage a été rogné, un cheval mort, ses yeux couverts de mouches bleues, sa langue rose et violette couverte de mouches bleues, un bidet en fer, des matelas, un chapeau d'homme, un tas de sachets de graines, des gants, une montre écrasée, un lapin sans tête, la route est sale, jonchée de morceaux de bois qu'il faut éviter avec la voiture, Maman Guite conduit prudemment, elle dit qu'elle n'est pas près d'oublier, elle dit comment on va retrouver la maison, la route est grasse, gluante, noire, bleue, grise, avec des taches, des petites et des grandes taches, on dirait du sang séché, Maman Guite dit c'est du sang séché, les chicanes ont été défoncées, on roule dessus, ça fait sauter la voiture, le long de la route il n'y a personne, les petites villes sont désertes, les volets et les portes des maisons sont fermés, il y a des panneaux indicateurs blancs avec des lettres noires, écrits en allemand, Maman Guite dit qu'est-ce qu'on va trouver en arrivant, on n'a pas croisé une seule voiture depuis le départ, il y a un garagiste ouvert, Maman Guite s'arrête, le garagiste dit qu'il n'y a plus d'essence, Maman Guite lui dit que s'il ne veut pas vendre d'essence il n'a qu'à faire autre chose, le garagiste lui dit il n'y a plus d'essence nulle part, en France il n'y a plus d'essence, et pour rouler en voiture il faut un laissez-passer des Allemands, sans laissez-passer vous allez vous faire arrêter par les Allemands, et c'est pas des rigolos, Maman Guite a peur au volant, elle dit pourvu qu'on ne rencontre pas d'Allemands, l'orage inonde la route, on a du mal à voir devant, Maman Guite dit avec ça on ne risque pas de trouver des Allemands, les éclairs zigzaguent, dans la voiture le bruit du tonnerre

est assourdi, il pleut, ça fait de la buée et des grosses bulles par terre, il pleut, ça tonne, il pleut, la sentinelle allemande fait signe de stopper au bout du pont, un grand manteau de caoutchouc vert-gris jusqu'aux pieds, le casque ruisselle, le fusil en bandoulière, la figure trempée, Maman Guite lui montre son portefeuille ouvert, on a le droit de passer, en refermant son portefeuille Maman Guite voit qu'au lieu de ses papiers elle a montré à la sentinelle une image de saint Antoine de Padoue, il pleut, la ville est morte.

Longues et larges banderoles rouges du haut en bas de la façade du grand hôtel. Au milieu, un cercle blanc. Dedans, la croix gammée. Noire. On regarde. On ne sait pas trop ce que c'est.

(c'est la croix gammée dit quelqu'un)

(pourquoi sur l'hôtel demande quelqu'un)

On a su que les chars devaient entrer dans la ville. Remonter l'avenue. On s'est tassés sur les trottoirs. Il y a beaucoup de vieux. Des enfants, des femmes et beaucoup de vieux. On ne sait pas quand ils doivent venir.

(les voilà crie quelqu'un)

(non c'est pas eux dit quelqu'un)

On est là depuis au moins une heure. Il y a de plus en plus de monde.

(c'est ça la croix gammée demande quelqu'un)

(c'est la croix d'Hitler dit quelqu'un)

Un grand bruit. Un roulement. Le trottoir tremble. Les chars. Leurs canons en avant recouverts d'un étui de toile grise. Quatre de front. Ils bouchent l'avenue. Les uns derrière les autres. Serrés. Ça roule. Ça fait trembler la rue.

(là on voit ce que c'est les Allemands dit quelqu'un)

(et c'est astiqué dit quelqu'un)

Un soldat noir est assis sur le capot de chaque char. Un autre est debout dans la tourelle. Ils ne nous voient pas.

(putain c'est quelque chose dit quelqu'un)

(j'aurais pas voulu manquer ça dit quelqu'un)

Les soldats noirs assis sur les capots sautent des chars à l'envers. Ils marchent à reculons devant les chars. Dix mètres. Quinze mètres. Ils

s'immobilisent. Ils tendent les bras en avant. Les chars roulent. Roulent sur eux. Ils s'appuient des mains sur les capots et sautent sur le char où ils se rasseyent. Tous en même temps.

(vous avez vu ça dit quelqu'un)

(on a envie de les applaudir dit quelqu'un)

On les applaudit.

(on a l'air de quoi nous à côté dit quelqu'un)

(et tous impeccables dit quelqu'un)

Des femmes jettent des fleurs. Les bouquets tombent sur les chars. Les soldats noirs ne les ramassent même pas. Les chars écrasent les bouquets. Des femmes hurlent. Des femmes hurlent Vive Hitler. Elles ont des bouquets de fleurs. Elles jettent des bouquets de fleurs. Les chars roulent.

(quand même on ne devrait pas leur jeter des fleurs dit quelqu'un)

(c'est normal c'est nos vainqueurs dit quelqu'un)

Dans les rues, il n'y a que leurs voitures, leurs motos, leurs camions.

Ils sortent en rang de la caserne. Casqués. Avec une mitraillette. Une grenade à manche dans le ceinturon. Ils ont des petites bottes courtes. Ils marchent au pas. Ils chantent. Une charrette à cheval passe. Cahote sur le pavé. Devant eux, perché sur son siège, le conducteur soulève sa casquette. Sur le trottoir, des hommes bien habillés soulèvent leurs chapeaux. Un gamin fait le salut militaire.

Dans les tramways, les soldats verts laissent leurs places aux vieilles dames et aux femmes enceintes.

Les vieilles dames et les femmes enceintes remercient.

Les vieilles dames et les femmes enceintes disent que c'est pas les Français qui en feraient autant.

Le maréchal Pétain est vieux. Il a un képi avec des feuilles d'or autour. Sous son képi il a des cheveux blancs. Il a une moustache

blanche. Il a des yeux bleus. Il a une voix plaintive. Le maréchal Pétain est vieux.

Tous les matins à l'école c'est le salut au drapeau.

On est au garde-à-vous.

On chante *Maréchal nous voilà*.

Maman Guite achète des dizaines de boîtes de conserve qu'on range dans le placard de la petite chambre. On lui a dit que bientôt on ne trouverait plus de conserves.

— Bientôt, on ne trouvera plus de conserves, dit l'épicier que Maman Guite connaît.

Maman Guite dit que jamais on ne mangera toutes ces conserves.

— Est-ce que vous avez du vin à la cave ? demande l'épicier à Maman Guite.

L'épicier livre des caisses de vin qu'on empile à la cave.

Maman Guite fait rentrer du charbon pour l'hiver.

— C'est peut-être le dernier qu'on vous livre, dit le charbonnier. Le charbon, avec les Allemands, on va courir après.

Maman Guite dit que pour coudre il faut qu'elle ait chaud dans sa cuisine.

— Si vous voulez, je vous en mets un camion de plus, dit le charbonnier.

Le charbonnier livre un autre camion de charbon.

— Avec ça, vous passerez au moins trois hivers, dit le charbonnier.

Maman Guite dit qu'elle est folle d'avoir entassé tout ce charbon.

On a une poule dans une cabane au fond du petit jardin. Une poule noire. Elle pond un œuf par jour.

Avec les copains, on joue aux osselets dans la rue. On joue au couteau. On pique la lame sur chaque bout de doigt et de l'autre index on fait basculer le couteau qui doit se planter en terre. Je suis très fort à ce jeu. Je gagne des sous. Je mets mes sous de côté dans une boîte de carton bleu. Je cache la boîte au milieu des conserves du placard. Je couche dans la pièce du placard aux conserves. Avec les copains, on imite lasirène d'alerte. C'est moi qui l'imite le mieux. Je me fais

donner des sous pour l'imiter. On imite les explosions sourdes dans le ciel des obus de D.C.A. C'est moi qui les imite le mieux. Je me fais donner des sous pour les imiter. Avec les copains, on vole des petits gâteaux dans l'usine qui les fabrique. Ça s'appelle des petits fours. Avec les copains, on les mange et on boit de la limonade. Avec les copains, on nous traite de voyous. On dit merde. On dit mon cul. On se plaint de moi à Maman Guite. Maman Guite me dit que je finirai sur l'échafaud. Qu'elle va me faire mettre en maison de correction. Je décolle l'oreille d'un élève de l'école libre. Maman Guite me tape à coups de manche à balai et à coups de pique-feu. J'ai les bras en sang. Couverts de bleus. Avec les copains, on voudrait des aigles de soldats allemands. Avec les copains, on chante Maréchal on chie là. Un vieux qui a un béret sur le coin de l'œil. C'est ceux de la Légion du Maréchal. Des médailles à la boutonnière. Des vieux tout secs avec une petite moustache comme Hitler. Qui se prennent pour des caïds. Un vieux nous dit qu'on est des sales petits youpins. Je sors ma queue. Le vieux a un sifflet pendu au cou. Il siffle. On court. Il siffle. Avec les copains, on dit que ces vieux-là c'est des vieux cons.

Les vieux cons sont de la Défense Passive. Ils ont leur béret sur l'œil. Une musette. Un masque à gaz. (Dans le masque à gaz on étouffe.) Le soir ils sont dans les rues et sifflent les lumières des fenêtres. On ne doit pas voir de lumière aux fenêtres. Ils sifflent.

Sur presque chaque maison il y a une plaque à côté de la porte d'entrée. C'est écrit en rouge abri-refuge 30 personnes.

Sur le palier du dernier étage dans toutes les maisons il y a des sacs de sable.

On donne un coup de couteau dans le sac de sable.

On prend du sable pour s'amuser avec.

Maman Guite ne veut pas descendre dans les abris-refuges.

Elle a peur que la maison lui tombe dessus dans le bombardement.

Moi j'y vais.

Pour voir.

Il fait sombre.

Il n'y a qu'une ampoule pour toute la cave.

On voit des gens tassés enroulés dans des couvertures.
Des gens en pyjama.
Des gens en robe de chambre.
Des gens qui tremblent.
Des gens qui pleurent.
Des gens qui ont peur.
Des gens qui font semblant de lire un livre.
Des gens qui expliquent comment ça va être le bombardement.
On voit des femmes qui allaitent.
On voit des femmes qui se font peloter et embrasser par des hommes.
Ça sent la sueur.
Ça sent la pisse.
Ça sent le vomi.

Un homme a tué son chien chez lui à coups de revolver. Son chien avait peur de la sirène d'alerte.

Il y a une blonde qui descend dans l'abri en chemise de nuit transparente.

On vend le portrait du Maréchal. Encadré ou pas. On met le portrait du Maréchal à la cuisine. Dans la chambre au-dessus du lit. Dans la salle à manger. Il y a le Maréchal dans la salle d'attente du médecin. Il y a le Maréchal à la poste. Il y a le Maréchal chez le boucher. Il y a le Maréchal chez le boulanger. Il y a le Maréchal dans les vitrines. Il y a le Maréchal chez plusieurs de mes copains. Maman Guite dit qu'elle ne met pas ça chez elle. On distribue des portraits. J'en ai un. Je le cache dans le bas du buffet.

Le vent coupe.

On a des cartes de pain. De viande. De matières grasses. De tout.

Le vent est glacé.

On a une carte J3. On a droit à 125 grammes de pain par jour.

Le vent transperce.

Les J3 sont les enfants et les adolescents.

Le vent déchire.

Je n'ai pas assez de pain pour ma journée.

Le vent griffe.

Maman Guite me donne presque tout son pain.

Le vent grogne.

Pas assez de pain. Pas assez de viande. Pas assez de légumes. Pas assez de lait. Pas assez de sucre. Pas assez de chocolat.

Pas assez.

Il neige.

Le vent siffle. Il neige. Il gèle. Maman Guite dit heureusement qu'on a du charbon. La nourriture on peut encore s'en passer. On ne peut pas se passer de charbon. Il fait froid. Il gèle. Il fait froid. Maman Guite fait des soupes chaudes. Elle reçoit des pommes de terre de la campagne. On ne trouve plus de pommes de terre. On ne trouve plus rien. Chez les commerçants c'est devenu vide d'un coup. On ne peut même pas avoir avec les tickets. On n'a pas été livré. Peut-être demain. Il y a des queues devant les épiceries, les boucheries, les charcuteries, les crémeries, tout ce qui se mange. Il fait froid. Le vent mord. Les gens se dispersent. On n'a pas eu aujourd'hui. Les commerçants tirent leur rideau. Une femme dit qu'il y a du pâté sans tickets chez un boucher. Une autre dit qu'elle en vient. Il n'y a plus de pâté. Le commerçant dit qu'on ne lui a livré que la moitié de ce qu'on devait lui livrer. On va faire la queue ailleurs. Sans tickets on peut avoir des topinambours. Des rutabagas. On n'a pas de beurre pour les faire cuire. Pas d'huile. Pas de gras. Le vent cingle. Il fait froid.

À voix basse dans l'épicerie, l'épicier que Maman Guite connaît lui propose du beurre et du fromage. Sans tickets. Un kilo de beurre si elle veut. Deux ou trois camemberts si elle veut. Au prix fort. Maman Guite trouve que l'épicier exagère. Qu'il n'a pas le droit de vendre à des prix pareils. Maman Guite dit qu'elle vend son tissu et ses tabliers toujours au même prix. Pour avoir du tissu et des tabliers il faut des points textile. Avec la carte textile c'est comme avec les autres cartes.

On n'a presque rien. Vous y viendrez vous aussi lui dit l'épicier.
C'est le marché noir.

L'électricité est coupée dans la journée pendant plusieurs heures.

Le gaz n'a sa pression normale qu'à l'heure des repas.

On vend des tire-gaz fabriqués par des bricoleurs. Au noir.

On ne trouve plus de bougies.

Pour économiser le charbon on achète de la tourbe. Au noir.

Pour remplacer le beurre on achète du gras de bœuf qui englu la bouche.

On vend des paquets de vieux journaux. Au noir.

On en fait des boules compactes qu'on trempe dans l'eau et qu'on met ensuite dans la cuisinière ou dans le poêle.

Ça se consume lentement.

Ça chauffe un peu.

Le soir on a l'estomac creux.

Dehors il fait froid.

Il n'y a plus de laine pour tricoter les chaussettes et les gants.

Il y a de la laine. Au noir.

Dans la maison seule la cuisine est chauffée.

On ferme la porte.

On calfeutre la fenêtre.

Le soir on a l'estomac creux.

À la T.S.F. le Maréchal dit que c'est bien fait pour nous.

Il dit que les Allemands sont encore bien gentils de nous laisser le peu qu'ils nous laissent.

Maman Guite a acheté du beurre, du fromage et du jambon. Au marché noir.

Les bombardiers viennent la nuit. Ils sont lourds. Pesants. On entend le ronron longtemps avant l'alerte. Ça réveille. On a toujours peur. On est toujours sur le qui-vive. Ça réveille. On écoute. On attend. C'est un bruit lent. Peut-être qu'ils ne feront que passer pour

aller bombarder ailleurs. C'est un ronflement régulier. Lancinant. Régulier. Qui grossit peu à peu. Qui grossit vite. Dans la nuit. Il est 1 heure. Il est 2 heures. On se lève. On s'habille. On se met deux couvertures sur le dos. Maman Guite a tous ses papiers de famille et tout son argent dans un petit sac noir à portée de la main. On écoute. On attend. Ça se rapproche. C'est lourd. C'est pesant. Ça fait peur. On reste assis sur le lit. On a froid. On va à la cuisine. La cuisinière est encore tiède. On fait chauffer de l'eau pour la tisane. L'eau bout. La sirène hurle. C'est pour nous. Le bruit est au-dessus de nos têtes. On va dans le petit jardin. On se colle au mur de séparation. On est l'un contre l'autre. On a froid au-dedans. On lève la tête. On ne voit rien. Un peu de lune. Un peu d'étoiles. Un peu de nuages. Ce bruit de plomb. Les obus de la D.C.A. Détonations mouillées. Profondes. Creuses. J'ai peur qu'il y ait des araignées dans les trous du mur. Je me décolle un peu. Je me ratatine dans mes couvertures. La terre bouge. Le ciel éclate. Des lueurs dans le noir. On rentre à la maison. On grelotte. Les avions repartent. Moins lourds. On refait chauffer l'eau. Sans sucre la tisane est amère. On fait une bouillotte. La sirène hurle. Les nuits où il y a trois alertes. Les nuits où on dort. Pas tranquilles. On croit entendre.

Dans les queues devant les magasins des gens s'asseyent sur un pliant.

Les commerçants disent qu'ils n'ont pas été livrés. Ils gardent la marchandise pour la revendre au noir.

Les commerçants s'enrichissent.

Les commerçants font des fortunes.

On a faim.

On a froid.

Les commerçants vendent de tout. Au noir.

On peut aussi échanger.

Le troc.

Ce qui vaut le plus.

Le tabac.

Le vin.

Contre un paquet de tabac ou de cigarettes on peut avoir tout ce qu'on veut.

Du beurre.

De la viande.

Du pain.

Ou contre un litre de vin.

Ceux qui n'ont rien à échanger et qui n'ont pas d'argent.

Un de mes copains s'évanouit dans la rue.

Sa mère fouille les poubelles le soir.

Elle ramène des épluchures de patates et de rutabagas.

Mon copain mange des épluchures bouillies.

Il dit qu'il a faim et que ça le fait pleurer.

B.O.F.

Beurre. Œufs. Fromage.

Épiciers.

Crémiers.

Épiciers enrichis.

Crémiers enrichis.

On vend de fausses cartes de pain. De vraies cartes de pain. Des employés de mairie qui distribuent chaque mois les cartes d'alimentation en revendent. Au noir.

Ceux qui ne font plus que du marché noir. Ils ont quitté leur travail. Ils achètent et revendent. Ils troquent.

Les plus jeunes vont le dimanche à la campagne avec une carriole derrière leur vélo. Les fermiers les connaissent. Ils ramènent des œufs, du beurre, des légumes, du porc. Ils revendent au marché noir. Ils troquent.

Antoine arrive un soir.

Avec un copain.

Par ce froid ils n'ont qu'une veste un pantalon déchiré et une chemise sale.

Ils ont les mains dans les poches.

Antoine s'est évadé avec son copain.

Ils ont été faits prisonniers dans la ligne Maginot.

Sans s'être battus.

Ils ne savaient même pas ce qui se passait au-dehors.

Ils jouaient à la belote du matin au soir.

Ils avaient un adjudant-chef pour les emmerder.

Ils disent que cette guerre de merde a été voulue.

Ils disent que cette guerre n'est pas une guerre contre les Allemands mais contre les Russes.

Antoine est communiste.

Son copain aussi.

Ils ne voulaient faire la guerre ni l'un ni l'autre mais une fois qu'on y est autant que ce soit pour quelque chose.

Les caisses d'obus étaient remplies de bouteilles de champagne vides.

Dans les arsenaux qui est-ce qui les a remplies ?

Qui est-ce qui avait des ordres pour les remplir ?

Les caisses de munitions pareil.

Les officiers disaient ne vous en faites pas.

Les officiers étaient tous de droite.

Ce ne sont pas les Allemands qui leur font peur mais les Soviets.

Ce n'est pas le fascisme qui leur fait peur c'est le communisme.

(Antoine m'explique fascisme nazisme et communisme. L'Italie c'est fasciste. L'Allemagne c'est nazi. L'U.R.S.S. c'est communiste.)

Avant d'être faits comme des rats les hommes se sont occupés des officiers.

Il y en a quelques-uns qui ont ramassé leur balle dans la tête.

Les plus malins ont foutu le camp avant l'arrivée des Doryphores.

(Antoine m'explique qu'on dit Doryphores pour les Allemands parce que les doryphores sont des petits insectes qui mangent les feuilles de pommes de terre et qui se reproduisent à toute vitesse.)

La preuve c'est qu'il n'y en a pas eu lourd d'officiers prisonniers.

Antoine dit qu'on les a pris pour des cons.

Du début jusqu'à la fin.

Que les Allemands qui les ont faits prisonniers les traitaient comme des moutons.

Maintenant il va falloir leur faire voir qu'on a des couilles.

C'est pas encore fini.

Tout ce qui est en vert ou en noir flang une balle dans le ventre.

On va leur montrer qu'on n'est pas de droite nous autres.

On va leur montrer qu'on sait à qui on a fait la guerre.

Pas à l'U.R.S.S.

Pas au pays de Lénine.

(Antoine m'explique que Lénine s'appelait de son vrai nom Oulianov.)

À Hitler et à toute la droite européenne.

Le pacte germano-soviétique.

(Antoine m'explique que soviétique c'est en U.R.S.S.)

Le pacte germano-soviétique c'est une manœuvre politique de Staline pour gagner du temps et fabriquer des armes.

(Antoine m'explique que Staline c'est le petit Père des peuples.)

L'armée soviétique est une grande armée.

C'est avec elle qu'il faut se battre contre les nazis et contre tous les fascismes en France et ailleurs.

On n'a pas fait 36 pour rien.

(Antoine m'explique que 36 c'était la grève pour l'amélioration du sort de la classe ouvrière.)

Ils croient nous avoir mis dans leur poche.

Ça a commencé avec la guerre d'Espagne.

(Antoine m'explique que la guerre d'Espagne ça a déjà été les communistes contre les fascistes. Les communistes ont perdu. C'est Franco qui a gagné. Franco c'est un général.)

Ils se foutent le doigt dans l'œil.

Ça va cogner dur.

Les copains des cellules communistes vont se regrouper partout.

Du Doryphore et du fasciste on va s'en payer.

Ce qu'il faudrait c'est d'abord liquider Pétain.

Pétain c'est de la charogne.

Pétain et sa bande.

C'est la France des deux cents familles.

(Antoine m'explique que les deux cents familles c'est les familles d'industriels qui détiennent l'argent et manipulent le pouvoir pour en

ramasser encore plus ils n'en ont jamais assez.)

Pétain c'est la Cagoule.

(Antoine m'explique que la Cagoule c'est une société secrète fasciste qui agit par le terrorisme. Une société secrète qui voulait le pouvoir et qui l'a pris aujourd'hui avec Pétain.)

Pétain c'était un chef de la Cagoule.

La Cagoule c'est le fascisme français.

La haine de l'ouvrier.

L'argent.

Le pouvoir.

La Cagoule c'est le capitalisme français.

(Antoine m'explique que le capitalisme c'est l'exploitation de l'homme par l'homme.)

Antoine a une faim de loup.

Son copain aussi.

Ils n'ont pas mangé depuis trois jours.

On a perdu la guerre, on a perdu la guerre.

C'est l'Occupation, c'est l'Occupation.

Les Boches sont chez nous, les Boches sont chez nous.

On n'avait qu'à se défendre.

L'Occupation tout le monde s'en fout.

Les Boches tout le monde s'en fout.

On se fout de tout.

Il n'y a que la mangeaille qui compte.

Manger. Manger. Manger.

Acheter à manger.

Avoir à manger.

Faire à manger.

Des œufs.

Du poulet.

Du gigot.

À la casserole. Au four. À la poêle.

Avec beaucoup de beurre.

Se remplir la panse.

S'en mettre jusque-là.

Boire un bon petit coup.

En fumer une.

Manger. Boire. Fumer.

Manger. Boire. Fumer.

Manger. Boire. Fumer.

La vie c'est la table.

L'Occupation et toutes leurs conneries c'est pas nos oignons.

Qu'ils se démerdent ensemble.

Blum, Daladier, Reynaud, Pétain, les Boches, c'est du pareil au même.

Maintenant c'est les Amerloques qui nous foutent sur la gueule toutes les nuits.

Ces cons-là bombardent à 3 000.

À 3 000 d'altitude les bombes tombent où elles peuvent.

L'objectif est manqué une fois sur deux.

Il y a des morts.

Les Amerloques ils s'en foutent de tout bousiller chez nous.

S'ils nous aiment tant ils n'ont qu'à nous envoyer de leur bidoche et de tout le reste.

C'est le pays de la bidoche chez eux.

Ils la sautent pas chez eux.

Ils ont l'assiette pleine.

Si on avait l'assiette pleine ça nous suffirait.

Pour les Boches on verrait plus tard.

Si ces cons-là ne nous prenaient pas tout y aurait pas de raison pour qu'on ne s'entende pas avec eux.

La Collaboration c'est d'abord le bifteck pour tout le monde.

Marchands forains, les Seligmann ont disparu. Ils ont laissé leur voiture devant chez eux. Ils n'ont dit à personne qu'ils partaient. On ne les a pas revus. Tout le monde sait que les Seligmann sont Juifs. Sur le marché on les aimait bien. Des gens très serviables. Il y en a qui disent qu'ils ont peut-être été arrêtés. Pourquoi ? Qu'est-ce qu'ils auraient fait ? Juif ça suffit.

Les Allemands arrêtent les Juifs. On ne sait pas pourquoi. Parce que c'est des Juifs. Ça fait plusieurs semaines qu'on n'a pas revu les Seligmann.

- C'est quoi, toi, ton vrai nom ?
- C'est comme je m'appelle.
- On sait que t'es pas français.
- Si je suis français.
- T'as un prénom macaroni.
- Son nom aussi est macaroni.
- T'es Juif et tu dis que t'es macaroni.

Maman Guite fait des blouses pour la boulangère. La nuit venue, tous les deux soirs, je vais chercher une grosse miche de pain blanc sans tickets à la boulangerie. Il ne faut pas se faire voir. C'est du marché noir. On a du pain bien gonflé. Croustillant. Bien blanc. Pour le faire le boulanger tamise sa farine. On lui livre de la farine grise. Il dit que dedans il y a de tout. Des fèves. Des pois chiches. Que c'est une honte de voir de la farine comme ça. Il la tamise. Tous les deux soirs on a du pain blanc.

Maman Guite a droit à du tabac avec sa carte. Elle ne fume pas. Elle échange son tabac contre du beurre.

On a droit à du vin. On l'échange contre du sucre.

Je revends aux gens du quartier les petits fours volés à l'usine.

À l'usine ils ont dû s'apercevoir de quelque chose. Ils ont mis des barreaux partout.

On parle d'un général de Gaulle. Un général qui est à Londres. Un général félon. (Un général félon c'est un général qui a trahi sa patrie.) Il a parlé à la T.S.F. On ne l'a pas entendu. Dans le quartier personne ne l'a entendu. On dit encore un qui veut se faire voir. Encore un qui veut faire parler de lui. Il aurait dû faire la guerre quand c'était le moment. On dit les militaires on en a soupé. On a déjà Pétain ça nous suffit. Les Anglais ils n'avaient qu'à venir se faire trouer la peau. Tellement c'est nos alliés qu'ils nous bombardent. De Gaulle c'est un nom qui fait rigoler.

Les B.O.F. s'enrichissent.

Je ferai ce qu'il y a à faire dans le dépôt. (C'est un vaste hangar en longueur aux murs garnis de hauts rayonnages de bois surchargés de tissus, de couvertures, de toiles à bâches, de draps, de mouchoirs, de paquets de chaussettes, d'écheveaux de raphia, de corde, de ficelle, de bas de femmes, surchargés de pièces de lainage, de colis dont le papier d'emballage a jauni avec le temps et dont on ne sait même pas ce qu'ils contiennent, surchargés de tonnes de marchandises textiles et, au fond du dépôt, un minuscule bureau vitré.) Je serai manutentionnaire. Je ferai les livraisons à vélo. Il y a une grosse carriole de fer sur deux roues rattachée par une tige courbe sous la selle du vélo. Même vide, la carriole est lourde. Je ferai le nettoyage du dépôt et de la cour tous les samedis. La cour est grande. Avec un arbre. Un platane. Au fond de la cour, le dépôt. En face, la maison du gardien. C'est lui qui ferme le portail d'entrée le soir. C'est lui qui ouvre le matin. J'aurai la clé du dépôt. J'arriverai le premier. Souvent je partirai le dernier. J'ai la responsabilité de la clé. Une grosse clé de fer. Il y a pour des millions et des millions de marchandise dans le dépôt. Je ferai connaissance des clients. Des revendeurs. Des représentants. Je ferai un peu d'écritures si j'en suis capable. Je répondrai au téléphone quand le patron ne sera pas là. Si je peux m'en tirer, j'aurai un bon salaire. (Le bon salaire me nourrit à peine.) Si je ne m'en tire pas, on prendra une secrétaire. (Si on prend une secrétaire, mon salaire diminuera. On prendra une secrétaire, parce que le patron couche avec la secrétaire au premier étage, l'après-midi. Au premier étage, il y a des matelas et encore du tissu, et encore des couvertures, et encore des oreillers, et encore des gants, et encore des soutiens-gorge, et encore des serviettes-éponges, et encore des torchons, et encore tout ce qu'on peut imaginer. Mon salaire sera diminué.)

Je travaille au dépôt.

Je mesure le tissu. Les métrages de tissu vendu que je dois livrer aux clients.

L'après-midi je confectionne des écheveaux de raphia que j'entasse dans des sacs. Ça brûle les mains.

L'après-midi je confectionne des pelotons de ficelle de papier. Ça brûle les mains.

Je fais des colis. Des colis énormes que le transporteur vient chercher tous les matins. Je les cercle avec des bandes de fayard. Le fayard est en rouleau. C'est une mince lame de fer flexible. Ça coupe les doigts. J'ai des pansements à tous les doigts.

J'aide le transporteur à charger son camion. Il m'engueule. Il dit que je ne vais pas assez vite. Que je suis une mauviette.

Je charge ma carriole. Ça fait un monticule que j'amarre avec de la ficelle.

Je fais les livraisons.

Certains clients me donnent un pourboire.

Je commence le matin à sept heures moins le quart.

Je vais au travail à pied. J'ai calculé qu'à la fin du mois le prix du billet de tramway ça revient trop cher.

J'économise.

Je pars de chez moi à six heures et quart.

Il fait nuit. Froid. Il y a des rues où le vent vous vrille.

J'emporte un morceau de pain que je mange en marchant.

Je passe devant une grande maison jaune et grise au crépi effrité. Devant la porte il y a deux soldats allemands. Ils tapent des pieds. Ils parlent en allemand. Sur la poitrine ils ont une grosse plaque en demi-lune au bout d'une grosse chaîne. Il y a des lettres sur la plaque. Au cou ça doit être lourd. Ils portent le long manteau vert. Le ceinturon par-dessus. La grenade au côté. Je passe devant eux. Ils ne font pas attention à moi.

J'arrive quand le gardien ouvre le portail.

Le gardien a un béret sur l'œil. Comme les vieux cons de la Légion. Il a une petite moustache. Comme Hitler.

Il ne me dit pas bonjour. Je ne lui dis pas bonjour.

J'ouvre le dépôt.

Je casse du petit bois.

Je vais chercher un seau de charbon au fond du dépôt.

J'allume le poêle.

Je me mets au travail.

Un matin, dans la rue, il y a un mort par terre. C'est le premier mort que je vois dans la rue. Un homme recroquevillé par terre. Son chapeau a roulé au bord du trottoir. Il a du sang sous le nez. Il a du sang sur le front. Il a du sang sur sa chemise. Je fais un détour. Je m'arrête. Je le regarde de loin. Un homme passe à vélo. Il me dit fous le camp petit ne regarde pas ça c'est pas pour toi. La lumière du phare de vélo est étroite. Les phares doivent être badigeonnés en bleu ou en noir. On ne laisse au milieu qu'une bande horizontale. J'ai l'estomac creusé. Je fais quelques pas. Je me retourne. La forme est sombre par terre. Je me demande si l'homme est mort. L'homme n'est peut-être pas mort. Si l'homme n'est pas mort, qu'est-ce qu'il faut faire. Je cours de peur.

À la T.S.F., il y a Charles Trenet et Maurice Chevalier.

Des queues devant les boutiques.

Des queues devant toutes les boutiques.

Des agents de police qui saluent les officiers allemands.

Je m'arrête avec ma carriole vide devant les cinémas. Je regarde les photographies punaisées dans l'entrée. Je connais les noms des vedettes. Annabella. Mireille Balin. Jean Gabin. Erich von Stroheim. Fernandel. Victor Francen. Louis Jouvet. Raimu. Jules Berry. Viviane Romance. Arletty.

Les filles ont des jupes serrées qui s'arrêtent au genou.

Les filles ont des robes d'été que le vent soulève quand elles sont à

bicyclette. On voit leur culotte. Bleue. Rose. Blanche. Noire. Je les suis avec mon vélo et ma carriole. Elles le savent.

La secrétaire du dépôt a une jupe serrée. Quand elle se baisse on voit sa culotte. Elle se peint les jambes pour que ça fasse des bas. Les bas de soie sont chers au marché noir. Toutes les filles se peignent les jambes. Elles tracent une ligne brune le long du mollet et de la cuisse pour faire la couture du bas. La secrétaire du dépôt s'assied dans le bureau et écarte légèrement les cuisses.

Les hommes sont prisonniers.

On peut mourir demain dans un bombardement. On veut profiter de la vie. Les femmes ont envie d'hommes.

Dans les rues qui montent, le chargement est trop lourd, je descends de vélo, je tire ma carriole à pied courbé sur le guidon du vélo, ça monte, c'est lourd, il fait chaud, je transpire, ça fait mal dans les mollets, ça essouffle.

Le patron me dit petit con, petit merdeux, petit voyou, petit faignant, graine d'échafaud, petit morflot, petit saligaud.

J'ai pourtant bien travaillé.

Il me dit je te retiens sur ta paie.

Un officier en manteau long avec un revers rouge descend d'une voiture militaire devant un grand hôtel. Un soldat lui tient la porte de la voiture. Au garde-à-vous, d'autres soldats le saluent. Avec ses bottes noires sous le manteau, ce long manteau vert, le revers rouge, on dirait un prince. On dirait comme au cinéma.

Je me suis arrêté pour regarder. J'ai plus de cent kilos à traîner dans ma carriole.

Les femmes-soldats allemandes, on les appelle les souris grises.
Dans la rue, elles sont toujours avec un officier.

On dit que si les Allemands avaient libéré nos prisonniers, la France entière aurait collaboré avec l'occupant. Que la France et l'Allemagne sont faites pour s'entendre. Il suffirait de relâcher nos prisonniers.

Les femmes de prisonniers envoient des colis de vivres à leurs maris. Il faut trouver les vivres. Les acheter. Au noir. Il faut de l'argent.

Tout le monde veut de l'argent.

On peut avoir une fille pour une livre de beurre.

Une tablette de chocolat.

Un kilo de sucre.

Un paquet de cigarettes.

Une paire de bas.

On peut avoir des filles pour rien.

Elles ont des jupes courtes.

Elles s'accroupissent.

Elles croisent les jambes.

Elles se maquillent.

Elles achètent le maquillage. Au noir.

Les femmes ont des chaussures à semelles de bois.

À la T.S.F., il y a Suzy Solidor.

Le Maréchal dit que la France paie le prix de l'épreuve, mais que l'épreuve l'ennoblira. Le Maréchal donne une nouvelle devise à la France. Travail. Famille. Patrie. Le Maréchal veut le retour à la terre. Que tout le monde redevienne paysan. La France est un pays de paysans. Il faut que les Français restent paysans.

On peut se procurer gratuitement la francisque pour se mettre à la boutonnière.

Si on est pour Pétain on met la francisque à sa boutonnière.

On dit qu'on est en Zone Nono. En Zone Non Occupée. Les Allemands sont pourtant partout.

Au cinéma, tout le monde va voir *Le Juif Süß*. C'est un film allemand.

À la sortie du *Juif Süß*, des jeunes gens crient À bas les Juifs.

Des agents de police serrent la main de ceux qui ont crié À bas les Juifs devant le cinéma.

Au cinéma, tout le monde va voir *La Fille du puisatier*. C'est un film français.

À la sortie de *La Fille du puisatier*, des jeunes gens crient Vive Pétain Vive la France.

On remplace le café par de l'orge grillée. On achète l'orge grillée. Au noir.

Tassé contre le soupirail d'un immeuble. Un costume bleu sombre. Les pieds sans souliers. Des chaussettes blanches. Les mains sont attachées dans le dos. La corde est entrée dans la chair. Profond. C'est violet. Boursoufflé autour. Les yeux sont à demi ouverts. Vitreux. Les cheveux sont collés au sang de la tempe et de la joue. La bouche ouverte. Du sang noir sur le menton. Une expression de terrible souffrance. Les passants jettent un coup d'œil gêné. Les passants font comme s'il n'y avait pas un homme mort sur le trottoir. Une ambulance arrive. Ils disent c'est ça le macchabée ? La civière. L'ambulance repart. Il y a une tache noire presque ronde à l'endroit de la tête.

Je reste un long moment assis dans la rue sur ma selle de vélo. Je pense au suicide. Ce que ça doit faire quand la balle entre dans la tête. Dans le cœur. Je me vois approcher le canon du revolver de ma tempe. Du cœur. Ou dans la bouche. J'ai l'impression que dans la bouche le crâne doit sauter.

Je suis dans un coin du dépôt. Le représentant ne m'a pas vu. Il s'approche d'un rayonnage. Il ouvre sa serviette. Il fourre deux paquets de chaussettes dedans. Il referme sa serviette. Il sifflote. Il met sa serviette sous son bras. Il demande s'il y a quelqu'un. Je ne réponds pas. Il vole deux autres paquets de chaussettes. Il s'en va.

Le couvre-feu est à dix heures du soir.

Une jeune femme marche dans la rue.

Une traction avant noire s'arrête à sa hauteur.

Deux hommes en manteaux de cuir marron et en chapeaux sombres bondissent de la traction avant noire.

Un homme ceinture la jeune femme et lui bâillonne la bouche d'une main.

La jeune femme se débat.

Il la jette dans la traction avant noire.

Les portières claquent.
La traction avant noire démarre.
Les passants passent.

Un jeune homme marche dans la rue.
Une traction avant noire s'arrête à sa hauteur.
Deux hommes en manteaux de cuir marron et en chapeaux
sombres bondissent de la traction avant noire.

Un homme ceinture le jeune homme et lui bâillonne la bouche
d'une main.

Le jeune homme se débat.
Il le jette dans la traction avant noire.
Les portières claquent.
La traction avant noire démarre.
Les passants passent.

Les hommes en manteaux de cuir marron et en chapeaux sombres
c'est la Gestapo.

On dit la Gestapo.
Personne n'ose demander ce que c'est que la Gestapo.

La Gestapo arrête les Juifs.

Les Juifs c'est les Juifs.
C'est spécial.

La Gestapo arrête les Juifs.

En rang dans la rue les soldats allemands chantent *Lili Marlène*.

Je travaille au premier étage la secrétaire trouve un prétexte pour monter elle fait semblant de chercher quelque chose elle n'a rien à faire ici je range les rayons les pièces de tissu sont lourdes à soulever elle demande si elle peut m'aider je lui réponds que je n'ai besoin de personne elle rit en secouant tous ses cheveux elle s'assied sur une pile de sacs elle s'appuie sur ses bras tendus derrière elle son corps est moulé dans une robe d'été à petites fleurs son corps est en avant son corps mince sa robe se replie sur le haut de ses cuisses elle me sourit sans me quitter des yeux ses petits seins laissent un creux de tissu souple entre eux elle fait sortir le bout de sa langue entre ses lèvres ses cuisses s'écartent un peu ses cuisses s'écartent un peu la culotte est blanche c'est profond et sombre entre les cuisses et la culotte est blanche je n'ose plus la regarder je fais mon travail je sais que j'ai un slip troué sur le devant je tourne autour d'elle avec mes colis elle est à côté de moi dans mon dos devant moi elle me dit éteins une lampe je fais ce qu'elle me dit de faire elle cambre ses pieds il n'y a plus que le bout des orteils qui touche terre avec les talons elle fait glisser ses chaussures de vraies chaussures de cuir de cuir bleu sombre ça vaut les yeux de la tête au noir elle est nu-pieds ses ongles sont rouges c'est la première fois que je vois des ongles de pieds rouges je pense au sang dans la rue elle dit laisse ton boulot petit imbécile tu as quel âge treize quatorze je dis treize et demi ça la fait rire son rire vient du profond de la gorge du profond de son ventre elle soulève d'un coup ses jambes elle écarte les cuisses d'un coup la robe est en bouillons autour de la culotte elle dit sors-la viens me prendre je te suceraï après quand tu auras mon goût la sirène d'alerte hurle elle dit on s'en fout viens me prendre sors-la je veux la voir.

Des femmes qui disent ils sont tous prisonniers on n'a rien à se fourrer dedans.

Le patron me dit tu vas me recopier ça sur le livre de comptes. Je recopie des chiffres écrits sur un morceau de papier sale.

Le patron me dit que si on me demande qui tient les comptes de la maison je dois répondre que c'est moi.

Le patron me dit que si je dis ce qu'il me dit de dire à la fin du

mois j'aurai un petit supplément.

Je suis fier de tenir les comptes.

Des camions bâchés. Des files de camions bâchés. Des side-cars.
Des soldats casqués. Des soldats au pas. Des soldats dans les rues. Des
soldats de garde devant des portes. Des soldats qui se promènent. Des
side-cars. Des camions bâchés. Des files de camions bâchés.

Des alertes la nuit.

Je reste dans mon lit.

Le lendemain on apprend qu'un quartier a été bombardé.

La nuit dernière c'était le champ d'aviation.

Ils l'ont manqué.

Des bombes sur les maisons tout autour.

À la T.S.F., il y a Philippe Henriot. Il parle tous les soirs.

Au gouvernement, il y a Pierre Laval.

On dit que Laval a passé sa vie à retourner sa veste.

On dit que Laval est un salaud.

On dit que Laval ramasse des millions avec de l'eau minérale.

On dit que Laval a une sale gueule.

On dit que Laval est le père des collabos.

On dit que Laval veut vendre la France aux Boches.

On dit que Pétain est gâteux.

Laval a une cravate blanche.

Il est de bonne heure.

C'est le printemps.
Un matin de printemps.
Deux ou trois femmes sur le trottoir d'en face.
Qui regardent.
J'arrête ma carriole.
À la fenêtre du rez-de-chaussée il y a une grosse femme en larmes
qui hurle.
Une petite fille à côté d'elle.
Elle hurle je suis Juive.
Elle hurle ils veulent nous arrêter parce qu'on est Juifs.
Le grand type au chapeau la tire en arrière.
Elle s'accroche des deux mains aux montants de la fenêtre.
Le grand type au chapeau et au manteau.
Il arrache la grosse femme de la fenêtre.
La petite fille pleure.
Le grand type au chapeau ferme les volets.
Nos yeux se croisent.
S'accrochent.
Des yeux verts pointus.
Je ne baisse pas les miens.
Il baisse les siens.
Je crois qu'il a honte.
Il ferme les volets.
J'ai peur qu'il sorte de la maison et qu'il m'arrête aussi.
J'enfourche mon vélo.
Toute la journée je revois cette grosse femme qui hurle.

C'est le S.T.O. Service du Travail Obligatoire. Les Français doivent aller travailler en Allemagne. L'Allemagne a besoin de bras. Les soldats du Reich nous défendent contre la Bête soviétique. L'Ours russe. Le monstre Staline. Les salauds de communistes. Les salauds de Juifs. Le communisme c'est juif. L'Union soviétique c'est juif. Les Juifs veulent l'hégémonie mondiale. Dominer le monde. Diriger le monde. Avoir tout l'argent du monde. Les courageux soldats allemands tombent pour nous sur le front russe. Pour la défense de l'Europe aryenne. Les Français doivent participer à l'effort européen en allant travailler dans les usines allemandes.

Les B.O.F. s'enrichissent.

Le Maréchal dit qu'il faut faire la Révolution Nationale.

Philippe Henriot dit qu'il faut faire la Révolution Nationale.

Doriot dit qu'il faut faire la Révolution Nationale.

Déat dit qu'il faut faire la Révolution Nationale.

Philippe Henriot dit qu'il faut se débarrasser des Juifs.

Doriot dit que la France est enjuivée.

Déat dit qu'il faut régler le problème juif.

Le Maréchal ne dit rien sur les Juifs.

Le Maréchal a rencontré le Chancelier du Reich. Le Chancelier Hitler. Ils se sont serré la main.

La Gestapo arrête les Juifs.

La police française arrête les Juifs.

Le patron me dit petit con si on te demande quelque chose sur le dépôt tu fermes ta petite gueule ou j'aurai vite fait de te foutre à la porte. Ce qui se passe ici ne regarde personne. Si tu sais bien te démerder plus tard tu seras représentant de la maison. En attendant fais ton boulot.

Je connais tous les clients.

Les clients me glissent la pièce pour que je leur dise s'il arrive de la marchandise dans la semaine.

N'importe quelle marchandise.

Tout le monde veut de tout.

À n'importe quel prix.

Acheter. Vendre.

J'ai mes têtes.

Monsieur Meyer que j'aime bien.

Monsieur Blank que j'aime bien.

Ils me disent tu nous tiens au courant des arrivages on sera gentils avec toi.

Quand je livre chez eux ils me donnent la pièce.

Madame Sachetti que j'aime bien.

Madame Médicis que j'aime bien.

Il y a ceux qui volent dans le dépôt en croyant que je ne suis pas là en croyant qu'il n'y a personne.

Il y a les secrétaires qui volent des bas les enfilent tout de suite et jettent les boîtes vides au premier étage.

Il y a une secrétaire que j'ai vue ouvrir le coffre-fort dans le bureau et le refermer brusquement quand elle a vu que je la voyais.

Le coffre-fort n'est jamais fermé à clé.

Le coffre-fort est plein d'argent.

Si je suis seul au bureau quand la secrétaire a été renvoyée parce que le patron en avait assez de coucher avec elle moi aussi j'ouvre le coffre-fort je regarde je touche les billets.

Des millions d'argent.

Je pourrais m'acheter de tout au marché noir.

Ils ont peint des grosses étoiles jaunes sur les vitrines des magasins.

Ils ont écrit en jaune youpins.

Les gens s'arrêtent. Regardent. Rigolent.

- On ne savait pas que c'était un magasin youpin.
- Ils sont tous youpins.
- Pas tous.
- Presque.

Ils ont mis des affiches sur les vitres des magasins. Magasins juifs.
Les gens s'arrêtent. Lisent. Rigolent.

— Encore un youpin.

— Heureusement qu'ils sont arrivés. Les youpins y en avait plus
que pour eux.

— C'est pour ça que Pétain il faut lui donner un coup de main.

Ils ont peint des étoiles jaunes.

Ils ont écrit youpins.

Ils ont cassé les vitrines.

Ils ont jeté les mannequins sur les trottoirs.

Ils ont peint des étoiles jaunes sur le trottoir devant les magasins.

Ils ont essayé de mettre le feu.

Des étoiles jaunes.

Des vitrines crevées.

Des trottoirs avec des étoiles jaunes.

— C'est aux youpins, on les emporte.

Ils emportent les mannequins.

Ça me fait peur.

Charles Trenet c'est le Fou chantant.

Il chante *Y a d'la joie*.

Les B.O.F. s'enrichissent.

La Gestapo arrête les Juifs.

Il n'y a autour de moi que vol, mensonge, compromission, passion
de l'argent, égoïsme, indifférence, corruption, hypocrisie, prostitution
déguisée, violence, lâcheté, bassesse, obséquiosité intéressée.

J'ai treize ans. Quatorze ans. Quinze ans.

J'apprends l'homme.

L'homme est une saloperie.

Ils font tous du marché noir.

Les autres ont faim.

Le patron part en voyage. Il entasse l'argent du coffre-fort. Il en fait un gros paquet qu'il glisse dans les rayons entre des pièces de drap. Je balaie le dépôt. Il me dit fièrement il y a dix millions là-dedans. Il se frotte les mains. C'est un tic. Il me laisse la liste de tout ce que j'aurai à faire pendant son absence. Il n'y a pas de secrétaire. Il me dit c'est toutes des salopes. Il faut les mettre au lit et après les renvoyer chez elles. Avec l'histoire des prisonniers elles ont le feu au cul. Ça leur manque. Tu commences à te débrouiller toi côté femmes ? Petit saligaud. Que je t'y prenne je te la coupe sur place. Il dit bah ! la guerre ça a du bon. Si on sait se démerder la guerre c'est un bon terrain de chasse. La guerre c'est pour les malins. Prends-en de la graine petit saligaud. Si tu peux t'en mettre une pincée dans la poche c'est le moment. Tu n'as qu'à dire que les livraisons c'est payant. Tant du kilomètre. L'huile de mollet ça se paie. Au noir c'est aussi cher que l'arachide.

Je fais payer mes livraisons.

Mon copain me demande si j'ai du fric.

Un peu.

Comment je le gagne ?

En travaillant.

Je gagne beaucoup ?

Non.

Je me fais des suppléments ?

Oui.

Je suis un salaud de youpin mais il m'aime bien quand même.

Mon copain a la francisque à la boutonnière. Il colle des affiches pour la Révolution Nationale. Pour le Rassemblement de la Jeunesse. Pour Déat. Pour le Maréchal. Il se fait de l'argent. Ils ont de l'argent. Ça douille. Il y a de l'argent et des gonzesses. À la section on se marre bien. On baise les gonzesses sur les tables. Peut-être que bientôt il va avoir un revolver. Là-dedans tous les types ont des revolvers. Il vient des Allemands en civil. Vachement froids les Fritz. Quand ils sont là on la ramène pas. Les patrons c'est eux. C'est eux qui filent le fric. Le chef c'est un type très marrant. C'est les Allemands qui l'ont fait sortir de taule. Il avait fait des bricoles. Avec des gonzesses. Un peu mac si tu veux. Là-dedans il y a plusieurs macs. C'est pour ça qu'y a des gonzesses. Et pas sauvages j'aime autant te dire. Y en a une c'est la reine de la pipe. Ce qu'ils n'aiment pas c'est les communistes et les youpins. Ils disent qu'ils en font du boudin. Gaffe à tes côtelettes youpin. Mon copain est un petit gros tout blanc. Il ne veut que deux choses dans la vie. Avoir du fric et s'amuser avec les gonzesses.

Je fais une livraison dans une boutique.

La boutique est vide.

J'appelle.

On ne répond pas.

J'attends.

J'appelle.

Je me retourne.

Un coin sombre.

Au bout d'un bras il y a une main blanche qui pend entre deux matelas.

J'ai le sang glacé.

Je sors.

Je pédale aussi vite que je peux avec le poids de ma carriole pleine.

Une nouvelle secrétaire me dit on prend le pognon du coffre-fort et on fout le camp tous les deux. Tu ne le regretteras pas j'ai un truc

spécial dans la chatte. Le patron c'est un vieux dégueulasse. Ça lui fera les pieds. On a bien le droit de vivre nous aussi. Il s'envoie en l'air tous les jours. Pourquoi pas nous. Avec tout le fric qu'il y a là-dedans on peut se faire la belle vie. S'il veut nous emmerder on le dénonce pour marché noir au Contrôle Économique. Dans les classeurs il y a de tout. Elle a fouillé. Des bons de commande. Des fausses factures. Avec ça on est couverts. On va à Collioures. Elle y est allée quand elle était petite. Si je veux elle m'en taille une tout de suite pour que je voie ce qu'elle sait faire dans un plumard. Je referme le coffre-fort. Elle me crache à la figure.

La France n'a plus d'armée. La France est vaincue. La France est occupée. L'Allemagne nous apporte un renouveau. Nous devons saisir cette chance. Cette chance s'appelle la Collaboration. L'Allemagne et nous nous avons un ennemi commun. Le communisme. Le communisme qui veut détruire toutes les valeurs pour lesquelles nos pères et nos grands-pères ont lutté et parfois payé de leur vie. Les valeurs de la vraie France et de la vraie Europe. Nous sommes un peuple catholique. La France est la fille aînée de l'Église. Nos deux grands peuples formeront un empire. Les Allemands ne sont ni nos amis ni nos ennemis. Ce sont nos frères.

Le Maréchal parle de sa voix d'asexué.

Henriot parle de sa voix nasillarde.

Doriot parle de sa voix de chien de garde.

Déat parle de sa voix de fonctionnaire.

Pour remplacer le service militaire, le Maréchal et Laval ont fait les Camps de Jeunesse.

Des scouts de vingt ans.

D'anciens sous-officiers de l'armée française forment les jeunes à la discipline et à l'idéal fascistes.

Beaucoup de femmes de prisonniers ont un emploi.

Beaucoup de femmes qui n'avaient jamais travaillé travaillent.

Beaucoup de femmes qui n'avaient jamais fumé fument. (Au noir, le prix du tabac et sa valeur augmentent d'un coup.)

Beaucoup de femmes de prisonniers élèvent seules leur enfant. (Que leur père n'a pas connu avant d'être mobilisé.)

Beaucoup de femmes de prisonniers ont un amant.

Beaucoup de femmes apprennent qu'elles peuvent vivre seules.

Au milieu des passants, deux agents de police à casquettes plates et en pèlerines (les vaches à roulettes, parce qu'ils sont toujours à vélo) giflent un jeune homme qui saigne du nez. L'air est frais.

À la tombée du jour, dans une rue vide, de loin j'aperçois un corps par terre, en travers de la rue, j'ai peur, je suis sûr que c'est un mort qui aura du sang sur la tête, sur la poitrine, qu'il y aura du sang sur les pavés, le cœur tape fort, je freine, ma carriole est surchargée, j'ai pris le chemin le plus court pour m'épargner de la peine, si je fais demi-tour, ça rallongera la course d'un quart d'heure, je tiens mon vélo à la main, j'avance prudemment, je serre les dents, je sais que je vais voir un mort avec une blessure qui a saigné, je m'approche, c'est une grande feuille de papier d'emballage, j'ai eu si peur, je remonte à vélo, je pleure.

Si on a un bon poste de T.S.F., on peut écouter Radio-Londres. C'est brouillé, mais on peut entendre. À Radio-Londres, c'est de Gaulle, c'est les résistants qui parlent. La Résistance, c'est pour foutre les Boches dehors.

Le patron s'associe avec un autre patron.

On manque de piles électriques.

Ils vont ouvrir une usine de piles électriques.

Je travaillerai au dépôt et à l'usine.

Je vole des livres. La nuit je lis. Je ne comprends pas tous les mots.

Qu'est-ce qu'on fait des Juifs qu'on arrête ?

Personne ne se demande qu'est-ce qu'on fait des Juifs qu'on arrête.

Personne ne se demande rien.

Ce qu'ils veulent c'est manger.

Des coups à boire.

Ce qu'ils veulent c'est de l'argent.

La guerre c'est de l'argent.

Ceux qui n'ont pas d'argent n'ont qu'à fermer leur gueule.

C'est qu'ils sont trop cons.

S'ils ne sont même pas foutus de faire du marché noir c'est qu'ils sont trop cons.

C'est quoi les Juifs ?

On s'en fout des Juifs.

Ils s'en sont mis plein les poches.

Maintenant on les fait cracher.

Qu'ils se démerdent.

Personne n'aime personne.

C'est la guerre.

Au dépôt, on ne voit plus Monsieur Meyer.

Dans la rue les gens sont comme d'habitude. On voit des soldats allemands. On croise des soldats allemands. Dans les tramways il y a des soldats allemands. À la poste il y a des soldats allemands. À la terrasse des grands cafés il y a des gradés allemands. Des gradés allemands avec des femmes françaises. Les femmes disent les putains. Coucher avec un Boche jamais. On a nos prisonniers en Allemagne et on irait coucher avec ces salauds. Il faut vraiment que ce soient des putains. Qu'est-ce qu'elles ont dans la tête. Les hommes disent oui. Eh oui.

Ceux qui vivent. Ceux qui se débrouillent mal. Qui ne se débrouillent pas. Qui n'ont rien à vendre. Qui achètent un peu au marché noir. Qui n'ont pas assez d'argent pour acheter plus. Qui disent Pétain ou un autre. Qui disent Laval ou un autre. Qui disent si seulement on pouvait manger à notre faim. Qui disent si seulement on pouvait donner aux gosses comme avant. Qui disent les pleins de soupe mangent tous les jours dans les restaurants de marché noir. Qui disent là-dedans on a tout ce qu'on veut à volonté. Qui disent suffit d'allonger les billets à la sortie. On sert la viande cachée sous les légumes. Qui disent il y a toujours eu les salauds et les autres. Qui disent ça ne leur portera pas bonheur. Qui disent après la guerre il y aura des comptes à régler. Qui disent sans trop y croire. Qui disent.

Dans les bistros, il y a les jours avec et les jours sans.

Les jours avec on peut prendre un apéro.

Les jours sans on peut prendre un ersatz d'apéro.

Les jours sans le patron ou la patronne du bistro sert dans l'arrière-boutique ceux qui peuvent payer au noir.

On l'arrête parce qu'il a été dénoncé. La police française arrête sur dénonciation. La Gestapo arrête sur dénonciation. Les Français se dénoncent entre eux.

Je vide les cendriers du bureau. Je mets les mégots dans une boîte. En quinze jours j'en ai assez pour faire un paquet de tabac que j'enveloppe dans du papier journal et que je vends aux représentants ou aux clients. Avec ce tabac je peux aussi avoir du beurre, de l'huile, du sucre, du chocolat, des tickets de pain.

Pour les curés, les évêques, les cardinaux, tout va bien. Ça doit aller bien pour le pape. Les curés bénissent. Les évêques bénissent. Les cardinaux bénissent. Le pape bénit. Tout est béni. Les crève-la-faim. Les flics. Le fascisme. Le nazisme. Les blessés. Les morts. Les victimes. Le marché noir. Pétain. Laval. Les autres. La Kommandantur. Paris. Vichy. Les prisonniers. Les S.T.O. Les femmes. Les vieux. Les enfants.

Les assassins. Les dénonciateurs. Les grands patrons. La Collaboration. Le retour à la terre. Tout est bon. Tout est bien. Dans leurs robes ils sont intouchables. Dans leurs cures. Dans leurs archevêchés. Dans le palais de Rome. Les curés sont gras. Les évêques sont gras. Les cardinaux sont gras. Le pape est maigre. Leurs gueules d'hypocrites. Leurs gueules de profiteurs. Leurs gueules de faux jetons. Leurs gueules de parvenus. Leurs gueules de jouisseurs.

La Gestapo arrête les Juifs.

Tout le monde doit se présenter à sa mairie.
Je n'y vais pas.

Mon copain me dit je te donne un flingue parce que je t'aime bien. Je cache le flingue dans une chaussette que je mets sous mon linge sale.

Je méprise, je hais, je méprise cette voix de vieillard imbécile qui a l'air de sortir de son képi à feuilles de chêne. Je méprise, je hais, je méprise ce vieillard bonasse. Le vainqueur de Verdun a l'air d'un vieux con. Propre et pomponné. Au grand hôtel de Vichy, il mange des carottes. On nous dit qu'il est sobre. Un exemple pour le pays. Le pays est sobre parce qu'il n'a rien à bouffer. Pétain est sobre parce qu'il ne peut plus bouffer. Vieillard tremblotant. Vieillard rusé. Vieillard ambitieux. Il incarne. Vieillard bourgeois. Il incarne la France bornée. La France du bénitier. La France qui l'a eu dans le cul. Il incarne tout ce que la France n'est pas.

Le patron revient de voyage. Je le vois chercher ses millions entre les caisses et les tissus. Je sais que si je voulais je pourrais me taire et devenir millionnaire. Je n'ose pas. Je lui trouve son paquet de millions. Il jouit. Je me dis qu'il va au moins me donner un billet. Il remet son argent dans le coffre-fort. Et bosse petit con qu'est-ce que tu as foutu pendant que je n'étais pas là. Nom de Dieu je vais te faire voir

si je te paie pour te branler. La prochaine fois je lui pique son pognon. Avec tout son fric ce salaud m'envoie encore chez lui passer au tamis les cendres de ses poêles pour récupérer quelques boulets de charbon. Pendant que je bouffe la poussière sa gosse de quatre ans joue sur le tapis avec des billets de cinq mille. Je lui en prendrais bien un mais j'ai peur que les billets soient comptés.

La traction avant noire s'arrête devant la porte de la maison. Le chauffeur et trois autres. Avec le chapeau et le manteau de cuir. Des gueules aiguillées. Des gueules blanches. Pas de regard sous le chapeau. Des ombres dures et rapides. Un chapeau reste à la porte. Le revolver dans la poche. La main dessus. Pas grand. Pas lourd. Fermé. Ça crie dans l'escalier. Il n'entend pas. Il n'entend rien. Le chauffeur met le contact. Le chapeau ouvre la portière. Un vieil homme est poussé. Violenté. Il trébuche. On le tient par les cheveux. Derrière la tête. On lui tord un bras dans le dos. Il est en pyjama. Bleu à rayures. Nu-pieds. Ils le poussent dans la traction avant noire. Ça se referme. Ça s'en va. De l'autre côté de la rue il y a la queue devant le boucher. C'est le jour du pâté sans tickets.

Pour avoir, il faut être inscrit chez les commerçants.

On a droit à des bananes séchées. Il n'y en a pas. Pas cette semaine.

On a droit à de la cassonade. Il n'y en a pas. Pas cette semaine.

Mon copain aime bien Pierre Blanchar.

Pierre Blanchar est une vedette de cinéma qui roule les yeux et parle sec.

Il aime bien aussi Harry Baur.

Mon copain a du fric.

Il n'a rien à faire dans la journée.

Il va au ciné.

Avec des gonzesses.

Mon copain aime bien Maurice Chevalier.

Maurice Chevalier c'est un chanteur qui a un chapeau de paille sur la tête et qui fait l'accent parisien.

Mon copain dit qu'il aimerait bien faire du ciné.

Mon copain voudrait coucher avec une gonzesse du ciné.

Suzy Prim.

C'est une blonde. Une grosse bouche. Des yeux endormis.

Mon copain veut avoir sa gonzesse au turf. Après la guerre il n'aura pas à s'en faire.

Une ou même deux gonzesses au turf.

Avec des copains ils entrent dans des cafés. À la caisse ils disent Gestapo. Ils veulent le fric.

Ceux qui refusent. Ils reviennent la nuit. Ils cassent les vitrines.

Le lendemain ça paie.

Mon copain se marre bien.

Les machines sont arrivées. De grosses machines à agglos. Les agglos c'est de la poudre compressée qu'on met dans des tubes en laiton. Au milieu de l'agglomération la machine enfonce un crayon de graphite. Sur le bout du crayon la machine enfonce un petit couvercle de cuivre. Dans une pile de 4,5 il y a trois agglos. On relie les trois crayons en soudant un mince fil de plomb entre les trois têtes de cuivre. Pour le contact. C'est minutieux. On se brûle le bout des doigts avec le fer à souder. Si on se plaint le contremaître dit gonzesse si c'est moi. Si c'est une fille salope tu gueules pas quand tu sucés. Le contremaître est un charognard. Je soude. Je me brûle les doigts. Je transporte les caisses de piles électriques. Ça pèse des tonnes. Je me casse les reins. Le contremaître gueule. Il gueule tout le temps. Faignasse tu veux que j'aille t'écartier les fesses. Je vais te mettre ça te fera avancer. Je veux le crever. Un jour j'apporte mon flingue et je lui pète la gueule. Quand ça le prend il dit aux filles toi ramène-toi j'ai une pine en panne tu vas me l'huiler. Ils vont aux cabinets. La fille revient s'asseoir. Elle a honte devant les autres. Celles qui ne veulent pas de ma queue qu'elles foutent le camp.

Une messe pour les prisonniers.

Une messe pour les combattants.

Une messe pour les veuves de guerre.
Une messe pour les morts.
Une messe pour la France.
Pas de messe pour les Juifs.

Ils ont un large béret bleu marine incliné sur la tempe.
L'insigne est une sorte d'agrafe renversée.
Ils ont un blouson et un pantalon bleu marine.
Une chemise bleu foncé et une cravate noire.
Ils ont une mitraillette sur la hanche.
Ce sont des ratés sans profession.
Des jeunes gens épris d'idéal trompés par la propagande du
Maréchal, de Laval, de Darnand.
Des maquereaux.
Des alcooliques.
D'anciens taulards.
Des crétins.
Des voyous.
Des repris de justice.
D'anciens agents de police.
C'est la Milice.

La Milice fait le travail de la Gestapo.
La Milice escorte les hommes de la Gestapo dans les arrestations.
La Milice perquisitionne.
La Milice enfonce les portes des appartements en pleine nuit.
La Milice viole les femmes.
La Milice torture.
La Milice a tous les droits.
La Milice est française.

La Milice arrête les Juifs.

Les chefs de la Milice sont français.

Mon copain est de la Milice.

— On y va à deux ou trois. On sonne. On fout des coups de pied dans la porte. Quand ils ouvrent on leur pousse la porte dans la gueule. On dit Milice. Tenez-vous peignards. On fouille les gonzesses. On casse tout. On trouve le fric. Dans des boîtes. Dans des tiroirs. Dans des buffets de cuisine. Dans le four à gaz. On dit qu'est-ce que c'est que ce fric. D'où y sort. Marché noir. Confisqué. Ils les ont à zéro. On se fait le fric. Les bijoux. Milicien c'est la planque. Tout le monde fait gaffe. Même les Fridolins ils nous respectent. On est l'armée du Maréchal. On assainit la France. Le fric des B.O.F. c'est pour notre pomme. Si j'ai besoin d'un peu d'oseille j'y vais même en civil. Juste mon pétard. Je dis Milice. J'écrase tout dans la piaule. J'empoche le pognon. Tu parles d'une rigolade. Une gonzesse toute seule je me la mets. Je lui fous le pétard sous le nez et elle écarte. Les youpins on en ramène dix par jour à la maison. On les passe aux copains qui les chatouillent un peu. Tu leur dis Milice ils tremblent comme des feuilles. La Milice c'est au poil. Darnand il en a. Il est venu. On l'a vu. Il a dit qu'on est la France de demain.

Droite française.

Capitalisme français.

Bourgeoisie française.

Clergé français.

Intellectuels français.

Police française.

Milice française.

Commerçants français.

Français moyens.

Les usines tournent. L'argent rentre. L'ordre règne. Ça marche.

En l'honneur du Maréchal les familles donnent à leur enfant le prénom de Philippe.

Un inspecteur du Contrôle Économique est souvent un ancien inspecteur de police.

On le fait asseoir dans le bureau.

Il demande la comptabilité.

Dans le livre de caisse on glisse un gros billet.

Il empoche.

Il contrôle.

Il dit tout va bien.

Je repasserai.

Il repasse tous les mois.

Philippe Henriot parle tous les soirs à la T.S.F. Tous les soirs la France entière l'écoute. Tout ce qu'il dit a l'air d'être vrai.

— T'as entendu Henriot hier soir ?

— C'est pas la moitié d'un con ce type-là.

Nos piles s'appellent les piles La Lumière.

Je travaille au mélange des acides. La poudre noire. La poudre des agglôs.

La poudre noire est barattée plusieurs heures dans un mélangeur en bois que je fais tourner à la manivelle.

Le réduit où je travaille n'est que poussière d'acide.

Les paillettes brillent à la lumière de l'ampoule.

Ça brûle la bouche le nez la gorge.

Ça imprègne les vêtements.

Pour se protéger on a droit à un tablier de cuir.

La poudre ronge le tablier de cuir.

J'ai eu avec moi un petit camarade.

Son tablier rongé devant.

Il pleurait.

Il a dit j'ai mal là.

Aux couilles.

Il m'a fait voir.

Brûlées. Tout rouge.

Je suis allé trouver le contremaître.

Il a dit ses couilles je vais les lui faire bouffer.

Je suis allé trouver les patrons.
Les patrons ont voulu voir.
Le petit camarade a montré ses couilles.
Les patrons l'ont foutu à la porte.
Je suis dans la cage aux acides de 7 heures du matin à 6 heures du soir.
Ça fait peler les oreilles.

On a droit à deux piles électriques par mois.
Le contremaître ne nous les donne pas.
Les ouvrières les demandent.
Il dit deux piles pour une pipe.
Je demande.
Il dit je vais te branler le cul et pas au 4,5 tu vas chanter.
Il a sa réserve.
Je lui vole ses piles.
Il dit le premier saligaud que je prends à faucher dans ma réserve je l'étends.
Je revends les piles dans les bureaux de tabac.

Le patron m'emmène manger dans un grand restaurant du marché noir. Il a rendez-vous avec un fournisseur. J'ai un carnet. Je dois noter ce que le patron me dira. C'est grand. Des rideaux blancs partout. Des tables rondes. Des nappes blanches. Trois verres devant chaque assiette. Les fourchettes et les couteaux en argent. C'est chaud. C'est blanc. On est accompagnés à la table par un maître d'hôtel. En entrant les officiers allemands font le salut nazi. Le bras tendu. Ils quittent leur casquette. Ils enlèvent leur ceinturon avec le revolver et le poignard. Ils suspendent ça au portemanteau. Ils se lissent les cheveux de la paume de la main. Ils sont droits. Raides. Contents. Ils sont comme s'ils étaient invités. Le patron les connaît presque tous. Ils se serrent la main. Les officiers parlent français. Ils viennent boire le digestif à la table du patron. Ils fument des cigares. On a mangé du homard grillé. On a mangé du gigot avec des haricots fins. On a mangé de la salade. On a mangé du fromage. Plusieurs fromages. On a mangé des glaces. Des glaces avec de la crème. Le fournisseur dit des

mots en allemand aux officiers. J'ai trop mangé. En revenant au dépôt dans la voiture le patron me dit tu as vu petit con comment on les mène Les Boches moi je n'en fais qu'une bouchée. D'ailleurs je les trouve sympathiques. C'est avec eux maintenant qu'il faut faire des affaires.

Je le connaissais de vue. Un type maigre. Un gros nez. Rouge. Il donnait un peu sur la bouteille. Un peu gueulard. Ouvrier tourneur. Sa femme et deux gosses. Dans deux pièces. Quand il revenait avec un verre de trop il passait la nuit dans l'escalier. Toujours en salopette. Les tractions avant noires. Trois ou quatre. Quatre. Les miliciens partout. La porte enfoncée. La femme qui pleure. Les gosses. Ils tabassent le type chez lui. Ils le sortent de chez lui en sang. Il chante La Marseillaise. Le milicien lui donne un coup de poing derrière la tête. Il tombe sur les genoux. Le sang dégouline de son nez. De sa bouche. De ses yeux. De ses oreilles. Ils le chargent comme un colis dans la traction avant noire. Il y a des gouttes de sang sur le trottoir. C'est un communiste dit quelqu'un.

On ne voit plus Monsieur Blank au dépôt.

On entend crier la nuit dans la rue. On entend courir. On entend des coups de feu. On regarde derrière les carreaux. Il n'y a pas de lumière dans les rues. On ne voit rien. On entend crier. Courir. On entend des coups de feu.

Au cinéma c'est Jules Berry et Arletty.

On a une chemise, on vend une chemise. On a une paire de souliers, on vend une paire de souliers. On a des mouchoirs, on vend des mouchoirs. On a une montre, on vend une montre. On a un coussin, on vend un coussin. On a ce qu'on a, on vend ce qu'on a. On vend dans les rues. Dans les cafés. Dans les tramways. On propose ce qu'on a à vendre. On le vend tout de suite. À quelqu'un qui le garde ou à quelqu'un qui le revend plus cher un peu plus tard. Avec le bénéfice, on rachète quelque chose qu'on revend. L'argent. L'argent.

L'argent.

Pierre Laval dit qu'il faut faire un effort. Encore un effort. Les Allemands font des efforts pour nous. Il faut en faire pour eux.

Le Maréchal fait des voyages en France. Il y a des foules pour le voir. L'acclamer. Chanter La Marseillaise quand il se met au balcon.

Vive Pétain ! Vive Pétain ! Vive Pétain ! Vive Pétain !

Dans la foule écrasante un ouvrier n'enlève pas sa casquette. Un brigadier de police lui donne un coup de képi sur la tête. L'ouvrier enlève sa casquette.

Vive Pétain ! Vive Pétain ! Vive Pétain ! Vive Pétain !

C'est la République qui nous a conduits à la tragédie. Les politiciens ont fait notre malheur. L'État français va effacer cette souillure.

Vive Pétain ! Vive Pétain ! Vive Pétain ! Vive Pétain !

La France est un pays où les valeurs traditionnelles vont retrouver leur place.

Vive Pétain ! Vive Pétain ! Vive Pétain ! Vive Pétain !

Sur le balcon à côté du Maréchal il y a des policiers français, des officiers de la Milice, des personnalités, il y a l'évêque, il y a le cardinal, ils saluent la foule en agitant leurs mains potelées.

Vive Pétain ! Vive Pétain ! Vive Pétain ! Vive Pétain !

On a vu Pétain. Le bel homme. À son âge. Droit comme un I. On sent que c'est un homme qui aime la France. De tout son cœur. Un soldat. Un grand soldat. On lui jette des fleurs. Les petites l'on vu. On les a montées sur les épaules. Il y avait des femmes en larmes. Des hommes aussi. On a tellement crié Vive Pétain qu'on a la gorge enrouée. C'est le plus beau jour de notre vie. On ne comprend pas que les Anglais ne s'arrangent pas avec un homme comme ça. Peut-être bien qu'ils s'arrangent en dessous. Sans qu'on le sache. Vous savez ce qu'on dit. On dit que de Gaulle c'est le neveu de Pétain. De Gaulle et Pétain c'est pareil. Ce qu'ils veulent c'est nous sortir du pétrin. Pour ça il faut d'abord qu'il n'y ait plus de Juifs. Quand il n'y aura plus de Juifs entre nous ça ira comme sur des roulettes. Les Boches partiront.

Ils n'auront plus rien à faire chez nous. Le Maréchal a promis qu'ils allaient libérer des prisonniers. Ce serait bien. Leurs pauvres femmes qui les attendent. Elles ne les ont pas toutes attendus. Il y a bien des traînées aussi. Mais enfin. L'essentiel c'est qu'il y en a qui reviennent. Pétain il donne confiance. Vous avez vu comment il a pris la petite fille dans ses bras pour l'embrasser. Comme un bon grand-père. Il doit sûrement être pépé. Ça se voit. On voit que c'est un homme bon. Déjà en 14 il était comme ça. Si les hommes l'aimaient. Pétain en 14 c'était leur Dieu. Tant qu'on l'a on n'est au moins pas dans la merde. C'est un homme qui sait parler à Hitler s'il le faut. On est contents de l'avoir vu.

Police et Milice. Ils se saluent dans la rue. Ils se serrent la main. Ils se parlent. Ils sont copains.

Il y a un cordon de miliciens autour du milicien abattu.
Ils lui ont mis sa mitraillette et son béret sur la poitrine.
Il y a une longue rigole de sang sur le trottoir.
Les miliciens sont furieux.
Des gueules de ciseaux.
Ils tireraient pour un rien.
Je passe avec ma carriole.

Cette nuit il y a eu deux alertes.

Je dis à mon copain de la Milice que j'ai un copain qui a tellement faim qu'il se tient aux murs pour marcher dans la rue. Il me dit qu'il me donnera des faux tickets. Il me tape un grand coup sur l'épaule. Gaffe à tes côtelettes youpin.

Il y a un ministre des prisonniers. Il va en Allemagne pour inspecter, pour voir si nos prisonniers sont bien traités. C'est M. Scapini. Il est aveugle.

Hitler est venu à Paris. De bonne heure le matin. Paris vide.

Un tramway d'aviateurs allemands en permission est attaqué par des résistants. Des revolvers. Des mitraillettes. Des grenades. Le tramway est resté sur place. Mitraillé. On va le voir. Les tôles déchirées. Plus de vitres. Des éclats de verre jusque sur l'autre trottoir. De l'autre côté de la rue. Des traces de sang. Des calots gris et une paire de lunettes. On a dit trente morts et trente blessés. On a dit cinquante morts. On a dit que ça manquait d'ambulances. Il y a deux soldats pour garder le tramway. Le wattman a été tué. On sait que c'est la Résistance.

Des explosions.

La nuit.

Des rafales de mitraillettes.

Des cris.

Le lendemain du sang par terre.

Des bureaux éclatés.

Des fenêtres arrachées.

Des explosions.

La nuit.

Des cafés soufflés.

Des cafés de collabos.

On ne sait pas.

Un trou.

Des gravats.

Des morceaux de vitres.

De la poudre de vitres.

Ils prennent des otages. N'importe qui. Au hasard. Les attentats de la Résistance les rendent fous.

À la T.S.F. Philippe Henriot dit que nos amis Allemands ont bien de la patience avec nous qui ne respectons même pas l'honneur de la guerre en tuant dans la rue des soldats allemands sans défense.

Un milicien est tué dans la rue. Ils prennent dix otages dans la rue.

La Milice torture.

En Allemagne il y a des camps pour les Juifs.

On arrête les Juifs.

On entasse les Juifs quelque part.

On bat les Juifs.

La Milice torture les Juifs.

La Gestapo torture les Juifs.

On met les Juifs dans des wagons à bestiaux.

On déporte les Juifs.

On met les Juifs dans des camps de concentration.

Personne n'a idée de ce qu'est un camp de concentration.

La police française sait qu'il y a des camps de concentration pour les Juifs en Allemagne.

Les préfets de police savent qu'il y a des camps de concentration pour les Juifs en Allemagne.

La Milice française sait qu'il y a des camps de concentration pour les Juifs en Allemagne.

Le Maréchal sait qu'il y a des camps de concentration pour les Juifs en Allemagne.

Pierre Laval, Philippe Henriot, Jacques Doriot, Joseph Darnand, Marcel Déat savent qu'il y a des camps de concentration pour les Juifs en Allemagne.

On ne sait pas ce qu'ils font pour torturer.

La Milice.

La Gestapo.

On croit qu'ils passent les gens à tabac.

Un après-midi d'hiver trois hommes qui courent dans la rue trois hommes qui ont des manteaux des canadiennes des bérets enfoncés sur la tête une musette dans le dos une musette sur le ventre le manteau et les musettes les empêchent de courir vite ils ont une grenade à la main ils ont l'air très pauvre ils courent ils tournent le coin de la rue plus loin ça explose.

La jeune femme longue et rousse a été arrêtée dans ma rue. Elle était résistante.

— Les résistants c'est des voyous disent les vieux cons de la Légion.

— Si c'est comme ça on va vers une guerre civile dit un monsieur.

— Les résistants c'est des communistes dit une femme avec un cabas.

— On demande c'est qui la Résistance ?

— On dit c'est de Gaulle.

— Celui de Londres ?

— C'est ça. Celui de Londres.

— Les résistants c'est des youpins disent les vieux cons de la Légion.

Mon copain de la Milice me demande si j'écoute Radio-Londres.

J'ai pas de poste.

Mon copain de la Milice me dit que si j'entends quelqu'un qui écoute Radio-Londres il faut que je le lui dise.

Ceux qui écoutent Radio-Londres c'est des traîtres.

Ceux qui écoutent Radio-Londres on les arrête et on leur frotte les couilles.

Ceux qui écoutent Radio-Londres c'est tous des résistants.

La Résistance c'est des youpins et des enjuivés.

Darnand l'a dit.

Je vais chez des gens et j'écoute Radio-Londres.

C'est des coups de grosse caisse.

C'est Ici Londres les Français parlent aux Français.

Ça donne les vraies nouvelles.

Ça chante Radio-Paris ment Radio-Paris ment Radio-Paris est allemand.

Il y a des messages en code.

Des messages personnels.

On n'y comprend rien. Ça fait rire. On n'écoute plus.

On entend mal. C'est brouillé par les Allemands.

Je dis à mon copain de la Milice Radio-Londres ça a l'air de drôlement vous les foutre à zéro.

Il me dit tous ces youpins ils ne seront pas contents tant qu'on n'en aura pas fait du boudin.

Mon copain de la Milice n'est plus comme avant.

Mon copain de la Milice n'a plus l'air de faire pote avec moi.

Un jour il me dit je te connais pas je t'ai jamais connu je sais pas si t'es pas un traître.

De temps en temps je l'aperçois dans la rue avec d'autres de la Milice.

Il ne me regarde plus.

C'est la Bataille de Stalingrad.

— Les Fritz commencent de l'avoir dans le cul dit quelqu'un.

Dans le tramway mon patron dit à des soldats allemands qui ne comprennent pas le français.

— Alors ? Il fait froid à Stalingrad ?

Le patron achète par camions entiers. Le patron vend par camions entiers. Il dit il faut se grouiller de faire du fric. Ça ne durera pas autant que la Tour de Pise. La Tour de Pise c'est la tour qui penche. Je ne comprends pas ce que ça a à voir. Les liasses de billets s'entassent dans le coffre-fort. J'en porte à la banque. Dans une serviette. Deux ou trois jours après il y en a toujours autant dans le coffre-fort.

Un jour en me montrant le coffre-fort ouvert plein de liasses de billets le patron me dit qu'est-ce que tu ferais de tout ce pognon si je te le donnais ? Je réfléchis. Il me dit alors qu'est-ce que tu en ferais ? Je dis je ne sais pas. Il me dit tu vois tu n'es qu'un petit con de merdeux juste bon à ramasser des coups de pied au cul. Je te donne tout ce pognon et tu ne sais même pas quoi en faire. Vous êtes tous pareils. Ce que vous aimez c'est tirer la langue. Le pognon c'est pas pour vous. Vous n'en aurez jamais. Le pognon il faut l'aimer pour qu'il vous aime. Vous êtes des pauvres petits cons de merdeux. Des traîne-savates. Des piles de pognon comme ça tu n'en reverras pas souvent dans ta vie. Regarde-les bien et purlèche-toi les babines. Ce pognon-là c'est pas pour ta gueule. Il se frotte les mains. Il est content de lui. J'ai envie de lui dire que son pognon j'aimerais bien y foutre une allumette.

Ils font l'exposition antibolchevique. L'exposition antijuifs. Tout le monde veut voir. Il y a plein de monde. On fait la queue. À l'entrée les miliciens fouillent tout le monde. Dans les salles il y a des miliciens partout. Avec la mitraillette. Ils surveillent. L'exposition c'est des grandes photographies et des choses écrites. Des photographies d'anciens ministres. Des Juifs. Des photographies d'artistes de cinéma. Des Juifs. Des photographies d'écrivains. Des Juifs. Des photographies de musiciens. Des Juifs. Lénine. Les révolutionnaires russes. Des Juifs.

— Regarde le pif qu'il a celui-là disent les gens et ils rigolent.

— Un pif de youpin.

— Ils ont des sales gueules disent les gens et ils rigolent.

— Des sales gueules de youpins.

Il y a un vieil homme avec de la barbe blanche. Il est figé. Comme écrasé. On se regarde. Sa figure est triste. En passant il pose sa main sur ma tête. Il s'en va. Les gens rigolent toujours.

Les commerçants ont mis des affiches en grosses lettres sur leurs vitrines. Ici magasin français.

L'associé du patron, qui est le beau-père du contremaître de l'usine, va dans les recoins du dépôt des ciseaux de tailleur à la main.

De la pointe des ciseaux, il fait bouger les grandes toiles d'araignée.
L'araignée se précipite. Il lui coupe les pattes.

Laval et le Maréchal ont inventé la Relève du S.T.O.

Des volontaires doivent aller remplacer en Allemagne les
travailleurs qu'on a envoyés.

Pour chaque volontaire il y aura un travailleur libéré.

Il n'y a pas de volontaires.

Le Maréchal parle de la Relève à la T.S.F.

Laval parle de la Relève à la T.S.F.

Le Maréchal parle de la Relève aux actualités du cinéma.

Laval parle de la Relève aux actualités du cinéma.

Il n'y a pas de volontaires.

On ne parle plus de la Relève.

Devant le siège de la Milice on entend des hurlements jusque dans
la rue.

À la porte il y a un milicien avec sa mitraillette.

La Milice torture.

Au bout du pont, le matin à six heures et demie il y a des morts
entassés sur le trottoir.

La première fois j'ai peur.

Je me sauve.

Le lendemain je regarde.

Il y en a quatre entassés.

On ne voit pas les visages. Les visages sont tournés du côté du mur.

Il y a une jambe de pantalon relevée. La jambe est bleue.

Les mains sont attachées dans le dos.

Le brouillard est mince. Humide. Gris.

Sur le tas de morts il y a trois chapeaux et une casquette.

Le lendemain il y a d'autres morts.

Le lendemain il y a d'autres morts.

Le lendemain je sais qu'ils sont là.

Il y en a qui flottent dans le fleuve vert.

Les bras en avant.

La figure dans l'eau.

Lentement portés par l'eau verte.

La L.V.F. c'est la Légion des Volontaires Français.

Pour aller combattre dans l'armée allemande sur le front russe.

Des chômeurs.

Des sorties de taule.

Des célibataires.

Des types perdus.

Comme pour la Milice.

Sous l'uniforme allemand avec le casque le petit écusson sur le casque ça leur redonne confiance.

Ça leur redonne de l'importance.

Darnand leur dit que c'est la nouvelle armée de l'Europe.

Darnand leur dit qu'ils vont écraser la Bête communiste.

Que grâce à eux l'Europe va être purifiée.

Que la France leur devra cette purification.

Darnand leur dit qu'ils sont invincibles.

Petit homme grêle. L'uniforme le rassure. Le fusil le rassure. La L.V.F. le rassure. On le regarde. Il parade. Il est la France nouvelle. Il est l'Europe de demain. Il peut être menaçant. Il peut être dangereux. Il n'est rien. Il a peur. Il est étonné d'être un L.V.F. De porter l'uniforme du vainqueur. D'impressionner autour de lui. Il sait quand même qu'on le méprise.

Le bruit roulant.

Le bruit lourd.

Le bruit de masse.

Les balles traçantes la nuit qui montent dans le ciel.

Lignes vertes.

Des explosions.

Loin.

Plus près.

À gauche.

Plus à droite.

D.C.A.

Le ciel s'illumine.

Des lampions qui descendent lentement du ciel.

Le ciel blafard.

Des explosions.

De grandes gerbes de lueurs rouges.

Des boules de nuages éclairés.

Des fenêtres qui battent dans le souffle des explosions.

Les vitres tombent.

Des enfants pleurent.

Des mères affolées avec des enfants qui pleurent.

Des vieux avec des cannes.

On voit les avions dans le ciel.

Découpages noirs.

Bombardiers américains.

Lourds.

Fracas.

Ça crispe les nerfs.

Ça crispe la poitrine.

Coups de sifflets dans la rue.

Dans les abris.

Ceux qui écoutent.

Ceux qui récitent Ave Maria.

Ceux qui se pissent dessus.

Ceux qui ne peuvent plus rester sous terre.

Ceux qui se jettent comme des fous dans l'escalier.

Un masque à gaz oublié dans un coin.

La place et les rues ont été labourées par les bombes. Des plaintes. Des gémissements dans l'éboulement des abris. Il y a des survivants. Un bras déchiqueté dans un arbre. Une tête ouverte dans le caniveau. Des morts. Une femme assise par terre. Folle. Des enfants morts. Un bras coupé dans les décombres. Un pied. Une main. Un tronc. La Croix Rouge. Femmes actives. Utiles. Efficaces. Des couvertures. Des boissons chaudes. Les hommes sont désemparés. Des morts. Des

hommes en sang. Des femmes en sang. Un mort ventre ouvert. Des pleurs. Pas de cris. Des pleurs. On creuse. Terre. Cailloux. Corps mutilés. Un bras sous la pelle. Un bras mort. Le temps est superbe. Clair et chaud.

Cercueils alignés en plein air.

Centaines de cercueils.

Le cardinal bénit.

Deux inspecteurs de police me saisissent chacun par un bras dans la rue. Ils me tiennent serré. Les doigts font mal. On traverse la cour. Un inspecteur dit petit tu fermes ta gueule. Ça s'est passé si vite que je n'ai pas encore compris. On entre dans le dépôt. Ils poussent le portail derrière nous. Je veux dire au patron qu'ils m'ont pris dans la rue. L'inspecteur me dit ta gueule. Ils me lâchent. Je reste debout. Ils demandent au patron son identité. Le patron montre ses papiers. Ils demandent ce que je fais dans le dépôt. Je veux répondre. Ta gueule. Le patron dit ce que je fais. L'inspecteur me dit toi les mains en l'air. Joue pas au mariole. Je lève les bras. J'entends le bruit de quelqu'un qui court. Le patron est au premier. L'inspecteur le poursuit revolver au poing. Le patron essaie de grimper sur le toit par le vasistas. L'inspecteur le ceinture aux jambes. Ils redescendent. Revolver dans le dos. L'inspecteur dit on cueille ces deux merdes. Le gosse aussi demande l'inspecteur. Ces deux merdes dit l'inspecteur. Appelle un panier. L'inspecteur téléphone. Il n'y a plus de paniers. Merde dit l'inspecteur. Fous-leur les pinces on y va en tram. Le patron et moi on est attachés l'un à l'autre par les menottes. Les inspecteurs nous encadrent. Ils nous tiennent par le bras. On va à l'arrêt du tramway. Les gens n'osent pas bien regarder. On monte sur la plate-forme du tramway. Il y a du monde. Avant un arrêt le patron me fait signe du regard. Il veut que je saute avec lui. On saute. On est déséquilibrés par l'élan. On se cogne l'un à l'autre. Ils nous reprennent. L'inspecteur dit ça va être le grand manège. Tu as vu ces deux saligauds dit l'inspecteur. On va vous chauffer dit l'inspecteur. Le bureau est gris. Sale. Puant. Une jeune femme assise reçoit des gifles et pleure. Elle a une joue enflée. Ses lèvres sont ouvertes. Ses lèvres saignent. Un jeune

homme est debout contre un mur gris. Sale. On lui donne des coups de genou dans le ventre. Les machines à écrire cliquent. Les gifles. Un inspecteur rote. Le patron reçoit une gifle. Je mets mon bras devant ma figure. On nous détache. On nous attache à des tuyaux le long du mur. J'ai soif. Le patron a saigné du nez. Il ne me regarde pas. Le temps passe. L'inspecteur dit lâche le gosse. L'inspecteur m'enlève la menotte. L'inspecteur me dit fous le camp et ne reviens pas nous emmerder. Le patron est attaché au tuyau. Il fait nuit. La rue est froide.

Je ne sais pas pourquoi on nous a arrêtés. Je demande. Le patron dit apprend à tenir ta gueule. J'ai loué une chambre. Tu m'apporteras à manger midi et soir. Je ne peux plus sortir. Tu feras attention. Tu regardes si personne ne te suit. S'il y a quelqu'un de louche tu t'en vas. Tu reviens plus tard. Si on te pose des questions tu ne sais rien. Pour le manger tu passes chez ma femme. Elle te donnera ce qu'il faut. Si elle te demande où je suis tu ne dis rien. Il n'y a que mon associé et toi qui savent. Tu auras un supplément pour tes courses. Surtout tu la fermes.

C'est une petite maison déglinguée. Pauvre. Avec des pauvres dedans. Des pauvres et des ouvriers. Des femmes qui crient. Des gosses qui crient. Des femmes qui font la lessive dans la cour. L'escalier est étranglé. Noir. Le mur a des croûtes. C'est au dernier. Je frappe doucement à la porte. Je dis patron c'est moi. Le patron m'ouvre. Je lui fais passer le panier. Je ne sais pas pourquoi le patron se cache.

Le soir à côté de l'hôpital il y a un homme qui vend de la viande dans du papier journal. De la viande noire. Il a un cabas à la main. Dans le cabas il y a le morceau de viande.

— Il travaille à la morgue dit quelqu'un.

Les Anglais bombardent à basse altitude. Les bombes tombent juste. Il y a moins de morts. Des fois pas de morts du tout.

Le dépôt est fermé.

Je vois l'associé du patron y entrer avec ses ciseaux.

Souvent il en ressort avec des boîtes de lingerie de femme.

Quand le rideau est tiré dans le bureau de l'usine on sait ce que ça veut dire.

Il y a une grosse secrétaire qui n'arrête pas de rire.

Pour les ouvriers c'est dans les cabinets.

Les cabinets sont au fond de la cour.

Le contremaître guette.

Il met à l'amende le type et la fille qui sortent des cabinets.

Il dit salaud t'as eu ta ration ?

Il dit putain tu me dois une pipe.

C'est l'amende de la fille.

La fille rit en dessous.

Le contremaître dit à la fin ces putains m'auront toutes sucé. Va falloir embaucher.

Les lilas sont en fleurs.

L'après-midi est beau. On entend les crépitements de mitraillette. C'est plus haut. Je vais voir. Il y a des S.S. casqués. Mitraillette en avant. Des miliciens. Des inspecteurs. Des agents de police. Les miliciens marchent dans la rue devant les S.S. Ils avancent en ligne. Ils se mettent en demi-cercle. Un genou par terre. Des officiers S.S. discutent. Je les regarde de loin. Le soleil est chaud. Ça crépite. Ça éclate. Des grenades. Une petite maison carrée. Les volets verts fermés. Des grenades. L'incendie. La fumée noire toute droite. En flocons. Les miliciens marchent sur la maison. Les S.S. ne bougent pas. Il y en a trois à l'arrière. Trois et deux officiers. D'une porte de l'hôpital sortent un vieux un jeune homme et une jeune fille. C'est bizarre de les voir tout à coup sortir du mur de l'hôpital pendant que tout le monde regarde la petite maison qui brûle. L'officier S.S. fait un signe. Un S.S. attrape le vieux par le bras. Il le colle au mur. Le jeune

homme. Il le colle au mur. La jeune fille. Il la colle au mur. Un crépitement court. Un autre. Un autre. Le mur de l'hôpital est dégoulinant de sang rouge. Je m'en vais. Je me retiens de courir. Un inspecteur m'appelle du doigt. Il dit tu connais quelqu'un par ici. Je dis que j'habite la troisième rue. Il me montre du doigt les trois corps. Il dit tu veux faire le quatrième ? Je dis non. Il dit fous le camp en vitesse gosse de cons. De dos je suis sûr qu'il va me tirer dessus. Je tourne l'angle du mur. Je crois que je vais m'évanouir. Je ne veux pas courir. Je ne cours pas. Des grenades.

La R.A.F. bombarde.

À force de l'entendre dire on finit par savoir que c'est Royal Air Force.

L'aviation des Anglais.

Il y a des attentats chaque nuit.

La T.S.F. dit attentats terroristes.

C'est la Résistance.

On dit les résistants c'est dans le maquis.

Le maquis on ne sait pas où c'est.

Ils placardent sur tous les murs l'affiche des terroristes avec leurs photos.

Des trains sautent.

On sait que les Allemands ne sont plus en sécurité.

On sait que les Allemands ne sont plus les plus forts.

Ils prennent des otages.

— Maintenant qu'ils savent qu'ils sont foutus, ils n'ont pas fini de

nous emmerder dit un homme.

— On attend de Gaulle dit un homme.

Ficelée à la pile d'un pont, une croix de Lorraine tricolore dans le V tricolore de la victoire flotte sur l'eau du fleuve.

Les gens se penchent sur le parapet pour voir.

La circulation sur le pont est interdite aux piétons.

Les pompiers en barque viennent détacher la croix de Lorraine.

— Ils sont cuits dit un homme.

Les miliciens arpentent les rues par trois ou quatre. Ils dévisagent les gens. Ils disent salaud de gaulliste à n'importe qui. Ils demandent les papiers d'identité. Le canon de la mitraillette pointé. Ils ont le mégot au coin de la bouche. En passant ils bousculent exprès les gens de l'épaule. Les gens s'écartent. Baissent la tête. Pressent le pas. Les miliciens rigolent. Ils insultent. Il y a des miliciens soûls. Ils arrêtent les voitures. Ils font descendre le conducteur et les passagers. Ils contrôlent les papiers. Ils fouillent la voiture. Un homme reçoit une gifle. Il proteste. Il est assommé. Les miliciens disent fumier de gaulliste. Si on regarde ils disent si quelqu'un n'est pas content qu'il la ramène. Les fumiers de gaullistes nous on chie dessus. Ils disent des saletés aux femmes en les croisant sur les trottoirs.

À l'angle d'une rue devant un bar il y a trois cadavres de résistants dans la position où ils ont été abattus. Depuis trois jours. Un milicien est de garde. Les cadavres ont des pancartes sur eux. On n'ose pas s'approcher pour lire.

Deux miliciens tuent un homme à la mitraillette devant un cinéma.

Deux miliciens tuent une jeune femme devant un café.

Une bombe a explosé la nuit devant le siège de la Milice.

La femme rit. La rafale claque. La femme tombe. Le sang coule de sa joue. Sur le trottoir les moineaux picorent.

Il est tôt. Le contremaître entre dans le dépôt. Il dit trouve-toi un travail ailleurs. Je vais dans la cour. Dans la cour le platane est tout vert. Je ramasse un caillou bizarre. Une auto d'officiers arrive. Deux officiers et le chauffeur dans l'auto décapotée. Le contremaître leur fait des courbettes. Le portail est refermé. À l'usine l'associé du patron me dit qu'est-ce que tu fous à te glander par là. Je retourne dans la cour. Le chauffeur de l'auto me regarde. Je vais jusqu'à la rue. Dans sa loge le gardien regarde aussi. Une fille à vélo. Les cuisses nues. Je ne vois pas sa culotte. J'entends le moteur de l'auto. Elle passe devant moi. Les deux officiers dedans. Je retourne au dépôt. Il est fermé à clé. Le contremaître n'est ni dans le dépôt ni à l'usine. Je vais à la soudure. Je m'occupe. Il est midi. On sort. J'ai du pain et du chocolat. Je traîne dans la rue. La colonne de camions bâchés arrive. Une colonne de huit camions. Ils se rangent dans la cour. Le portail du dépôt est grand ouvert. Les soldats font le chargement des camions. Sans s'arrêter. Huit camions. Le gardien me demande qu'est-ce qui se passe. Comme il ne m'a jamais adressé la parole je ne lui réponds pas. Les camions roulent. Le contremaître ferme le dépôt. Le dépôt vide. Je vais chez la femme du patron chercher les plats de midi pour son mari. Sur le palier de la chambre je dis patron c'est moi. Je lui dis que le dépôt a été vidé par les Allemands. Sa figure est blanche. Creuse. Blanche. Il me dit emmène-moi vite sur ton vélo. On arrive au dépôt. Le dépôt est fermé. Dans le bureau de l'usine ça s'engueule. Le patron et l'associé. Ils se battent. Le patron a la lèvre et le nez qui saignent. Il a l'air aveugle de colère. Il me dit le salaud a tout vendu aux Boches. Je n'ai plus rien.

Les Boches font du marché noir dit le patron.

Tout le long d'une rue un mur est couvert d'affiches tricolores avec la croix de Lorraine au milieu.

— De Gaulle va arriver et il va s'entendre avec Pétain disent les gens.

On entend parler des F.F.I. et des F.T.P.
Forces Françaises de l'Intérieur. Francs-Tireurs et Partisans.
Les F.T.P. c'est les communistes.

Un milicien soûl débraillé crie le soir au beau milieu de la rue.
— Qu'on m'amène des gaullistes ! Je vais les faire pisser !

Les voitures allemandes partout dans la ville.
Les camions allemands partout dans la ville.
Des camions chargés de soldats.
Des motos.
Des side-cars.
La nuit des chars passent dans la rue.
Toute la nuit.

— Ils foutent le camp dit un homme.

Les quatre blockhaus avec des meurtrières horizontales aux quatre coins de la Préfecture sont vides.
Sans soldats.
Dans un blockhaus il y a un chat tigré qui entre et qui sort.

Ils déménagent leurs bureaux.
Ils déménagent leurs hôtels.
Des camions de caisses.

Des camions de cartons.
Ils sont pressés.

Des bombes explosent toutes les nuits.

On voit des soldats allemands comme des Chinois.
Des yeux bridés.
On dit les Mongols.
On ne sait pas d'où ils sortent.
On dit il faut s'en méfier.
On dit ils violent les femmes.

Tous les soldats qu'on voit maintenant dans les rues sont vieux.

Il y en a aussi de quinze ans. L'uniforme rapetassé. L'uniforme trop large. Serré au ceinturon. Le casque trop grand. Le sac trop lourd. Ils n'ont pas l'air de savoir où ils sont. Ils sont pâles.

On dit ils ont vidé la caserne.
Ils laissent des sentinelles pour la frime.
Des vieux.
— Ils n'ont plus rien à bouffer dit un homme.

Le cheval roux agonise devant un cinéma de quartier.
Son gros ventre a des sursauts.
Il relève un peu la tête.
Il pousse comme un râle.
Sa tête retombe.
Elle tape sur le pavé.
Il agite ses quatre pattes.
Sous sa queue coulent du crottin et du sang.
Par giclées.
Régulièrement.
On dirait que c'est chaque fois qu'il respire.

Il a des gros yeux noirs.
Ses gros yeux noirs pleurent.
Des vraies larmes.
La lèvre est retroussée sur les dents jaunes.
Il souffle fort.
Il est en train de mourir.

Le mercier de la place servait de boîte aux lettres à la Résistance.
Le mercier de la place est dénoncé.
Le mercier de la place est mort.

La Milice arrête Monsieur et Madame Franji qui ont réussi à se cacher pendant toute la guerre.

Au milieu des autres torturés on ne retrouve pas le corps de Monsieur Franji.

On retrouve le corps de Madame Franji.
Elle a des clous enfoncés dans les gencives.

La Milice a arrêté le médecin du quartier.
Sur une route de banlieue au petit jour.
Tous les membres cassés.
Les bras tordus.
Les jambes tordues.
La figure tailladée à coups de rasoir.
Des doigts coupés.
Ils l'ont jeté sur la route d'une voiture en marche.

La Milice est venue arrêter une résistante.
Elle a été battue.
Elle a été violée.
Ils l'ont pendue chez elle.

Philippe Henriot dit Et s'ils débarquaient ?

Ils débarquent.

— Ça va être l'heure des comptes dit quelqu'un.

— C'est la libération dit quelqu'un.

Les ponts sautent.

Dans la nuit ils ont fait sauter tous les ponts.

Tous les ponts sauf un.

Le plus vieux.

Les camions chargés de soldats passent les uns derrière les autres.

On ne voit presque plus de soldats allemands dans les rues.

On voit beaucoup de miliciens dans les rues.

Monsieur Lévy a été jeté devant sa porte.

Étranglé.

Les ongles arrachés.

Les Américains avancent.

Un vieux soldat allemand est assis sur le bord du trottoir. Les jambes écartées. Il a posé son casque sa musette et son fusil à côté de lui. Il a des cheveux blancs. Les bras pendants. Il pleure.

Une femme dit il pleure.

Le mari répond quand ils n'avaient pas les Américains au cul ils ne pleuraient pas, ils faisaient pleurer les autres.

Un vieux soldat allemand passe à vélo. Il n'a plus sa veste d'uniforme.

Les Américains avancent.

Un soldat allemand de quinze ans traîne en marchant son fusil derrière lui. Il ne sait pas où il va. Il a la bouche ouverte. Il traverse le pont. Il s'écroule de fatigue. Un homme sort d'une maison avec un fusil de chasse. Il tire deux coups. Le corps saute deux fois sur place.

On dépave les rues pour monter des barricades et empêcher les camions de soldats allemands de passer.

Dans des quartiers ils mettent le feu aux maisons.

L'usine est fermée.

Le patron a disparu.

L'associé du patron a disparu.

Le contremaître a disparu.

On voit les premiers F.F.I.

Les femmes les embrassent.

Les chars américains ont une grosse étoile blanche.

On dit les Américains.

On dit les libérateurs.

On dit les cow-boys.

On dit l'Oncle Sam.

Pour se faire bien voir les B.O.F. affichent sur leurs vitrines qu'ils ont des produits sans tickets.

Il attend le tramway. Il fait chaud. Il a le casque avec l'écusson de la L.V.F. Il est à l'ombre contre le mur. La petite place est presque déserte. Les détonations viennent du trottoir d'en face. L'homme glisse doucement sur ses jambes repliées. Il y a encore deux coups de feu. Deux hommes passent en courant. Le casque cache le visage de l'homme mort à genoux. Le dos au mur. On ne voit pas de sang. Ses mains sont sur le sol les paumes en l'air. Il a une montre au poignet. Le tramway arrive. Les gens descendent en faisant semblant de ne pas voir. Le soleil est un peu rouge.

— Il y a quelques B.O.F. on va s'en occuper.

— Avec tout ce qu'ils se sont mis dans les poches pendant qu'on crevait de faim.

— C'est des affameurs.

— Ils avaient tout ce qu'ils voulaient pour eux.

— On va leur crever la brioche.

Les B.O.F. ont peur.

Les Américains avancent.

— Nom de Dieu, si j'avais eu le temps, je leur aurais fait voir ma carte de visite à ces saligauds de Boches ! Plusieurs fois j'ai failli entrer dans la Résistance. Demandez à ma femme.

La femme dit oui.

— Mon beau-frère aussi, le commis, vous le connaissez ? Lui, il était résistance, résistance !

La femme dit oui.

— Ce qu'il aurait fallu, c'est avoir du temps et connaître des gens.

La femme dit oui.

Depuis qu'on sait que les Américains arrivent, tout le monde a été résistant.

Tout le monde a connu un Juif.
Un Juif qu'on aimait bien.
Un Juif à qui on a rendu service.
Un bon Juif.
Un Juif qu'on aurait pu cacher s'il l'avait demandé.
D'ailleurs on a un oncle qui en a caché un.

Tout le monde a caché des Juifs.

Tous les Juifs que je connaissais ont été torturés.
Déportés.
Assassinés.

Un copain a trouvé une veste kaki avec cinq galons.
Il est colonel.
Il a un fusil.
Il dit la boulangère m'a assez fait chier pendant toute la guerre je vais lui faire la peau.

Ils sont tous dans les rues avec des fusils de chasse.

Ils sont tous gaullistes depuis le début.
Depuis 40.
Ils ont tous entendu l'appel de De Gaulle.
Un B.O.F. a beaucoup donné sans tickets et au prix normal à un Juif qui se cachait dans une chambre.

Ils ne savaient pas qu'ils faisaient du marché noir.

Ils sont là. Chars. Camions. Jeeps. Toutes les cloches sonnent. Des jeunes filles sur les chars. Des jeunes filles dans les camions. Des jeunes filles dans les jeeps. Ils sont là. Ils serrent les mains. La foule est

énorme. La foule crie Vive de Gaulle. La foule crie Vive les Américains. La foule crie Vive la Libération. La foule se bouscule. La foule se piétine. Des femmes pleurent. Des hommes pleurent. La foule s'embrasse. C'est les Américains. C'est les G.I. On ne sait pas prononcer. On pleure. On rit. On crie. On applaudit. On chante. La foule est mouvante. La foule est pesante. La foule est énorme. Des filles vous attrapent la tête à deux mains et vous enfoncent leur langue dans la bouche. Elles le font avec un autre. Avec un autre. Les femmes sont folles. Les femmes sont folles. Les chars ne peuvent plus avancer. Les camions ne peuvent plus avancer. Les jeeps ne peuvent plus avancer. Engloutis par la foule. Des soldats crient en américain. La foule répond O.K. O.K. Les Américains rient. Un Américain sur un char tient relevée jusqu'à la taille la robe d'une jeune fille qui rit en secouant la tête. La foule crie la culotte la culotte. La jeune fille croise ses mains sur son sexe. Elle rit. Elle tire la langue à la foule. Le char passe. Les Américains enlacent les filles dans les jeeps. Ils s'embrassent à pleine bouche. La foule crie un baiser un baiser. Il y a des soldats français. La foule crie les Français les Français. Sur le balcon du grand hôtel au dernier étage les Américains sortent des chambres des filles toutes nues. Ils leur pelotent les seins et leur glissent la main entre les cuisses. Ils les renversent par la taille pour les embrasser. Ils se les repassent. La foule hurle. La foule acclame. La foule veut des cigarettes. Des américaines. Dans la foule une femme jette son soutien-gorge en l'air. Dans la foule une femme jette sa culotte en l'air. La foule est massée. La foule est compressée. La foule crie. La foule est heureuse. Les filles vous entraînent par la main à travers la foule. Les filles vous entraînent par la main dans un coin isolé. Les filles vous ouvrent la braguette. Les filles vous sucent. Les filles vous disent je vais sucer toute la nuit. Les filles se noient dans la foule. Les rues sont de la foule. Les avenues sont de la foule. Les places sont de la foule. Les Américains jettent des barres de chocolat. La foule hurle. La foule tend les bras pour les attraper. Les Américains jettent des boîtes de rations militaires. La foule hurle. La foule tend les bras pour les attraper. La foule se bat. Les filles veulent entrer dans les hôtels des Américains pour être sur les balcons avec eux. À l'entrée de l'hôtel il y a des sentinelles avec des casques blancs et les deux lettres M.P. On dit ça c'est des durs. On ne sait pas. On ne sait rien. La foule hurle. La foule danse sur place. La foule se frotte. On a des mains qui branlent.

La foule s'enlace. La foule s'aime. Sur le quai au bord de l'eau des soldats font l'amour avec des femmes. Il y en a qui attendent leur tour. Sous les ponts il y a des culottes de femmes. La foule hurle. La foule roucoule. Dans une rue en retrait trois hommes en tuent un autre à coups de pied. Les cafés sont pleins. On ne peut plus entrer. Les consommations sont gratuites. Ça chante des chansons obscènes. C'est la Libération. C'est les Américains. C'est de Gaulle. C'est la France. Il y a trois miliciens pendus à des arbres. Leurs bérêts sur la tête. Il y a des adolescents avec des fusils de chasse. Il y a des adolescentes avec des fusils de chasse. La foule vacarme. La foule clameur. La foule crie Amérique Amérique. La foule crie Guynemer Guynemer. Des hommes avec des brassards tricolores tuent un jeune homme à coups de revolver. Devant une vitrine qui éclate. C'est la nuit. La foule oscille. La foule se déplace en se laissant porter. Les gens aux fenêtres. Les gens qui crient. Les gens qui chantent. La foule remue avec la nuit. La foule est une bête énorme. Sur les trottoirs il y a des couples qui font l'amour. Debout contre les murs. Debout contre les portes. Sur l'herbe qui entoure le monument. Derrière des grilles. Des femmes disent toi viens m'enfiler. Des femmes disent je n'ai pas de culotte. Des femmes disent tu me prendras comme tu voudras. La nuit est tiède. La nuit est épaisse. La foule s'écoule. En face de la caserne où sont maintenant les Américains le bordel est ouvert. Lanterne rouge. Une putain en jupe courte sur la porte. C'est le petit jour.

Mon copain de la Milice a été fusillé.

L'après-midi est poussière et chaleur.

Chaleur d'ennui.

Je m'ennuie dans le gros après-midi d'été.

Il y a peu de gens dans la rue.

Les gens sont à l'ombre.

La camionnette chargée d'hommes armés arrive.

Ils chantent Viens Poupoule.

La camionnette s'arrête en grinçant devant la terrasse du restaurant.

Les hommes armés sont torse nu.

Ils ont un brassard au bras.

Ils disent on est des F.T.P.

Ils sont à demi soûls.

Ils sautent de la camionnette.

Ils chantent Viens Poupoule.

Ils gueulent.

Ils veulent boire.

Dans la camionnette il y a un homme qui saigne.

Ils le tirent par sa chemise.

Il tombe de la camionnette.

Il pousse un cri de douleur.

Il a un genou fracassé par une balle.

Ils disent c'est un salaud de collabo.

Ils le jettent sur une chaise de la terrasse.

L'homme a le visage arraché.

L'homme a le visage bleu.

L'homme saigne.

Les gens s'approchent.

Les gens disent c'est un salaud de collabo.

Le chef a la tête de l'acteur de cinéma Jules Berry tatouée sur la poitrine.

Dans ses poils.

Le chef dit aux gens en montrant sa poitrine tatouée je suis Jules Berry.

Ils boivent de la bière.

Ils mettent en joue au bout d'un fusil l'homme qui saigne.

Ils vont le tuer.

Je ferme les yeux.

Je me bouche les oreilles.

Ils ne l'ont pas tué.

Jules Berry lui passe lentement le canon d'un long pistolet sur le front.

Jules Berry lui dit ce soir mon salaud tu seras crevé.

Jules Berry lui dit si je veux t'es crevé tout de suite.

Les gens applaudissent.

La femme brune arrive de la cuisine.

Elle porte une cuvette émaillée remplie d'eau.

Elle a une serviette de toilette sur l'épaule.

Elle est haute et sévère.
Elle écarte les gens autour de l'homme qui saigne.
Jules Berry lui dit c'est un salaud de collabo.
Elle lave sans rien dire les blessures de l'homme.
L'eau de la cuvette devient rouge.
L'homme qui saigne lui embrasse la main.
Jules Berry fait semblant de ne pas voir.
Les gens se sont tus.
La chaleur est gluante.
La femme donne un verre d'eau à l'homme qui saigne.
Jules Berry dit on a une mission on s'en va.
La femme brune emporte la cuvette à la cuisine.
Les gens ont un peu peur.
L'homme qui saigne est chargé comme un sac dans la camionnette.
Il gémit.
Un vieux aux cheveux blancs grimpe sur la camionnette.
Il donne un coup de poing à l'homme qui saigne.
L'homme qui saigne tombe sur le plancher de la camionnette.
La camionnette pétarade.
Ils démarrent.
Ils chantent Viens Poupoule.

On amène la femme.
Elle est jeune.
Elle pleure.
On la met à genoux dans la rue.
Les gens s'attroupent.
Saleté tu l'as bien mérité.
Saleté t'as pas honte d'avoir couché avec un Boche.
Elle est à genoux.
Des coups de poing.
Des coups de pied.
On lui crache dessus.
Un homme la tient par les épaules.
Un homme a une tondeuse à la main.
L'homme tond la femme à genoux.
Les gens crient de joie.

Les cheveux tombent tout autour de la femme.

La femme pleure.

Les gens crient saleté.

La femme ferme les yeux.

La femme est tondue.

L'homme lui donne des coups de tondeuse sur la tête.

La tête saigne.

Saleté fous le camp.

La femme se relève comme elle peut.

La femme reçoit des coups de pied.

La femme saigne.

La femme est huée.

La femme se met un foulard sur la tête.

Les femmes lui arrachent son foulard.

On tond des femmes partout.



Éditions Gallimard
5 rue Gaston-Gallimard
75328 Paris cedex 07 FRANCE
www.gallimard.fr

© *Éditions Gallimard*, 1993.

Photo © LoraLiu / Getty Images

DU MÊME AUTEUR

Récits

- REQUIEM DES INNOCENTS, 1952, *Julliard*. Réédition, 1994 (repris dans « Folio », n° 3388, 2001).
- PARTAGE DES VIVANTS, 1953, *Julliard*.
- SEPTENTRION, 1963, *Éd. Tchou*. Réédition, 1984, *Denoël* (repris dans « Folio », n° 2142, 1990).
- NO MAN'S LAND, 1963, *Julliard*. Réédition, 2005, *Gallimard* (« L'Arpenteur »).
- SATORI, 1968, *Denoël* (repris dans « Folio », n° 2990, 1997).
- ROSA MYSTICA, 1968, *Denoël* (repris dans « Folio », n° 2822, 1996).
- PORTRAIT DE L'ENFANT, 1969, *Denoël*.
- HINTERLAND, 1971, *Denoël*.
- LIMITROPHE, 1972, *Denoël*.
- LA VIE PARALLÈLE, 1974, *Denoël*.
- ÉPISODES DE LA VIE DES MANTES RELIGIEUSES, 1976, *Denoël*.
- CAMPAGNES, 1979, *Denoël*.
- ÉBAUCHE D'UN AUTO PORTRAIT, 1983, *Denoël*.
- PROMENADE DANS UN PARC, 1987, *Denoël* (repris dans « L'Imaginaire », n° 617, 2011).
- L'INCARNATION, 1987, *Denoël*.
- MEMENTO MORI, 1988, *Gallimard* (« L'Arpenteur »).
- LA MÉCANIQUE DES FEMMES, 1992, *Gallimard* (« L'Arpenteur » ; « Folio », n° 2589, 2017).
- C'EST LA GUERRE, 1993, *Gallimard* (« L'Arpenteur » ; « L'Imaginaire », n° 694, 2017).
- L'HOMME VIVANT, 1994, *Gallimard* (« L'Arpenteur »).
- LE MONOLOGUE, 1996, *Gallimard* (« L'Arpenteur »).
- LE SANG VIOLET DE L'AMÉTHYSTE, 1998, *Gallimard* (« L'Arpenteur »).
- SUITE VILLAGEOISE, 2000, *Éd. Hesse, Saint-Claude-de-Diray*.
- MAÎTRE FAUST, 2001, *Gallimard* (« L'Arpenteur »).
- LES FONTAINES SILENCIEUSES, 2005, *Gallimard* (« L'Arpenteur »).

Poésie

- RAG-TIME, 1972, *Denoël*.
- RAG-TIME suivi de LONDONIENNES et de POÈMES ÉBOUILLANTÉS, 1996 (« Poésie/Gallimard »).
- PARAPHE, 1974, *Denoël*.
- LONDONIENNES, couverture de Jacques Truphémus, 1985, *Le Tout sur le Tout*, Paris.

DÉCALCOMANIES, lithographie de Pierre Ardouvin, 1987, *Éd. Grande Nature*, Vercheny.

A.B.C.D., ENFANTINES, illustrations de Jacques Truphémus, 1987, *Éd. Bellefontaine*, Lausanne.

NUIT CLOSE, 1988, *Éd. Fourbis*, Paris.

TÉLÉGRAMMES DE NUIT, lithographies de Catherine Seghers, 1988, *Éd. Tarabuste et La Marge*, Blois.

DANSE DÉCOUPAGE, illustrations de Philippe Cognée, 1989, *Éd. Tarabuste*, Saint-Benoît-du-Sault.

HAÏKAÏ DU JARDIN, 1991, *Gallimard* (« L'Arpenteur »).

FAIRE-PART, illustrations de l'auteur, 1991, *Éd. Deyrolle*, Paris.

SILEX (in RAG-TIME), illustrations de Jacques Truphémus, 1991, *Éd. Les Sillons du Temps*, Menthon-Saint-Bernard.

FRUITS, illustrations de l'auteur, 1992, *Éd. Hesse*, Blois.

BILBOQUET, couverture de l'auteur, 1993, *L'Arbre à Lettres*, Paris.

PETIT DICTIONNAIRE À MANIVELLE, vingt-six vignettes de l'auteur, 1993, *L'Œil de la Lettre*, Paris.

L'ARBRE À SANGLOTS, gravure de l'auteur, 1993, *Atelier d'Art Vincent Rougier*, Ivry-sur-Seine.

LES MÉTAMORPHOSES DU REVOLVER, illustrations de Franck Na, 1993, *Éd. Vestige*, Saint-Montan.

TON NOM EST SEXE, illustrations de Denis Pouppeville, 1994, *Éd. les Autodidactes*, Paris.

NATIVITÉ, illustrations de Lise-Marie Brochen, Christine Crozat, Claire Lesteven, Frédérique Lucien, Kate Van Houten, Marie-Laure Viale, 1994, *Éd. Tarabuste*, Saint-Benoît-du-Sault.

BAZAR NARCOTIQUE suivi d'ÉTATS DU SOMMEIL, 1995, *Éd. Tarabuste*, Saint-Benoît-du-Sault.

OUROBOROS, 1995, *Éd. Tarabuste*, Saint-Benoît-du-Sault.

CERF-VOLANT suivi de PASSE-BOULES, 1995, *Éd. Tarabuste*, Saint-Benoît-du-Sault.

COLIN-MAILLARD, 1995, *Éd. Tarabuste*, Saint-Benoît-du-Sault.

DIABOLO suivi de CHAT PERCHÉ, 1995, *Éd. Tarabuste*, Saint-Benoît-du-Sault.

VOYAGE STELLAIRE, 1995, *Éd. Tarabuste*, Saint-Benoît-du-Sault.

UNE ALLUMETTE PREND FEU, PISSCHTT, illustrations de l'auteur, 1995, *Éd. Tarabuste*, Saint-Benoît-du-Sault.

NON-LIEU, 1996, *Éd. Tarabuste*, Saint-Benoît-du-Sault.

PILE OU FACE, 1996, *Éd. Tarabuste*, Saint-Benoît-du-Sault.

HAUTE TRAHISON suivi de BALCON TROPICAL, 1996, *Éd. Tarabuste*, Saint-Benoît-du-Sault.

DROGUERIE DU CIEL, 1996, *Éd. Hesse*, Saint-Claude-de-Diray.

CHANT D'UN AUTRE MONDE, 1996, *Éd. Tarabuste*, Saint-Benoît-du-Sault.

CHIFFRE, 1996, *Éd. Tarabuste*, Saint-Benoît-du-Sault.

GREFFES DU TEMPS, 1996, *Éd. Tarabuste*, Saint-Benoît-du-Sault.

EN VOITURE S'IL VOUS PLAÎT, illustrations de l'auteur, 1996, *Éd. Tarabuste*, Saint-Benoît-du-Sault.

CI-GÎT suivi d'ONIROGRAPHIE, 1997, *Éd. Tarabuste*, Saint-Benoît-du-Sault.
 FRONTISPICE suivi de LABYRINTHE, 1997, *Éd. Tarabuste*, Saint-Benoît-du-Sault.
 ZÉRO, 1997, *Éd. Tarabuste*, Saint-Benoît-du-Sault.
 LANGAGES, 1997, *Éd. Tarabuste*, Saint-Benoît-du-Sault.
 JE suivi de CHANSON VERTE, 1997, *Éd. Tarabuste*, Saint-Benoît-du-Sault.
 NOCES FUNÈBRES, 1997, *Éd. Tarabuste*, Saint-Benoît-du-Sault.
 FAC-SIMILÉ, 1998, *Éd. Tarabuste*, Saint-Benoît-du-Sault.
 IMAGES DE L'INSAISSABLE suivi d'ÉTATS DU SOMMEIL, 1998, *Éd. Tarabuste*,
 Saint-Benoît-du-Sault.
 COURS DES CHOSES suivi de C'EST COMME ÇA, 1998, *Éd. Tarabuste*, Saint-Benoît-
 du-Sault.
 RICROLÉPHANT ET CIE, illustrations de l'auteur, 1998, *Éd. Tarabuste*, Saint-Benoît-
 du-Sault.
 OUROBOROS, visité par Erik Dietman, *Éd. Tarabuste*, Saint-Benoît-du-Sault.
 POÈMES D'AUTREFOIS, 1999, *Éd. Tarabuste*, Saint-Benoît-du-Sault.
 IMAGERIE, MAGIE, collages littéraires, 2000, *Mollat et Éd. Tarabuste*, Saint-Benoît-
 du-Sault.
 TERRE CÉLESTE, 1999, *Éd. Tarabuste*, Saint-Benoît-du-Sault.
 OUROBOROS, visité par Kate Van Houten, 2001, *Éd. Tarabuste*, Saint-Benoît-du-
 Sault.
 OUROBOROS, visité par Paul-Armand Gette, 2001, *Éd. Tarabuste*, Saint-Benoît-du-
 Sault.
 SAUF-CONDUIT, 2002, *Éd. Tarabuste*, Saint-Benoît-du-Sault.
 OUROBOROS, visité par Bernadette Genée et Alain Le Borgne, 2004, *Éd. Tarabuste*,
 Saint-Benoît-du-Sault.
 OUROBOROS, visité par Philippe Cognée, 2004, *Éd. Tarabuste*, Saint-Benoît-du-
 Sault.
 OUROBOROS, visité par Françoise Quardon, 2005, *Éd. Tarabuste*, Saint-Benoît-du-
 Sault.
 OUROBOROS, visité par Jean-Louis Gerbaud, 2005, *Éd. Tarabuste*, Saint-Benoît-du-
 Sault.
 OUROBOROS, visité par Ian Tyson, 2005, *Éd. Tarabuste*, Saint-Benoît-du-Sault.
 OUROBOROS, visité par Carmelo Zagari, 2005, *Éd. Tarabuste*, Saint-Benoît-du-Sault.
 G. ISTHME DE MON AMOUR, 2012, *Éd. Tarabuste*, Saint-Benoît-du-Sault.

Essais

LES SABLES DU TEMPS, 1988, *Le Tout sur le Tout*, Paris.
 DROIT DE CITÉ, 1992, *Éd. Many* (repris dans « Folio », n° 2670, 1994).
 PERSPECTIVES, huit dessins de l'auteur, 1994, *Éd. Hesse*, Saint-Claude-de-Diray.
 L'HOMME VIVANT, 1994, *Gallimard* (« L'Arpenteur »).
 ART-SIGNAL, 1996, *Éd. Hesse*, Saint-Claude-de-Diray.

Théâtre

AUX ARMES, CITOYENS !, 1986, *Denoël*.

THÉÂTRE COMPLET, illustrations de Catherine Seghers, *Éd. Hesse*, Saint-Claude-de-Diray : PIÈCES INTIMISTES (Trafic — Chez les Titch — Les Miettes — Mo — Tu as bien fait de venir, Paul — L'Entonnoir — Les Derniers Devoirs — L'Aquarium), 1993.

PIÈCES BAROQUES I (Mégaphonie — Les Mandibules — L'Amour des Mots — Opéra Bleu — Le Roi Victor), 1994.

PIÈCES BAROQUES II (La Bataille de Waterloo — Aux armes, citoyens ! — Le Serment d'Hypocrate — Une souris grise — Un Riche, trois Pauvres — Les Oiseaux), 1994.

PIÈCES BAROQUES III (Black-out — Les Veufs — Clap — Le Délinquant), 1996.

CLOTILDE DU NORD, 1998.

LA MORT DU PRINCE — CRÉON, 1999.

Carnets

LE CHEMIN DU SION. Carnets I (1956-1967), 1980, *Denoël*.

L'OR ET LE PLOMB. Carnets II (1968-1973), 1981, *Denoël*.

LIGNES INTÉRIEURES. Carnets III (1974-1977), 1985, *Denoël*.

LE SPECTATEUR IMMOBILE. Carnets IV (1978-1979), 1990, *Gallimard* (« L'Arpenteur »).

MIROIR DE JANUS. Carnets V (1980-1981), 1993, *Gallimard* (« L'Arpenteur »).

RAPPORTS. Carnets VI (1982), 1996, *Gallimard* (« L'Arpenteur »).

ÉTAPES. Carnets VII (1983), 1997, *Gallimard* (« L'Arpenteur »).

TRAJECTOIRES. Carnets VIII (1984), 1999, *Gallimard* (« L'Arpenteur »).

ÉCRITURE. Carnets IX (1985-1986), 2001, *Gallimard* (« L'Arpenteur »).

BILAN. Carnets X (1987-1988), 2003, *Gallimard* (« L'Arpenteur »).

CIRCONSTANCES. Carnets XI (1989), 2005, *Gallimard* (« L'Arpenteur »).

TRAVERSÉE. Carnets XII (1990), 2006, *Gallimard* (« L'Arpenteur »).

SITUATION. Carnets XIII (1991), 2007, *Gallimard* (« L'Arpenteur »).

DIRECTION. Carnets XIV (1992), 2008, *Gallimard* (« L'Arpenteur »).

DIMENSIONS. Carnets XV (1993), 2009, *Gallimard* (« L'Arpenteur »).

LE JARDIN FERMÉ. Carnets XVI (1994), 2010, *Gallimard* (« L'Arpenteur »).

Entretiens

UNE VIE, UNE DÉFLAGRATION, entretiens avec Patrick Amine, 1985, *Denoël*.

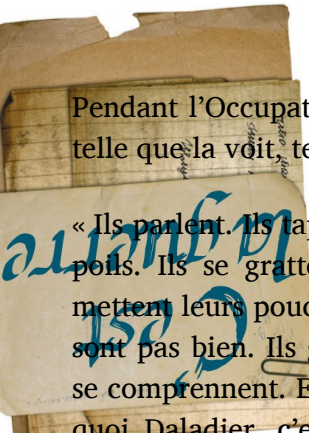
L'AVENTURE INTÉRIEURE, entretiens avec Jean-Pierre Pauty, 1994, *Julliard*.

CHOSSES DITES, entretiens avec Pierre Drachline, 1997, *Le Cherche Midi*.

CORRESPONDANCE, Louis Calaferte/Georges Piroué, 2001, *Éd. Hesse*, Saint-Claude-de-Diray.

LOUIS CALAFERTE. Les grands entretiens d'*Artpress*, par Patrick Amine, 2016, *Artpress*.

LOUIS CALAFERTE



Pendant l'Occupation, Louis Calaferte a onze ans. Il raconte la guerre telle que la voit, telle que la vit un enfant.

« Ils parlent. Ils tapent sur la table. Ils reniflent. Ils se grattent dans les poils. Ils se grattent la tête. Ils se renversent sur leurs chaises. Ils mettent leurs pouces dans leurs bretelles. Ils font semblant, mais ils ne sont pas bien. Ils griffent de l'ongle le bois de la table. Ils parlent. Ils se comprennent. Et pourtant, c'est quoi 14, c'est quoi l'Armistice, c'est quoi Daladier, c'est quoi les Boches, c'est quoi Hitler, c'est quoi la politique, c'est quoi le Taureau du Vaucluse, c'est quoi Chamberlain, c'est quoi le pape, c'est quoi la guerre ?

— C'est quoi, la guerre ?

— Occupe-toi de ta soupe. Mange. »

Cette édition électronique du livre
C'est la guerre de Louis Calaferte
a été réalisée le 03 avril 2017
par les [Éditions Gallimard](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072727207 - Numéro d'édition : 316608).

Code sodis : N89050 - ISBN : 9782072727214.

Numéro d'édition : 316609.

Composition et réalisation de l'epub : [IGS-CP](#).